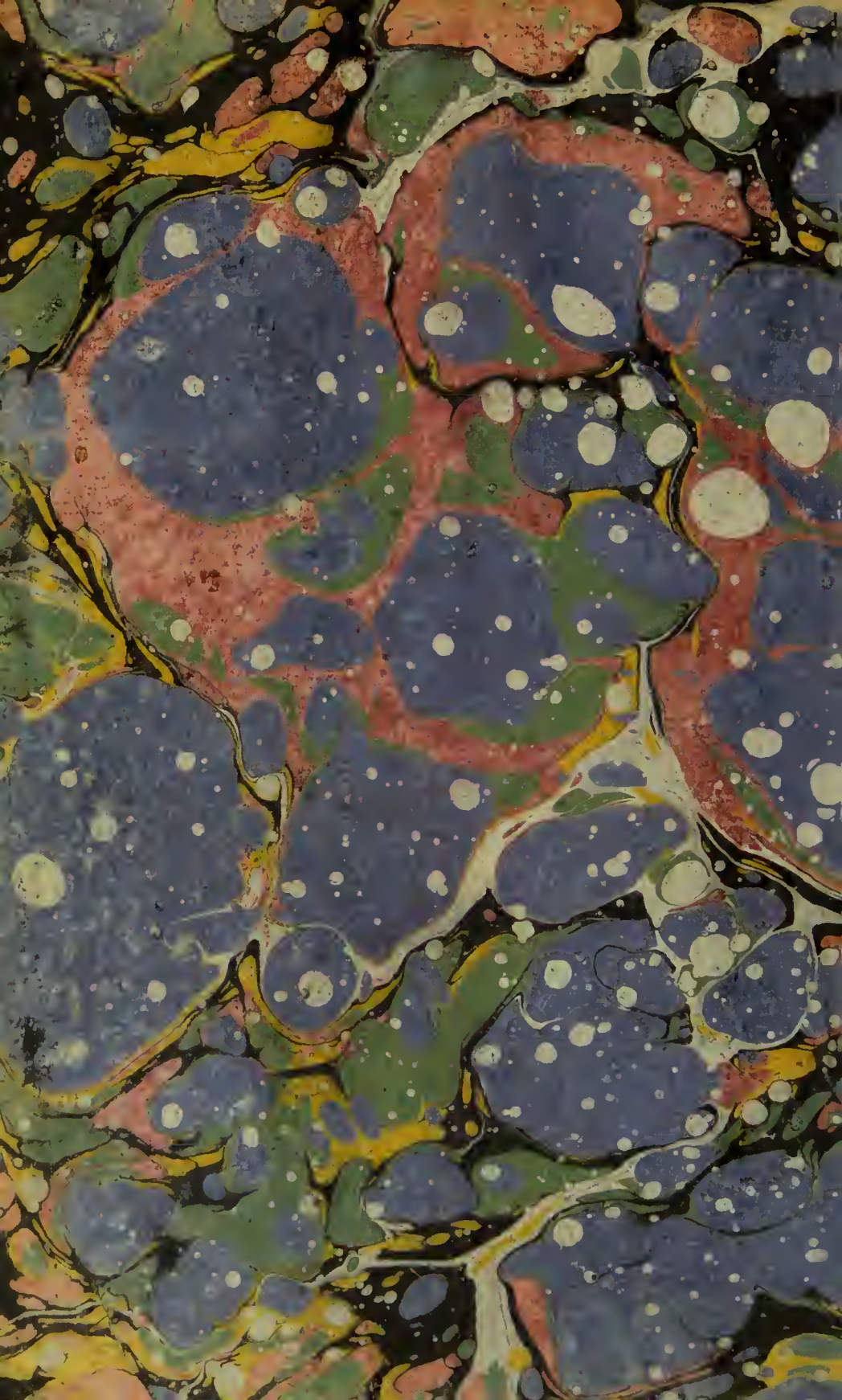
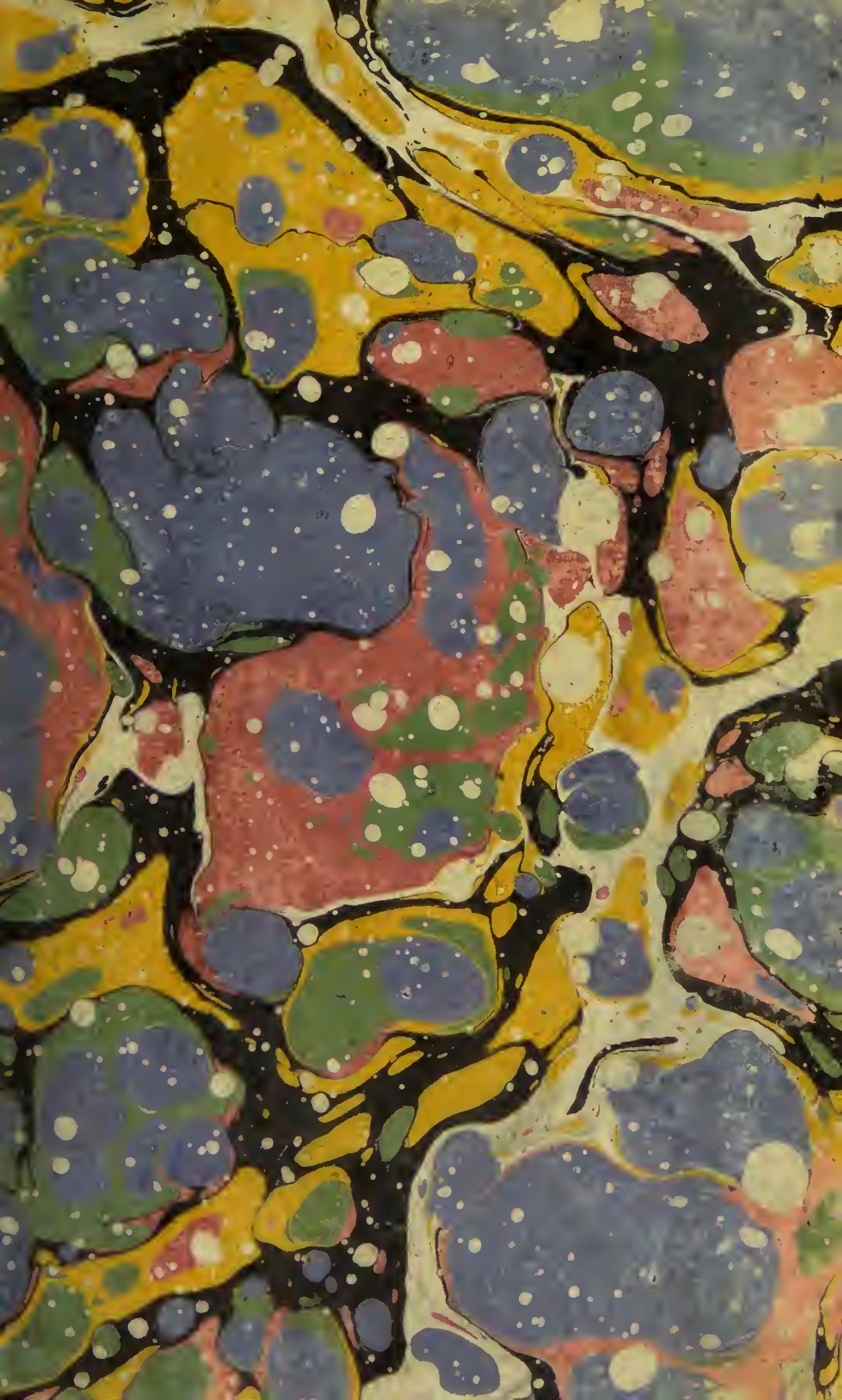




3683 1/B

MILLOT, A.J.

(Vol 1)

2 Vols

L'ART

D'AMÉLIORER ET PERFECTIONNER

LES GÉNÉRATIONS HUMAINES.

LA SECONDE ÉDITION

DE L'ART D'AMÉLIORER ET DE PERFECTIONNER LES GÉNÉRATIONS HUMAINES,

Se trouve, ainsi que la troisième *de procréer les Sexes à volonté*,

Chez
- Leur Auteur MILLOT, Méd.-Accouch., ancien Membre des ci-devant Collége et Académie de Chirurgie de Paris, Correspondant de la ci-dev. Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, rue du Four-S.-Honoré, N.° 455 ;
- MIGNERET, Imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, N.° 28 ;
- PERNIER, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis celle Saint-Severin, N.° 187.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET.

An XI, ou 1803.

L'ART

D'AMÉLIORER ET PERFECTIONNER

LES GÉNÉRATIONS HUMAINES.

SECONDE ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'Articles si intéressans, que cet Ouvrage, originairement fait pour les jeunes Femmes, devient nécessaire à tous les âges et aux différens sexes.

Mens sana in sano corpore.
Juv. Sat. X, v. 356.

TOME PREMIER.

A PARIS.

An XI, ou 1803.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

EXTRAITS

De ce qui a été écrit pour et contre l'Art d'améliorer les Hommes.

Extrait des procès-verbaux du Tribunat, en date du 4 nivôse an 10.

Le cit. Millot, membre des ci-devant collége et académie de chirurgie de Paris, fait hommage au Tribunat, d'un ouvrage intitulé : *L'art d'améliorer* et perfectionner les hommes au *moral* comme au physique.

Cet ouvrage a pour objet de prouver que le talent et le génie dépendent beaucoup de la santé du corps ; que le physique et le moral sont tellement en rapport l'un avec l'autre, qu'il est presque impossible que les facultés intellectuelles reçoivent tout leur développement dans un corps mal sain. Le cit. Millot fonde sa proposition sur un grand nombre d'observations des meilleurs physiologistes et sur les siennes propres. L'éducation physique et l'instruction sont les deux grands moyens qui, selon lui, doivent concourir au perfectionnement de notre espèce, et il donne des préceptes sur l'une et sur l'autre ; mais spécialement sur l'éducation physique.

Le Tribunat accepte l'hommage et ordonne la mention au procès-verbal, et le dépôt de l'ouvrage à sa bibliothèque.

Pour copie conforme, etc. Suivent les signatures.

CORPS LÉGISLATIF.

Extrait du procès-verbal du 6 nivôse an 10.

Un membre présente au Corps Législatif l'hommage que lui fait le cit. Millot, d'un ouvrage dont il est auteur, intitulé : *L'Art d'améliorer et perfectionner les Hommes*.

Il dit que cet ouvrage, qu'on pourrait appeler *le Code des Mères*, est le fruit de quarante années de travaux et de succès d'un chirurgien célèbre dans l'art des accouchemens.

L'auteur saisit l'enfant dans les mains de la Providence; il le suit des yeux dans le sein maternel; il prépare son caractère et sa santé par les mœurs de sa mère. L'enfant naît, et l'homme de l'art embrasse tous les détails précieux auxquels tient le fil de la vie : le régime de l'alimentation et du sevrage, tous les genres de nourriture, les soins de santé et de maladie, ceux de l'exercice et du repos, enfin les germes imperceptibles de cette moralité qui commence l'homme au berceau, et qui l'accompagne jusqu'à la tombe.

L'orateur ajoute que la partie technique de l'ouvrage est d'un homme expérimenté, et la partie morale d'un bon citoyen. Il demande que le Corps Législatif en agréant cet hommage, en ordonne la mention au procès-verbal, et le dépôt de l'ouvrage à sa bibliothèque : ces propositions sont adoptées. Collationné à l'original, etc. (*Voyez* le Journal Officiel, ou le Moniteur, N.° 98, ou 8 nivôse an X. Addition à la séance d'hier.)

De tous les journaux qui ont parlé de l'ouvrage ci-dessus, un seul, celui des Débats, déchire les ouvrages

du cit. *Millot ;* et sans analyse quelconque débute dans son numéro du 18 nivôse an X, comme il suit :

Le premier fou qui parvient à entasser ses rêveries et des absurdités dans un volume qu'il appelle un livre, peut donc les mettre, sans obstacle, sous la protection des autorités les plus respectables : telle est la réflexion qui s'est présentéee à mon esprit, lorsque j'ai vu recevoir l'hommage, et ordonner la mention honorable de l'ouvrage du cit. *Millot*, sur *l'Art de perfectionner les Hommes au moral comme au physique.* En effet, ce livre qui a été précédé de celui *de Procréer les Sexes à volonté*, n'est pas indigne de son aîné, etc. etc.

Il est bon que le public sache que le détracteur de ces ouvrages a vendu à lui seul plus de mille exemplaires de l'*Art de Procréer les Sexes à volonté*, qu'il déclare alors fou, extravagant et immoral, quoiqu'il eût reçu, comme le dernier, les honneurs de la mention honorable du Tribunat et du Corps législatif. Aussi le journal général de France, du 20 nivôse an X, dit « qu'il croit qu'un journaliste doit être au moins aussi conséquent qu'un autre homme, et qu'après avoir préconisé l'*Art de procréer les Sexes à volonté* pendant l'an 9, il est fou de l'attaquer en l'an X, etc. » On le prie de dire si le cit. *Millot* est aussi l'auteur de *l'Art de multiplier les grands Hommes*, attribué au cit. *Robert jeune.* On lui demande pourquoi il confond aujourd'hui ces deux auteurs qu'il a si bien distingués dans sa feuille du 21 vendémiaire an 9, où il dit, en parlant de la *Mégalantropogénésie*, *que la seconde partie fournit un appendice très-instructif sur la génération, extrait de l'ouvrage du citoyen Millot, que l'on sait être fort en principe.* On le prie

d'expliquer le mystère de cette palidonie, que tout le monde devine bien.

Il est vraisemblable qu'il était tard quand il composa cet article, car sa mémoire dormait; puisqu'il ne s'est pas souvenu, ou pour bien dire, qu'il n'a pas vu que *Millot*, dans son nouvel ouvrage, l'*Art d'améliorer*, etc., combat honnêtement les principes d'*Helvétius* sur l'origine de l'esprit : si celui du rédacteur de ce journal n'eût pas été en léthargie, il n'eût pas accusé *Millot* d'exagérer les principes de ce philosophe quand il les combat; et si la passion ne l'eût pas dirigé, il eût, comme les autres, analysé au lieu de condamner sur le titre.

Extrait du journal des Défenseurs de la Patrie, N.° 2214, 26 *nivôse an X.* (*Voyez* au bulletin; *livres nouveaux.*)

L'Art d'améliorer et de perfectionner les Hommes, au moral comme au physique, par Jacques-André Millot, *etc.*

Cet ouvrage, dédié aux Dames Françaises, est fait pour se trouver entre les mains de toutes celles qui se font un devoir des soins maternels. Dans la première partie, le cit. *Millot* s'étend fort au long sur tous les moyens qui peuvent rendre *la grossesse*, *l'allaitement et le sevrage* heureux. Il indique les moyens d'éviter la *pulmonie* et *l'épilepsie*, maladies dont la source existe dans le défaut de certains soins de la première année de la vie.

Dans la deuxième et troisième partie, l'auteur fait la base des vertus sociales et du bonheur, de l'éducation et de l'instruction; et dirigeant son élève depuis

sa naissance jusqu'à sa fin, il lui présente tous les moyens d'être *bon époux*, *bon père et bon citoyen*. Cet ouvrage tiendra toujours sa place parmi ceux qui honorent le cœur humain, et ainsi que *l'Art de Procréer les Sexes à volonté*, place le cit. MILLOT dans la classe précieuse des auteurs qui ne travaillent que pour le bonheur de leurs concitoyens.

Hélas! tant d'hommes se montrent empressés de plaire aux femmes, et si peu songent à leur être utiles, que l'on doit citer comme phénomène un ouvrage qui met plus d'importance à leur conservation qu'à leurs charmes, etc. etc. etc.

Extrait de la Gazette de France, N.° 1511, *ou* 17 *pluviôse an X.*

L'Art d'améliorer et de perfect., etc., par Jacques-André Millot, etc.

SANS donner, avec le cit. MILLOT, une aussi grande influence à la médecine sur les vertus de l'homme; sans être convaincu qu'il faille être constitué sainement pour être honnête homme, on ne peut nier que son ouvrage n'ait un but utile. Que le cit. MILLOT laisse à d'autres le soin de rendre les hommes meilleurs au moral, tous lui sauront gré des peines qu'il a prises, et des sages préceptes qu'il a donnés pour diminuer les maux et les souffrances de l'espèce humaine.

Les femmes doivent consulter son ouvrage, non pas précisément parce qu'il leur dédie, mais parce qu'il leur apprend comment elles doivent se comporter pendant la *grossesse*, *l'allaitement* et *le sevrage* de leurs enfans, pour prévenir les maladies qui datent souvent de ces époques. L'auteur qui a étudié avec soin les

loix de la nature, intéresse la tendresse maternelle à leur observation ; et sous ce rapport son ouvrage nous paraît bien plus propre à régénérer les mœurs, que lorsqu'il traite des principes de la morale, etc. etc. etc.

Extrait du Citoyen Français, N.° 816, 24 *pluviôse an X.*

L'Art d'améliorer et perfect. les Hommes, au moral comme au physique, par Jacq. And. Millot.

Cet ouvrage est divisé en trois parties, *physique morale* et *politique*, qui n'est pas celle des cours.

L'auteur s'étend dans sa première partie sur les moyens qui peuvent procurer une *grossesse*, un *allaitement* et un *sevrage* heureux, suivant les tempéramens et les climats ; distinction que personne ne nous a encore donnée : il indique les moyens d'éviter nombre de maladies, notamment la *pulmonie*, l'*épilepsie*, la *noueure* et les *écrouelles*, dont les principes existent, selon lui, dans la négligence de certains soins de la première année de la vie : par cela seul, cet ouvrage est d'une utilité générale ; toutes les femmes doivent se procurer ces instructions ; il est intéressant pour les générations futures, qu'elles deviennent un des objets qui composent la corbeille que le jeune homme présente avec empressement à sa future épouse.

Dans cet ouvrage, le cit. Millot devance la naissance de l'homme ; il prouve que l'enfant exige des soins dès le sein de sa mère, et après avoir formé sa santé et son caractère, par la conduite qu'il fait tenir à la mère pendant la grossesse ; il le reçoit des mains

de la nature, il en étudie la marche, pour, dans sa seconde et troisième partie, lui faire trouver la source des vertus sociales et du bonheur, dans l'*éducation* et l'*instruction*. Enfin il ne le quitte qu'après lui avoir fait connaître les moyens d'être *bon époux* et *bon père*.

Cet ouvrage, estimable par ses principes et son but, tiendra toujours une place parmi ceux qui font honneur à l'humanité, etc. etc.

L'ouvrage dont nous venons de donner l'analyse est d'autant plus utile au *Gouvernement*, qu'il présente aux femmes qui sont assez malheureuses pour ne pouvoir allaiter leurs enfans, un mode facile et sûr de les bien nourrir, et par lequel on en conservera beaucoup plus à la patrie. Certes il mérite bien la mention honorable que lui ont accordée les Corps constitués, et il doit être du nombre de ceux que le Gouvernement voit avec satisfaction, puisqu'il tend aussi à la régénération des mœurs, par l'éducation et la morale dont il donne les principes, etc. etc.

Extrait du Journal des Spectacles, N.° 1922, 11 *prairial an X.*

L'auteur de *procréer les sexes à volonté*, continuant ses travaux et ses recherches, vient de publier *l'Art d'améliorer et de perfectionner les hommes au moral comme au physique;* ouvrage qui ne lui fait pas moins d'honneur. Il l'a dédié aux Dames Françaises : pouvait-il mieux s'adresser qu'aux femmes pour qui cette production nous paraît infiniment précieuse, etc. etc. etc.

Cet ouvrage qui a été nommé le Code des Mères, par le Rapporteur du Corps Législatif, est fait pour se trouver entre les mains de toutes celles qui savent apprécier les devoirs de la maternité : nous sommes

entièrement de l'avis de celui qui le premier a dit, « qu'il est à desirer pour les générations futures, que cet ouvrage fasse un jour partie des objets qui composent la corbeille que le jeune homme présente avec tant d'empressement à sa future épouse. »

Extrait des Petites-Affiches de Paris, ou Journal Général d'Annonces, N.° 767, *ou 7 pluviôse an X. Voyez* Avis divers.

L'Art d'améliorer et de perfectionner les Hommes, au moral comme au physique, par Jacq. And. Millot, méd. accouch.

C'est aux Mères qu'il s'adresse, c'est pour les bonnes Mères qu'il écrit; et il leur indique la manière dont elles doivent élever leurs enfans, tant au physique qu'au moral, depuis le premier jour de leur naissance, jusqu'au moment où ils deviennent des hommes. Son premier volume est donc consacré aux soins qu'exige l'enfance, tant pendant *l'allaitement*, que pendant et après le *sevrage*. On peut s'en rapporter aux lumières et à la longue expérience du cit. Millot, pour les procédés physiques qu'il recommande; et sa philosophie et sa connoissance du cœur humain sont un garant de la justesse de ses procédés moraux.

Dans son second volume il examine l'éducation qui doit améliorer les hommes; il donne des notions claires et judicieuses sur l'éducation publique, la privée et celle des instituteurs; enfin il conduit l'enfant depuis sa naissance jusqu'à la paternité, et lui donne les moyens d'être heureux en ménage.

Son plan est vaste, sans doute, mais sage, bien conçu et bien rempli; ses vues sont droites, ses rai-

sonnemens justes; et c'est avec infiniment de décence qu'il relève et combat quelques erreurs d'Helvétius. Par-tout il appuie ses maximes de citations, d'autorités, et sa modestie brille autant que son esprit dans cet ouvrage, fait pour être lu, médité, apprécié; en un mot, pour tous ceux qui s'occupent à former des hommes, etc. etc. etc.

Extrait du Télégraphe Littéraire, N.° 15, *ou 25 thermidor an X.*

Des vues sages, des réflexions sensées, dont le but est de détruire les préjugés ou l'erreur qui nuisent au perfectionnement de l'espèce humaine; enfin des avis dont l'utilité ne peut être mise en doute; telle est, en peu de mots, l'idée qu'on peut se former de *l'Art d'améliorer et perfectionner les Hommes.* L'expérience acquise de l'auteur consommé dans son art, donne encore plus de poids à ses conseils. Ce livre est nécessaire aux mères qui veulent nourrir, aux pères qui veulent prodiguer à leurs enfans ces premiers soins physiques qui donnent la force et la santé, dont l'influence s'étend sur toute la vie.

La *Décade* et la *Clef du Cabinet* en ont aussi parlé avantageusement, ainsi que le *Journal Général de la Littérature*, par le cit. Guillon.

Le cit. Lucet est, de tous les journalistes, celui qui a le mieux analysé cet ouvrage, puisqu'il parle de la quatrième partie, dont aucun autre n'a fait mention; mais il s'est tellement étendu dans son Bulletin de la Littérature des Sciences et Arts, N.° 21, du 17 fructidor an X, ou septembre 1802, qu'il nous est impossible d'en dire autre chose que la phrase par laquelle il fait connaître cette quatrième partie. « Dans

une quatrième partie, le cit. MILLOT traite *de la société en général.* Toujours guidé par l'amour du bien public qui l'anime, en nous rappelant l'origine de la loi, il nous indique les devoirs personnels de l'homme vivant en société policée, ainsi que les devoirs mutuels et réciproques. Aux devoirs de l'homme il oppose ses droits, et ces divers sujets deviennent sous sa plume la matière de chapitres intéressans, où son érudition atteste les moyens qu'il possédait pour pouvoir écrire utilement sur des sujets aussi importans.

Le style du cit. MILLOT est en général simple, clair et soigné; on y desireroit plus de rapidité, etc.

AUX DAMES FRANÇAISES.

MESDAMES,

C'EST à vous que je m'adresse pour perfectionner les hommes, parce que je suis persuadé que vous ferez pour le bien de la *patrie*, tout ce qui dépendra de vous; et que vous seules pouvez jeter les fondemens de la perfection à laquelle l'homme puisse parvenir (*a*).

(*a*) *Jean-Jacques* ROUSSEAU a dit : « La première éducation est celle qui importe le plus ; parlez donc toujours aux femmes dans vos traités d'éducation ; le succès les intéresse beaucoup plus que les hommes, puisque la plupart des veuves se trouvent à la *merci* de

Nous avons un exemple de votre pouvoir en ce genre *dans la chevalerie Française.* Que fussent devenus ces hommes qui ne respiraient que les combats ? Ils fussent devenus les destructeurs du genre humain, sans vos *aïeules*, qui prirent soin de modifier leurs tempéramens, d'adoucir leurs mœurs, de changer leur férocité en courage, qu'elles dirigèrent en faveur des Gouvernemens d'alors : elles gravèrent au fond du cœur de ces chevaliers un code de *religion*, d'*honneur*, de *loyauté*, d'*humanité*, d'*amour de la patrie et de leurs dames ;* elles en firent les hommes les plus *courageux*, les plus

---

leurs enfans ; et qu'alors ils leur font vivement sentir l'effet de la manière dont elles les ont élevés. »

utiles à leurs pays, et en même temps les plus *honnêtes*, les plus *polis* et les plus *aimables* des sociétés; en un mot, elles en firent des *héros*, des hommes accomplis, qui devinrent les modèles de tous ceux qui aspirèrent à la perfection humaine.

Il ne me suffit pas de vous avoir donné le moyen d'obtenir des enfans à votre gré; l'accueil que vous avez fait *à l'Art de procréer les sexes à volonté*, m'engage à vous faire part de tout ce qui est à ma connaissance, pour vous faciliter la conservation de ces enfans chéris, et vous indiquer les voies par lesquelles vous devez les conduire à la perfection.

Ces voies, ces moyens sont de deux espèces, suivant les âges; ils

sont purement physiques pour les deux sexes, pendant les premières années de la vie; mais ces moyens physiques en opérant le développement de vos précieuses créatures, prépareront et fortifieront leurs facultés intellectuelles, par lesquelles les morales se développeront à leur tour, et pourront acquérir, par les sciences, la perfection dont elles sont susceptibles; *car l'homme est constitué et organisé pour étudier et apprendre.*

La plupart des hommes traitent d'orgueilleux ceux d'entr'eux qui se livrent à l'étude, et qui cherchent à connaître la nature; il me semble cependant que telle est la volonté du Créateur, puisqu'il nous en a donné les facultés et les moyens.

Le Créateur a placé la *terre* au centre de l'univers; il a mis l'homme sur cette terre, *non-seulement debout*, mais il lui a donné une tête levée, posée sur un cou mobile en tous sens; par cela seul, l'intention du Créateur me paraît manifeste : il a voulu que l'homme pût facilement suivre le cours des astres; il a voulu que l'homme étudiât la nature, qu'il en admirât les merveilles.

Le Créateur a doué l'homme, *de la parole*, pour qu'il pût transmettre le résultat de ses connaissances, réflexions et méditations; nous sommes donc nés pour *étudier* et *enseigner* (*a*). Voilà la conclusion que

---

(*a*) Helvétius a dit : « L'homme instruit par les découvertes de ses pères, a reçu l'héri-

nous devons tirer de notre organisation physique et morale ; et c'est encore dans cette intention que le Créateur nous a rendus susceptibles de perfectibilité.

Nous ne pouvons nier que l'homme ne tienne le premier rang entre toutes les créatures ; il ne jouit de cette prérogative, que parce qu'il est doué des facultés de *penser*, de *méditer*, de *raisonner*, de *juger*, de *combiner*, d'*inventer* ; il a seul la puissance de *comparer*, d'*apprécier* les œuvres du Créateur ; d'en tirer tout l'avantage et l'utilité possibles, tant pour son bien-être, que pour ses

---

tage de leurs pensées ; c'est un dépôt qu'il est chargé de transmettre à ses descendans, augmenté de quelques-unes de ses propres idées.

plaisirs; en un mot, lui seul peut faire concourir à son bonheur tout ce qui existe dans l'univers. Ce qui le distingue encore essentiellement, *c'est la possibilité de conformer ses actions à des règles certaines, de les rapporter à un but, et d'en prévoir les suites.*

C'est par tous ces attributs, que l'auteur de la nature *a désigné l'homme sa créature chérie;* c'est à cause de cette prééminence, qu'il lui a donné la puissance et le commandement sur toutes les créatures, et qu'il l'a destiné à une fin bien différente de celle des autres; puisque tout s'anéantit avec leur individualité, tandis qu'une partie de celle des hommes doit leur survivre.

Les animaux, me dira-t-on,

acquièrent cependant, en peu de temps, la perfection dont ils sont susceptibles ; l'homme, au contraire, emploie une partie de sa vie pour parvenir à celle qu'il peut acquérir. Cela est vrai : voudrait-on en inférer que les animaux sont mieux organisés que nous? Il ne faut qu'observer combien cette perfection est limitée ; et ce qui prouve qu'ils sont dénués de *réflexion*, de *combinaison* et de *jugement*, c'est que toutes les espèces sont, depuis la création, restées au point de leur industrie originelle ; tandis que l'espèce humaine ne cesse de marcher de progrès en progrès.

C'est par tous les attributs ci-dessus énoncés, que *l'Être-suprême* a rendu l'homme, sa créature par

excellence. Qu'on ne dise donc plus que c'est l'orgueil qui rend l'homme Studieux; mais bien l'attrait particulier que le Créateur a mis en lui.

Persuadez-vous bien, MESDAMES, que nous ne faisons que suivre son intention et obéir à ses décrets, quand nous nous livrons à l'étude de la *saine philosophie*, base de la *morale*; de cette vertu qui vous rend si utiles et si précieuses à l'humanité.

Je suis avec respect,

MESDAMES,

de vos talens et de vos vertus un des plus grands admirateurs,

Le cit. JACQUES-ANDRÉ MILLOT,
Rue du Four-Saint-Honoré, N.° 455.

L'ART

D'AMÉLIORER

LES GENÉRATIONS HUMAINES,

AU MORAL COMME AU PHYSIQUE.

INTRODUCTION.

QUAND je considère que les nations les mieux civilisées aujourd'hui, vécurent anciennement à la manière des plus sauvages, je ne puis m'empêcher d'exalter l'application de nos ancêtres à l'étude de la nature, qui les a conduits à l'industrie et au génie qu'ils ont développé par suite dans les arts et les sciences. Que d'avantages et d'agrémens ne nous ont pas procurés leur adresse et leur sagacité dans les découvertes ! De combien de peines, d'inquiétudes et de travaux ne nous ont-ils pas affranchis par leurs

observations et expériences ! L'Auteur de la nature les a conduits dans leurs recherches à s'assurer d'abord du nécessaire, puis de l'agréable : tout est créé aujourd'hui, nous ne travaillons qu'à perfectionner.

Les plus grands Philosophes de l'antiquité nous ont convaincu qu'il n'est pas possible de perfectionner le moral, sans avoir perfectionné le physique.

Descartes (1) était vraisemblablement de ce sentiment, quand il fondait ses espérances de rendre, par la *médecine*, les hommes meilleurs et plus spirituels. La Physiologie nous apprend que la raison, cette partie essentielle et distinctive de l'homme, est tellement dans la dépendance des facultés organiques et des impressions qu'elle en reçoit, qu'elle paraît tenir son existence des sensations, aussi bien que son développement.

Chez les Grecs, Thalès (2), Pythagore (3), Empédocle (4), et les autres Philosophes, étudiaient la nature hu-

maine, pour connaître les causes et les effets des *sensations*, des *passions*, des *habitudes* et des *actions morales*, pour découvrir les moyens de perfectionner les facultés de l'homme, et d'en corriger les vices.

D'après ces Philosophes, les *Grecs* ne furent dans leur origine, que des barbares, aussi faibles de corps que d'esprit, tant qu'ils ignorèrent l'art de perfectionner l'ouvrage de la nature; mais après cette connaissance et leurs institutions pour cet objet, ils améliorèrent et perfectionnèrent leur nation, au point qu'elle devint l'école du monde; et que nos savans se font encore gloire d'en étudier les mœurs et les sciences qui sont le berceau de toutes nos connaissances actuelles.

Solon (5), ce fameux législateur d'*Athènes*, fit, dans son code, un point capital de l'éducation; les loix qu'il prescrivit pour la régler, avaient deux objets.

Le premier était de donner de la force

et de la vigueur aux organes, par la frugalité et les exercices *gymnastiques*. Le second était d'orner l'esprit, et de former les mœurs par l'éloquence et la morale.

Le gouverneur, premier instituteur de cette école, était appelé *Cesmète*.

Le premier maître des exercices qui devait donner de la vigueur aux corps en général, était nommé *gymnasiarque*; il était chargé d'en faire l'application à la complexion de chaque individu. Par cette éducation, ils sont parvenus à élever les Athéniens au-dessus de la Nature ordinaire, et à leur donner une vigueur de corps et d'esprit, que la Nature seule ne donne pas. C'est en travaillant à perfectionner les facultés corporelles, qu'ils parvinrent à donner tant d'énergie à l'ame.

Il est constant que les Grecs ne devinrent des hommes policés, que par l'éducation; la plupart des Philosophes, chez eux, étaient des médecins, naturalistes et moralistes; ils employaient la gym-

nastique (*a*) dans leur éducation ; et les *Prytanées* furent les lieux publics d'éducation physique et morale. Ces vastes édifices étaient destinés aux repas et aux cérémonies publiques, ainsi qu'à rassembler les Prytanes.

Dans le *Prytanée* d'*Athènes*, il y avait une salle nommée *Dolos*, où mangeaient publiquement les *Prytanes* et ceux qui avaient l'honneur d'être admis à leur repas.

(*a*) La *gymnastie*, ou la *gymnastique*, est l'art d'exercer le corps. La gymnastique des *Grecs* comprenait la promenade ; la course, soit à pied, soit à cheval ; l'escrime, le disque ou palet, la paume, l'exercice de la lance ; aujourd'hui nous pouvons y ajouter le mail, le volant, le ballon et la danse.

La partie de la médecine qui réglait les exercices du corps par rapport à la santé, s'appelait Médecine gymnastique ; elle traite des règles qui doivent s'observer dans toutes sortes d'exercices : on dit que l'invention en est due à un certain Herodius, originaire de *Selymbre*, ville de *Thrace* ; ou, selon quelques autres, de *Lentile*, en Sicile. Hoffman compte cinquante-cinq exercices *gymnastiques*. Jérôme Mercurialis a laissé un excellent traité latin de la gymnastique, intitulé : *de Arte Gymnasticâ*.

C'était un honneur singulier que d'être admis aux repas des *Prytanes*, au point que les ambassadeurs Magnésiens n'y furent admis que lorsqu'ils eurent renouvellé le traité d'alliance avec le peuple de Smyrne.

Dans cette salle on avait affiché les loix de SOLON, pour en perpétuer le souvenir; on y recevait les ambassadeurs dont on était content, le jour qu'ils avaient rendu compte à la République de leurs négociations, et les ministres envoyés de la part des princes alliés et amis de la République.

En *Perse*, du temps de CYRUS, le bien public était le principe et le but de toutes les loix et de tous les établissemens publics. On regardait aussi l'éducation de la jeunesse, comme le point le plus essentiel du Gouvernement; l'état s'en chargeait et l'on envoyait les enfans aux écoles, moins pour y étudier les sciences, que pour apprendre la justice.

Plusieurs Philosophes moins anciens, entre autres MONTAIGNE (6), DE SAINTE-

MARTHE (7) et LOCKE (8), nous ont aussi fait connaître qu'il n'est pas possible de perfectionner l'homme moral, sans travailler sur l'homme physique; parce que, comme je l'ai dit ailleurs, le physique est tellement lié au moral, que celui-ci ne peut éprouver un changement sans le manifester par le physique.

HELVÉTIUS (9), Philosophe plus moderne encore que ceux dont je viens de parler et entièrement moraliste, dit, *chap. II, liv. premier, de l'Homme et de son éducation :*

« Si je démontrais que l'homme n'est » que le produit de son éducation, j'au- » rais sans doute révélé une grande » vérité aux nations; elles sauraient » qu'elles ont entre les mains l'instru- » ment de leur grandeur et de leur féli- » cité; que pour être heureuses, il ne » s'agit que de perfectionner la science » de l'éducation. »

S'il est constant que l'éducation a amélioré l'espèce humaine par-tout où elle

a été employée, il est certain aussi que les peuples qui ont négligé ce moyen de perfectionner l'homme, sont tombés dans la décadence et l'anarchie : témoin, la gloire d'*Athènes*, qui disparut au temps de l'efféminé ALCIBIADE, après que les habitans eurent abandonné la sévérité de l'éducation. Cette ville, jadis si fière de ses mœurs et de son patriotisme, fut vaincue et détruite par AGÉSILAS, roi de *Lacédémone*, dont les premières loix étaient encore en vigueur.

Le cit. TALLEYRAND-PÉRIGORD, (dans son rapport sur l'Instruction publique, fait à l'Assemblée nationale en septembre 1791), dit : « L'instruc-» tion en général a pour but le perfec-» tionnement de l'homme dans tous les » âges ; et de faire servir, sans cesse, » à l'avantage de chacun et au profit de » la société, les lumières, l'expérience » et jusqu'aux erreurs des générations » précédentes. »

Le cit. CHAPTAL, qui est aussi de la même opinion, nous fait connaître, par

son rapport et projet de loi sur l'Instruction publique de l'an 9, que l'instruction en France, qui était toujours restée entre les mains du clergé, ne commença à faire des progrès et à devenir un peu nationale, qu'au quatorzième siècle, lorsque l'Université fut devenue stable.

Il dit, page 3 : « Quelques traits de » lumière sortis par intervalles du sein » des ténèbres, éclairaient depuis long- » temps sur des erreurs grossières. Ces » faibles traces d'instruction, ces légers » progrès de l'esprit humain, ces pre- » mières conquêtes de la raison sur les » préjugés, préparaient peu-à-peu les » élémens d'un véritable système d'*édu-* » *cation publique ;* et ce fut vers le » milieu du quinzième siècle, qu'il fut » permis de donner à l'instruction cet » ensemble, cette stabilité, cette éten- » due, j'ose dire cette liberté qu'elle » n'avait pas eue jusqu'alors. »

« Le code réformateur du cardinal » *d'Estouteville*, parut en 1452. Ce » monument concerté entre le cardinal

» et des commissaires royaux du parle-
» ment et du clergé, a été l'époque la
» plus mémorable que nous présente les
» fastes de l'instruction publique ; il
» organisa l'étude des quatre Facultés ;
» créa une espèce de magistrature pour
» veiller aux progrès de l'*éducation ;*
» autorisa la formation des pensionnats ;
» établit la graduation nécessaire à l'ins-
» truction ; ordonna les examens pu-
» blics ; détermina la hiérarchie des pou-
» voirs parmi les instituteurs, etc. »

« C'est peu de temps après qu'on vit
» s'établir en France cette corporation
» religieuse, les *Jésuites ;* l'établisse-
» ment de cette Société donna aux
» sciences et aux lettres un appui dont
» elles avaient manqué jusqu'alors ; les
» méthodes d'enseignement se perfec-
» tionnèrent par les leçons d'une expé-
» rience journalière ; les collèges que
» cette Société multiplia sur tous les
» points de la France, présentaient par-
» tout des moyens faciles à tous ceux
» qui voulaient s'instruire : et de tous

» ces foyers d'étude et de lumière, on
» vit sortir cette *étonnante génération*
» *d'hommes éclairés* qui a mérité à son
» siècle le nom *du siècle des talens* et
» *des lumières.* »

Voilà l'origine de l'éducation en France, qui, quoique assez mal organisée et entravée, n'a pas laissé de faire des progrès, et d'éclairer assez la nation pour lui faire connaître ceux qu'elle peut espérer encore. Nous ne pouvons nous dissimuler que notre révolution a amené un grand désordre dans la société française, qu'elle a démoralisé un grand nombre de ses membres, et que nous avons presque touché au moment de la dissolution sociale.

Espoir bien fondé de la Nation Française.

Le Gouvernement qui s'établit maintenant, n'ayant pas d'intérêt à écarter la vérité, et *à tenir la lumière sous le boisseau*, aidé d'une partie des Philosophes qui nous sont restés, environne

notre nation d'institutions précieuses qui transmettront à la postérité la plus reculée, ses vertus comme sa gloire; c'est alors que nous allons voir l'amélioration et le perfectionnement des générations qui, les élevant au-dessus des haines de parti et des autres passions, en feront la nation la plus généreuse, la plus savante et la plus vertueuse : oui, le Français deviendra encore plus grand, plus magnanime, plus aimable qu'il n'était, parce que son caractère national n'est pas perdu; il n'a été qu'obscurci par celui des brigands de toutes les nations qui ont été appelés sur notre sol, et dont le grand nombre a fait fuir ou cacher une grande partie des vrais Français.

Les circonstances où nous nous trouvons, demandent un nouveau plan d'éducation physique et morale; car notre ancienne morale était un recueil de contradictions, comme l'a prouvé Helvétius, *tome premier, chap. X, de l'Éducation de l'Homme.*

Aussi, Talleyrand-Périgord « veut

» qu'il soit prescrit aux professeurs et
» instituteurs, de bannir du nouvel
» enseignement, tout ce qui jadis n'était
» visiblement propre qu'à corrompre et
» enchaîner la raison, et les superstitions de tout genre dont on l'effrayait,
» et qui exerçaient sur elle un si terrible
» empire, long-temps même après que
» la réflexion les avait dissipées ; et
» toutes ces nomenclatures stériles, qui
» n'étant jamais l'expression d'une idée
» sentie, étaient à-la-fois une surcharge
» pour la mémoire, une entrave pour
» la raison ; et ce mode bisarre d'enseignement, où les connaissances étant
» classées et prisées dans un sens inverse
» à leur utilité réelle, servaient bien
» plus à dérouter, à tromper la raison,
» qu'à l'éclairer ; et ces méthodes gothiques, qui en convertissant en obstacles jusqu'aux règles destinées à accélérer sa marche, la faisaient presque
» toujours rétrograder.

« Il est temps, dit-il, de rompre
» toutes ces chaînes ; il est temps que

» l'on rende à la raison son courage, son
» activité, et sa native énergie, afin que
» libre de tant d'obstacles, elle puisse
» rapidement et sans détour avancer
» dans la carrière qui s'ouvre et s'agran-
» dit sans cesse pour elle, etc. »

« Sans doute qu'il existera toujours
» des différences entre la raison d'un
» homme, et celle d'un autre homme ;
» ainsi l'a voulu la nature : mais la rai-
» son de chacun sera tout ce qu'elle
» peut être ; ainsi le veut la société. »

Puisque le perfectionnement des loix dépend des progrès de la raison humaine, nous avons lieu d'en espérer de bien supérieures aux anciennes : puisque de ce perfectionnement des loix, dépendent les vertus des citoyens, nous devons être certains que les générations actuelles marcheront avec rapidité à leur perfection.

C'est la bonté des loix qui rend l'homme meilleur ; les sciences de la morale, de la politique et de la législation, ne sont qu'une seule et même science, qui doit

être enseignée par les magistrats ; il n'est point de muse à laquelle on n'ait érigé un temple ; point de science qu'on n'ait cultivée dans une Académie ; point d'Académie où l'on n'ait proposé quelque prix pour la solution de certains problêmes d'optique, d'agriculture, d'astronomie, de mécanique, etc.

Par quelle fatalité les sciences de la morale et de la politique (sans contredit les plus importantes de toutes, et celles qui contribuent le plus à la félicité nationale) sont-elles encore sans école publique (*a*) ?

C'est une de ces écoles qui nous manque pour la réforme et la perfection des mœurs ; car nous ne parviendrons à rétablir le bon ordre que par elles, et ces mœurs dépendent de l'éducation que l'on donnera aux générations actuelles et futures : ce sont les mœurs qui décident du sort des loix. Il n'appartient qu'à une bonne éducation de

(*a*) Helvétius, de l'Homme et de son Edocation.

former de bonnes mœurs, tant privées que publiques. Les plus anciens législateurs ont reconnu cette vérité, elle est le fruit d'une profonde connaissance de l'histoire et des hommes ; ils ont tous fondé l'efficacité des loix sur les vertus des peuples ; et c'est par l'éducation qu'ils ont inspiré les vertus.

L'éducation seule peut fondre tous les intérêts dans l'intérêt général et commun ; elle seule doit créer les mœurs publiques, faire croître l'amour de la patrie, faire de tout le système social, un système harmonieux et durable. PLATON a dit : « nous n'estimons d'éducation que celle qui peut donner au corps et à l'ame toute la perfection dont ils sont susceptibles. » JEAN-JACQUES a dit : « rien au monde ne peut suppléer aux mœurs, pour le maintien du Gouvernement : non-seulement il n'y a que les gens de bien qui savent administrer les loix, mais il n'y a que d'honnêtes gens qui savent y obéir. »

TALLEYRAND-PÉRIGORD dit encore :

« Les hommes sont déclarés libres ; » mais ne sait-on pas que l'instruction » agrandit sans cesse la sphère de la » liberté civile, et qu'elle seule peut » maintenir la liberté politique contre » toutes les espèces de despotisme ? Ne » sait-on pas que même sous la constitu- » tion la plus libre, l'homme ignorant » est à la merci du charlatan, et beau- » coup trop dépendant de l'homme ins- » truit ; et qu'une instruction générale, » bien distribuée, peut seule empêcher, » non pas la supériorité des esprits qui » est nécessaire, et qui même concourt » au bien de tous, mais le trop grand » empire que cette supériorité donne- » rait, si on condamnait à l'ignorance » une classe quelconque de la société.

» Les hommes arrivent sur la terre » avec des facultés diverses, qui sont à- » la-fois les instrumens de leur bien- » être, et les moyens d'accomplir la des- » tinée à laquelle la société les appelle ; » mais ces facultés, d'abord inactives, » ont besoin, et du temps et des choses,

» et des hommes pour recevoir leur
» entier développement, pour acquérir
» toute leur énergie ; mais chaque indi-
» vidu entre dans la vie avec une igno-
» rance profonde sur ce qu'il peut et
» doit en être un jour : c'est à l'instruc-
» tion à le lui montrer ; c'est à elle
» à fortifier et à accroître ses moyens
» naturels, de tous ceux que l'asso-
» ciation fait naître et que le temps ac-
» cumule. »

L'homme est destiné à acquérir les sciences, mais il faut lui apprendre à penser, à réfléchir et à s'appliquer ; il est un être social, il faut lui apprendre à communiquer sa pensée, ou par parole, ou par actions ; il est un être moral, et cependant il faut lui apprendre à faire le bien : on ne peut y parvenir que par l'éducation, qui étend et perfectionne ses facultés physiques et morales, et lui donne la faculté de communiquer ses idées.

L'éducation est donc l'art plus ou moins perfectionné de mettre les hommes

dans toute leur valeur possible; de leur apprendre à respecter et remplir facilement tous leurs devoirs, à connaître et jouir pleinement de tous leurs droits, et à vivre heureux : c'est donc l'éducation qui va *corriger, améliorer* et *perfectionner* la nation française; comme c'est-elle qui a fait de si grands hommes des *Grecs* et des *Romains*, qui originairement ne furent que des barbares et des ignorans.

C'est l'éducation physique et morale qui a fait de tous les anciens peuples, les modèles des autres. La nécessité d'une bonne éducation nous est donc bien démontrée, et par l'opinion et par l'exemple. J'espère, MESDAMES, vous devenir agréable en vous traçant succintement les principes fondamentaux de cette vaste science, et en vous indiquant les moyens de les appliquer à vos enfans, car c'est vous qui devez commencer cette perfection humaine.

Une excellente éducation doit multiplier les génies et les gens à talens dans

une nation, et faire du reste des citoyens des gens de sens et d'esprit : ces avantages d'une excellente éducation sont suffisans pour encourager à l'étude de cette science, à la perfection de laquelle est en partie attaché le bonheur de l'humanité (*a*).

Erreur d'Helvétius.

« L'acquisition des divers talens, est » dans les hommes l'effet de la même » cause ; mais la différence de ces talens » vient de la différente attention que » chacun y porte. Il ne croit pas qu'on » naisse poëte et qu'on devienne ora- » teur ; il assure qu'on ne naît pas, mais » qu'on devient ce qu'on est, puisque » toutes nos idées nous viennent par les » sens. Il dit encore que l'esprit et le » génie ne sont pas innés dans l'homme, » que ce ne sont pas des dons de la » nature ; et que les hommes ont en-

(*a*) Helvétius, de l'Homme et de son Education.

» tr'eux d'autant plus de ressemblance ;
» que leur éducation a été plus sem-
» blable. Il se glorifie de l'analogie qui
» existe entre ses principes et ceux de
» LOCKE, parce que cette analogie en
» assure, dit-il, la vérité. »

LOCKE et HELVÉTIUS sont effectivement d'accord sur cet objet ; car Locke dit aussi que l'éducation nous fait ce que nous sommes ; que tout est dans l'homme moral, éducation, imitation et méditation (*a*).

Mais cependant, malgré l'opinion de ces philosophes, nous ne pouvons nous empêcher de croire, que ce n'est pas seulement l'application à l'étude qui fait l'homme de génie ; la physiologie nous prouve qu'il y a des dispositions organiques et intellectuelles, nécessaires

---

(*a*) Sans la méditation, qui eût amélioré la médecine, la chimie, les arts, et toutes les autres sciences? La méditation est le résultat de notre application ; et la science est le fruit de notre méditation.

à l'acquisition des sciences, et que l'un est doué de celles nécessaires à l'acquisition de telle science, tandis que la nature lui a refusé celles nécessaires à telle autre.

Lecat, ce grand physiologiste, qui croit aussi que l'éducation nous fait ce que nous sommes, admet cependant trois dispositions à l'esprit, au génie. Son opinion diffère de celle des deux autres philosophes, en ce qu'il dit dans *sa Physiologie du fluide animal*, *page* 202 :

« Les dispositions au génie sont, 1.° une » grande quantité de fluide animal dans » le cerveau ; delà vient que les animaux » qui ont le plus de cerveau, comme le » singe, ont aussi plus de sagacité, et » c'est peut-être là encore une des » causes de la supériorité de l'homme » sur tous les animaux, dont aucun n'a » le cerveau si ample, proportionnelle- » ment à son corps, pas même l'élé- » phant et la baleine.

» La seconde disposition qui fait le

» génie, est une sorte de pureté dans le » fluide animal, une juste proportion » dans les alliages dont il a besoin pour » ses fonctions ; proportion qui dépend » de la nature de l'air qu'on respire, » de la structure des poumons, du cer- » veau, des ganglions, et même un peu » des alimens dont on forme les liqueurs » auxquelles s'allie ce fluide.

» La troisième disposition est une ten- » sion moyenne des organes des sens » intérieurs et extérieurs, d'où résul- » tent des oscillations libres et brillantes » de ces organes. Cette troisième dis- » position dépend beaucoup des pre- » mières et de la structure des nerfs, qui » ne doivent être, ni trop solides, ni » trop creux. »

A ces dispositions naturelles, qui constituent le mécanisme des facultés de l'esprit, ajoutons celles que donne l'éducation quand elle est propre à le former. Penser est une habitude, comme promener. Les muscles se fortifient par l'action et l'exercice ; les fonctions du

fluide nerveux se font aussi avec plus de facilité et de vigueur lorsqu'elles sont souvent exercées.

L'étude fournit des idées sans nombre, que la mémoire accumule et case pour ainsi dire ; ensorte que l'esprit n'a plus qu'à les appliquer. Il me paraît évident que tous les hommes ne sont plus ou moins spirituels, que par l'usage qu'ils font de leurs sens, de leurs sensations, de leur réflexion et de leur jugement. La bonne éducation, l'étude des sciences, la lecture des bons auteurs, rectifient nos idées, et par-là, nous ouvrent et nous développent l'esprit : mais il est certain qu'il est des gens, qui, sans avoir reçu d'éducation, ont de l'esprit naturel, de l'esprit juste, mais non savant ; ainsi nous pouvons conclure que tel homme, avec des dispositions à l'esprit, resterait un ignorant et un homme très-médiocre, sans l'éducation, ce qui se rencontre souvent.

Quoique Helvétius se soit appliqué

à nous prouver que tout est acquit dans l'homme, il ne peut cependant détruire les goûts innés; tels sont ceux que nous désignons sous la dénomination d'instinct : car l'amour de soi et de sa conservation, sont des qualités inhérentes à l'animalité. Ils ne sont pas l'effet du raisonnement, du jugement, ni conséquemment de l'éducation ; ils sont donc de l'instinct et des goûts innés.

Cicéron, *livre des Offices*, admet une probité innée, gratuite et désintéressée ; c'est une inclination naturelle, indépendante de toute considération humaine ; ce sentiment existe chez tous les hommes qui ne sont pas dépravés : c'est en eux une nécessité d'approuver tout ce qui est bien, de quelque part qu'il vienne, comme de blâmer tout ce qui est mal.

Nous sentons tous que l'auteur de la nature a mis en nous une disposition qui nous fait approuver certaines actions, comme en blâmer d'autres ; cette disposition est un véritable instinct, un senti-

ment intérieur, une impulsion naturelle indépendante de toute réflexion et de tout jugement, puisqu'elle les précède ; c'est la voix d'un sens intime, d'un instinct involontaire : cette voix est prompte et infaillible, aussi le Créateur lui a confié notre conservation, de préférence à notre tardive raison.

L'enfant qui en tombant porte ses mains sous sa physionomie, agit machinalement et par instinct. Un exemple plus frappant et plus concluant, car il est sans réplique, est celui des poulets et des canards couvés par la même poule : les uns se jettent à l'eau sitôt qu'ils l'aperçoivent, malgré les cris de la mère ; les autres, quoiqu'invités par l'exemple, n'osent y aller : certainement voilà des goûts innés (*a*).

Il ne faut pas s'étonner de la diversité des opinions de ces hommes célèbres : Locke et Helvétius étaient des philosophes, des moralistes d'un grand mé-

(*a*) Physiologie de Lecat.

rite, mais non des médecins et des physiologistes comme LECAT.

Si HELVÉTIUS eût été aussi bon physiologiste que grand philosophe, il n'aurait pu s'empêcher de reconnaître que chaque individu de notre espèce a un génie qui lui est propre, et une manière particulière de sentir; que l'éducation ne fait que développer en nous les facultés intellectuelles, comme les organiques, mais qu'elle ne nous les donne pas, puisque nous voyons dans le cours d'une science quelconque, des hommes y exceller, d'autres atteindre à une médiocrité, et d'autres enfin en sortir sans se douter, pour ainsi dire, de cette science. Il faut donc qu'il y ait dans ces différens cerveaux une disposition particulière qui donne aux uns et refuse aux autres l'aptitude et le degré d'attention nécessaire à l'acquisition de la science, de l'esprit et du génie.

Nous devons croire que c'est dans le cerveau, dans le fluide nerveux qu'il filtre, que consiste la différence qui se

trouve non-seulement entre les hommes et les brutes, mais encore entre un homme d'esprit et un sot.

Willis ayant disséqué le cadavre d'un imbécille, lui trouva le cerveau plus petit qu'il ne l'est ordinairement ; il dit aussi qu'il a remarqué une très-grande différence entre le plexus du nerf intercostal de cet imbécille, et celui des hommes censés et raisonnables ; que ce plexus particulier à l'homme, qui communique au cœur les sensations du cerveau, était fort petit, et accompagné d'un plus petit nombre de nerfs que chez les autres humains.

Ecoutons maintenant le célèbre et profond Bonnet (*a*).

« L'éducation ne crée rien, mais elle » met en œuvre ce qui est créé ; elle » reçoit des mains de la nature une ma- » chine admirable dans sa composition » et qui, selon qu'elle est maniée, pro-

(*a*) Essai de Psycologie.

» duit une toile grossière, ou un chef-
» d'œuvre des Gobelins.

» La *mémoire*, *l'imagination*, *l'at-*
» *tention*, la *réflexion* et le *génie*,
» dépendent d'une certaine nature de
» fibres, d'une certaine disposition du
» cerveau; le degré de perfection de
» chaque faculté, répond donc à l'état
» des fibres, qui sont les instrumens de
» cette faculté.

» La vertu, comme les talens, tient
» beaucoup au physique, et prend son
» origine dans la matrice, comme l'œil,
» l'oreille et la main; on naît tempé-
» rant, courageux et humain, comme
» on naît musicien, poëte et dessina-
» teur. »

L'expérience seule manifeste ces vérités; elle apprend quels sont les objets qui agissent sur le cerveau avec plus de force; quels sont les mouvemens que les fibres contractent avec plus de facilité: des fibres douées d'une grande élasticité, un sang qui circule avec impétuosité, donnent à l'homme une grande

idée de ses forces, et une très-grande confiance en elles ; voilà l'origine et le principe du courage.

Les houpes nerveuses de l'estomac peu sensibles, la fibre un peu lâche, donnent peu de desir à cet organe, et par conséquent constituent l'homme sobre.

Des solides d'une élasticité moyenne, des humeurs tempérées, difficiles à émouvoir, une bile peu acrimonieuse, organisent l'homme doux et patient.

Le plus ou moins de justesse d'un ou de plusieurs sens, leur accord plus ou moins parfait avec un ou plusieurs membres, la souplesse plus ou moins grande de ces derniers, décident du plus ou moins de disposition à certaines professions ou à certains arts.

L'extrême justesse de l'oreille, son accord parfait avec la voix, la grande flexibilité de cet organe, forment une disposition naturelle pour le chant. Un coup-d'œil sûr et prompt, une imagination qui saisit et retrace avec force et

justesse les images qui se peignent sur la rétine, l'aptitude de la main à exprimer par ses mouvemens les traits de ces images, sont les dispositions naturelles pour le dessin.

Une heureuse mémoire conduisant à l'étude des faits, donne la disposition nécessaire à l'historien. Un grand fond d'imagination, un penchant marqué pour l'harmonie, sont le germe du poëte; une attention soutenue et beaucoup de cette sorte d'imagination qui saisit les propriétés d'une figure, les rapports, les combinaisons des nombres et des grandeurs, annoncent un géomètre, etc.

J'ai trop bonne opinion d'Helvétius, pour ne pas croire que toutes ces raisons et expériences le feraient revenir de son erreur, et qu'il nous donnerait aujourd'hui son assentiment à l'opinion que *l'éducation ne crée rien en nous; qu'elle ne fait que développer nos dispositions*, etc.

Je puis affirmer connaître un homme

qui, du moment où il eut le jugement formé, conçut pour la chirurgie un goût tel qu'il ne vit rien de plus beau, ni de plus utile à l'humanité; et contre le gré et la volonté de son père, il est parvenu à cet état, ne se sentant que de l'aversion pour tous ceux qui lui furent proposés, lorsqu'on voulut le détourner de celui-là; parce qu'il ne se sentait, disait-il, nulle disposition pour eux, tandis qu'il avait en lui une assurance, une certitude morale, qu'il réussirait dans cet état: s'il eût trouvé des obstacles invincibles à parvenir à la chirurgie, il fût devenu un fainéant, conséquemment un mauvais sujet; parce qu'il ne se trouvait aucune disposition pour un autre état, tous lui parurent impossibles.

Avec beaucoup de réflexion, nous ne pouvons nous empêcher de croire que nous apportons en naissant une organisation individuelle et particulière qui nous donne plus d'aptitude à une chose qu'à une autre; que cette aptitude nous

donne le goût pour la chose que nous nous sentons en état d'embrasser ; je crois aussi que l'éducation, en développant nos facultés physiques et intellectuelles, développe aussi cette organisation qui décide de nos goûts pour une science, plutôt que pour une autre.

Preuve des goûts innés.

La note historique ci-contre, que je me suis procurée sur le compte d'Helvétius, prouve ce que j'avance ; elle est entièrement destructive du système de ce philosophe, puisque le père Porée, son professeur au collège de Louis-le-Grand, l'affectionna et s'appliqua à lui donner une éducation plus soignée qu'à ses autres disciples ; parce qu'il trouva dans ses compositions plus d'idées, plus d'images que dans celles des autres, dit l'historien.

Voilà donc de l'esprit naturel et des dispositions innées qui furent la source et la cause d'une éducation plus soi-

gnée ; laquelle éducation plus soignée étendit encore par la suite les facultés intellectuelles d'Helvétius, et en firent un homme de génie. Il me paraît bien démontré que si son cerveau n'eut pas filtré un fluide nerveux plus fin, plus actif et plus abondant que chez beaucoup d'autres de ses condisciples, il eût été abandonné à une éducation ordinaire, et qu'il fût resté un homme médiocre.

Helvétius est encore une preuve des goûts innés, puisqu'il abandonna les grandeurs et les richesses pour suivre son goût et se livrer à la philosophie, passion née chez lui, vraisemblablement, par l'amour de la gloire ; mais quelle que fût la source de cette passion, il n'en est pas moins vrai que le goût et l'aptitude à cette science étaient chez lui innés, puisque rien ne l'y contraignait, et qu'il avait reçu une éducation bien opposée à la retraite du monde et à la méditation.

D'après ma façon de voir, rien ne prouve mieux le goût inné d'Helvétius

pour la philosophie, que sa conduite pour s'y livrer.

L'histoire de FRANÇOIS Ier, roi de France, un de nos princes qui eut la passion des sciences et beaux arts, au point qu'elle lui valut le surnom de *Père des Lettres*, nous en fournit encore un exemple : toutes les occupations et exercices de son enfance et de sa jeunesse tendaient à en faire un grand capitaine et rien de plus. Il est évident, d'après cela, qu'il ne dut son amour pour les sciences qu'à son goût naturel et inné, et non pas à son éducation qui y fut opposée.

MONTAIGNE et LOCKE sont encore des preuves de mon assertion ; puisque l'un montra, dès son enfance, des dispositions à l'esprit que son père prit plaisir à faire cultiver ; et que l'autre, après s'être ennuyé dans les Universités d'Angleterre, s'enferma pour se livrer à la lecture et à la méditation des ouvrages de DESCARTES.

Les ouvrages de ce philosophe furent

pour lui un trait de lumière, dit son historien ; ce qui nous prouve son aptitude à en saisir les beautés et les vérités : combien d'autres les ont lus, sans y rien voir de merveilleux, et sans en être frappés !

Tout ce que j'ai lu m'a prouvé qu'il n'y a pas eu de génies, pas de grands hommes, sans une disposition individuelle, qui existe dans le fluide nerveux, dans le fluide animal, et qui fait faire de si grands progrès à l'éducation chez certains individus ; dès que ces dispositions naturelles ont manqué, l'éducation soignée a pu faire des hommes instruits et savans, mais non pas des gens d'esprit et de génie : il n'en est pas moins vrai, que sans une bonne éducation, nous ne sommes rien en comparaison de ceux qui l'ont reçue et qui en ont profité.

Démosthène, dont l'éducation fut très-négligée, et qui cependant devint un dès plus grands, pour ne pas dire le plus grand orateur de son siècle ; le devint, parce qu'il en avait fortement

la volonté, parce que son goût inné le portait à ce genre de science, au point qu'il surmonta toutes les difficultés et tous les obstacles que la nature avait mis en lui.

D'après cela, on se demande pourquoi il y a si peu d'hommes de génie? C'est qu'il y a peu de Gouvernemens qui proportionnent la récompense à la peine que coûte l'acquisition des grands talens. Les grands talens sont par-tout le fruit de l'étude et de l'application; l'homme est paresseux de sa nature, et ne peut-être arraché au repos que par un motif puissant : de tous les puissans motifs, le besoin pour les uns, la gloire et les récompenses pour les autres, sont ceux qui donnent à l'homme le plus d'activité et le plus d'énergie.

Si les règnes de François I.er et de Louis XIV furent si féconds en grands hommes de tout genre, c'est qu'ils surent les apprécier, qu'ils les récompensèrent bien, ainsi que les ministres qui les secondaient, et qui à leur tour ne lais-

sèrent pas languir dans la misère les gens à talens et de mérite.

Je crois parfaitement, d'après LECAT, que la plus ou moins grande affluence du fluide animal, du fluide nerveux, et les qualités de celui avec lequel ils doivent s'associer, nous donnent des facilités pour la conception ; et que de cette facilité pour la conception d'une chose, naisse notre goût pour elle, de préférence à une autre ; mais cette organisation première est nécessaire pour favoriser l'éducation : il est donc bien essentiel de ne pas *troubler*, de ne pas *détériorer*, de ne pas même *modifier* cette organisation qui prend son origine et s'accroît dans le sein de la mère : car la nature fait habituellement pour le mieux, lorsqu'elle n'est pas troublée dans ses opérations.

NOTES
HISTORIQUES
DE L'INTRODUCTION.

(1) René Descartes, né en 1596, à *la Haye*, petite ville en Touraine, à dix lieues de Tours, d'une famille noble, fit ses études au collège de *la Flèche*. Il porta les armes, et après s'être trouvé à différens sièges, il vint à Paris pour s'adonner à la philosophie, à la morale et aux mathématiques ; il ne voulut plus lire que dans ce qu'il appelait le *grand livre du monde*. Il s'occupa à rassembler des expériences et des réflexions. Il avait une imagination brillante et forte, qui en fit un homme très-conséquent dans sa manière de raisonner ; des connaissances puisées dans lui-même, plutôt que dans les livres, lui donnèrent beaucoup de courage pour combattre les préjugés.

Après avoir voyagé à *Rome* et dans toute l'Italie, il se retira en *Hollande* en 1630, pour avoir la liberté et l'indépendance qu'il chérissait : il était naturellement frugal et peu somptueux ; sa santé était faible, il en prenait soin sans en être esclave ; aussi écrivait-il un jour : au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre meilleur ; c'est celui de ne pas craindre la mort. Après avoir le matin arrangé une planète, il allait le soir cultiver une fleur.

DESCARTES s'appliqua sans cesse à régler ses passions : s'il eut quelques faiblesses de l'humanité, il eut aussi les principales vertus du philosophe et de la sociabilité : il fut sobre, tempérant, *ami de la liberté et de la retraite*, sensible à *l'amitié*, *reconnaissant*, *libéral*, *tendre*, *compatissant :* il ne connaissait que les passions douces, et savait résister aux violentes. « Quand on me fait une offense, disait-il, je tâche d'élever mon ame si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. »

Quoique DESCARTES n'eût pas ce ton léger de la conversation du grand monde, il avait dans le commerce de la vie, cette politesse douce qui était encore plus dans ses sentimens, que dans ses manières : son ame était très-sensible et très-humaine ; il traitait ses domestiques comme des amis malheureux qu'il était chargé de consoler. Sa maison était pour eux une école de mœurs, et elle devint pour plusieurs une école de science. Voyez l'historien GUILLON. « Il rapporte qu'il les instruisait avec la bonté d'un père ; et quand ils n'avaient plus besoin de son secours, il les rendait à la société. » Un jour l'un d'eux voulut le remercier : « Que faites-vous, lui dit-il, vous êtes mon égal, j'acquitte une dette. »

Ce philosophe laissa un grand nombre d'ouvrages : les principaux sont, ses *principes*, ses *méditations*, le *traité des passions*, le *traité de l'homme* et celui de la *géométrie*. Sa métaphysique a jeté les fondemens de la bonne physique et de la saine morale ; par elle, il a solidement prouvé l'*existence de Dieu*, la distinction du *corps* et de *l'ame*, *l'immortalité des esprits*. On voit enfin, dans ses ouvrages, briller le génie inventeur.

DESCARTES avait dressé au commencement de 1650, les statuts d'une Académie qu'on devait établir à *Stockholm*, qu'il habitait alors, parce qu'il avait enfin cédé aux sollicitations de CHRISTINE, reine de *Suède ;* il les lui porta le premier jour de février, qui fut le dernier de sa vie où il vit cette princesse, car le même jour il eut les annonces de la maladie qui termina sa carrière, le 11 du même mois. Son corps demeura à *Stockholm* jusqu'en 1666. Il fut enlevé alors par d'*Alibert*, trésorier de France, pour être transporté à *Paris*, où il fut enterré en grande pompe, le 24 juin 1667, dans l'église de Sainte-Geneviève-du-Mont. On plaça dans la même église son buste, avec cette inscription :

DESCARTES, dont tu vois ici la sépulture,
A dessillé les yeux des aveugles mortels ;
Et gardant le respect que l'on doit aux autels,
Leur a du monde entier démontré la structure.
Son nom par mille écrits se rendit glorieux ;
Son esprit, mesurant et la terre et les cieux,
En pénétra l'abîme, en perça les nuages :
Cependant, comme un autre, il cède aux loix du sort,
Lui qui vivrait autant que ses divins ouvrages,
Si le sage pouvait s'affranchir de la mort.

LOUIS XVI a fait faire sa statue en marbre, par PAJOUX, en 1777. L'assemblée nationale décréta que ses cendres seraient transférées au Panthéon, ce qui fut exécuté en mai 1791.

(2) THALÈS, le premier des *sept sages* de la *Grèce*, naquit à *Milet*, vers l'an 640, avant J. C., d'une famille illustre. Pour profiter des lumières de ce qu'il y avait alors de plus habiles gens, il fit plusieurs voyages, selon la coutume de ce temps-là ; il s'arrêta

long-temps en Egypte, où il étudia sous les prêtres de *Memphis*, la géométrie, l'astronomie et la philosophie ; il profita de leurs leçons, mais en génie supérieur, il les instruisit à son tour. La manière dont il mesura la hauteur des pyramides, en comparant l'ombre qu'elle formait à midi avec l'ombre d'un corps connu et mesuré, leur parut très-ingénieuse.

Il fut le premier qui donna des raisons physiques des éclipses du soleil et de la lune, en détruisant les idées ridicules et effrayantes que le peuple s'en formait ; il les fit regarder comme un effet naturel des révolutions de ces astres.

Il revint à *Milet* répandre dans le sein de sa patrie, les trésors de science qu'il avait acquis en Egypte. Des sept sages de la Grèce, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes appelée la *secte Ionique*. Il recommandait sans cesse à ses disciples de vivre dans *une douce union, quoique divisés d'opinions*.

On lui attribue plusieurs sentences ; les principales sont : ce qu'il y a de plus ancien, *c'est Dieu*, car il est incréé ; de plus beau, *le monde*, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu ; de plus prompt, *l'esprit ;* de plus fort, *la nécessité ;* de plus sage, *le temps*. La chose la plus difficile est de se connaître soi-même ; la plus facile, de conseiller autrui ; et la plus douce, l'accomplissement de ses desirs. Pour bien vivre, il faut s'abstenir des choses qu'on trouve répréhensibles dans les autres. La félicité du corps consiste dans *la santé ;* celle de l'esprit dans *le savoir*. Ce philosophe parvint à une longue vie, il mourut à 90 ans, 548 ans avant J. C.

(3) PYTHAGORE, né à *Samos*, 592 ans avant J. C. fils d'un sculpteur, exerça d'abord le métier d'athlète ;

mais s'étant trouvé aux leçons de PHERECIDE, sur l'immortalité de l'ame, il se consacra tout entier à la philosophie. Pour acquérir une connaissance plus étendue des hommes, de leurs mœurs et caractères, il abandonna sa patrie, ses parens et ses biens; parcourut *l'Egypte*, *la Chaldée*, et *l'Asie mineure*. Après avoir enrichi son esprit, il revint à *Samos*, chargé de précieuses connaissances qui avaient été le but de ses voyages.

Pendant son absence, POLYCRATE avait usurpé le gouvernement de sa patrie; et quoique le tyran lui témoignât beaucoup d'égards, il abandonna *Samos*, et alla s'établir dans cette partie de l'Italie, qui a été appelée la *grande Grèce*. Il fit sa demeure ordinaire à *Héraclée*, à *Tarente*, et sur-tout à *Crotone*, dans la maison du fameux athlète *Milon*: c'est delà que sa secte a été appelée *Italique*.

L'un de ses principaux soins fut de corriger les abus qui se commettaient dans les mariages; il voulut non-seulement que les maris renonçassent au concubinage, mais aussi qu'ils observassent les loix de la chasteté et de la pudeur envers leurs épouses. Son affection pour le bien public, le détermina à porter ses instructions jusques dans les palais des grands; et il eut le bonheur et la gloire de réussir auprès d'un grand nombre: on accourait de toutes parts pour l'entendre, et en peu de temps il eut 4 à 500 disciples.

PYTHAGORE eut la gloire de mettre la police dans presque toute l'Italie, de pacifier les guerres et les séditions intestines; il opéra des changemens très-avantageux aux mœurs, dans une partie de l'Italie, et sur-tout à *Crotone*, son principal séjour. Ayant trouvé les habitans de cette ville livrés au luxe et à la débau-

che, il les rappela aux règles de la frugalité. Il louait tous les jours la vertu, et en faisait sentir la beauté et les avantages. Il reprochait vivement l'intempérance, et faisait le dénombrement des états dont ces excès avaient causé la ruine.

Il fit une telle impression sur les esprits, il opéra un changement si général dans la ville, qu'il n'y resta aucune trace des anciennes mœurs. Il parlait aux femmes séparément des hommes; il leur recommandait les vertus de leur sexe, la chasteté, la soumission envers leurs maris. Il parlait aux enfans séparément des pères et mères; il leur recommandait un profond respect et l'étude des sciences. On peut juger, ajoute l'historien, de la réforme qu'il produisit chez les jeunes gens, par le succès qu'il eut auprès des dames, à qui il persuada que leur plus bel ornement était la vertu sans tache, et non la magnificence des habits.

Ce philosophe forma des disciples qui devinrent d'excellens législateurs, tels que ZALEUCUS, CHARONDAS, et quelques autres. La science des mœurs et des loix n'était pas la seule que possédait *Pythagore*; il était très-savant en Astronomie, en Géométrie, en Arithmétique, et en toutes les autres parties des Mathématiques.

Il admettait une intelligence suprême à qui il attribua l'enchaînement des phénomènes, la formation de toutes les parties du monde, et leurs rapports qu'il avait apperçus, qui seule avait pu diriger la force motrice, et établir des rapports et des liaisons entre toutes les parties de la nature; il ne donna aucune part aux génies, dans la formation du monde.

Notre soin principal devait être, selon lui, de nous rendre semblables à la Divinité; le seul moyen d'y

parvenir était de posséder la vérité, et pour la posséder il fallait la chercher avec une ame pure. Il faut, disait-il souvent, ne faire la guerre qu'à cinq choses ; *aux maladies du corps*, *à l'ignorance de l'esprit*, *aux passions du cœur*, *aux séditions des villes et à la discorde des familles* : telles sont les cinq choses, s'écriait-il, qu'il faut combattre de toutes ses forces, même avec le fer et le feu. Le plus beau présent que le ciel ait fait aux hommes, est, disait-il, la possibilité d'être utile à ses semblables, et de leur apprendre la vérité.

Le philosophe s'occupe des vérités à découvrir, ou des actions à faire, et la science est théorique et pratique ; il faut commencer par la pratique des vertus : l'action doit, dans ce cas, précéder la contemplation.

On ne sait rien de certain sur le lieu et sur le temps de la mort de PYTHAGORE : l'opinion la plus commune est qu'il mourut à *Mésaponte*, 497 ans avant J. C. : sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un Dieu.

Les écoles Pythagoriciennes se soutinrent dans presque toutes les villes de la grande *Grèce*, après la mort de leur chef : il en sortit non-seulement des philosophes spéculatifs, ordinairement inutiles à la société ; mais des législateurs et des guerriers. Outre les diverses écoles pour la jeunesse, les Pythagoriciens avaient des maisons de retraite pour les vieillards ; c'étaient les asyles de la paix et de la vertu ; on n'y commandait pas avec hauteur, on n'y obéissait pas avec crainte ; les initiés vivaient entre eux comme des amis. Si, malgré la douceur de ces retraites, quelqu'un voulait se retirer, il en était le maître, et pouvait emporter ce qui lui

appartenait, mais on lui faisait des obsèques, comme s'il était mort.

(4) EMPÉDOCLE, d'*Agrigente en Sicile*, philosophe, poëte et historien, était disciple de TÉLAUGES, qui l'avait été de PYTHAGORE ; il développa sa doctrine sur les élémens qu'il admettait au nombre de quatre, qui se faisaient entre eux une guerre continuelle, sans pouvoir jamais se détruire ; de leur discorde, au contraire, naissaient tous les corps.

Le style d'EMPÉDOCLE ressemblait beaucoup, si l'on en croit ARISTOTE, à celui d'HOMÈRE ; il était plein de force, et riche en métaphores et en figures poétiques. Son mérite fixa sur lui les yeux de la Grèce entière : ses vers furent chantés aux jeux Olympiques avec ceux d'HOMÈRE, d'HÉSIODE, et des plus célèbres poëtes.

EMPÉDOCLE était philosophe et par l'esprit et par le cœur : généreux, humain et modéré, il refusa la souveraineté de sa patrie, se montra toujours l'ennemi déclaré des tyrans ; il poursuivit avec vigueur tous ceux qui semblaient vouloir aspirer au pouvoir souverain.

Il s'était familiarisé avec toutes les sciences. A l'exemple de PYTHAGORE, il se servit quelquefois de la musique, comme d'un remède souverain contre les maladies de l'ame. Il était logé dans la ville de *Géta*, chez son ami ANCHITUS, lorsqu'on vint l'avertir qu'un jeune homme en fureur voulait tuer cet ami, qui avait condamné son père au dernier supplice. EMPÉDOCLE tâcha de lui calmer l'esprit par ses discours ; son éloquence ne produisant aucun effet, il essaya d'unir les sons harmonieux de sa lyre, au langage cadencé de la poésie ; il employa les modulations qui faisaient le plu

d'impression sur ce jeune homme, qu'il parvint peu-à-peu à attendrir, et qui devint un de ses plus fidèles disciples.

EMPÉDOCLE donna dans la Sicile les premiers préceptes de la rhétorique ; il se servit utilement du talent de bien dire, pour réformer les mœurs licencieuses des *Agrigentins*. Il leur reprochait de courir au plaisir, comme s'ils eussent dû mourir le même jour.

Certains auteurs prétendent que, dominé par la passion de la physique, il s'avisa de visiter le grand cratère du mont *Etna*, et que sa curieuse témérité fut punie par la chûte involontaire qu'il fit dans les abîmes de ce volcan. Cependant la plus commune opinion est que ce philosophe, extrêmement âgé, tomba dans la mer, et se noya, 440 ans avant la venue de J. C.

(5) SOLON, le second des sept sages de la *Grèce*, naquit à *Athènes*, 639 ans avant J. C. Après avoir acquis les connaissances nécessaires à un philosophe et à un politique, il voyagea dans toute la *Grèce*. De retour dans sa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Dans ce soulèvement général, SOLON fut le citoyen sur lequel les Athéniens jetèrent les yeux : on le nomma *Archonte*, et souverain législateur.

Revêtu de sa nouvelle dignité, ses premiers soins furent d'appaiser les pauvres qui fomentaient le plus la division ; il abrogea toutes les loix de DRACON, à l'exception de celle contre les meurtriers. Il publia ensuite ses loix que la postérité a toujours regardés comme le plus beau monument d'*Athènes*. Parmi ses loix, une des plus nécessaires était celle qui chargeait le Sénat de veiller sur les arts, les sciences, et l'éducation publique.

Les Athéniens s'étant obligés, par serment, d'observer ces loix pendant cent ans, il obtint d'eux un congé de dix ans, pour voyager. Il alla en Egypte, ensuite à la cour de *Crœsus*, *roi de Lydie*, où il trouva le célèbre ESOPE, qui lui dit, au sujet des conversations que ce sage avait eues avec son roi : « SOLON, il faut, ou ne jamais approcher des rois, ou bien ne leur dire que des choses agréables. » Dis plutôt, reprit SOLON, qu'il faut ou ne pas les approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.

(6) MICHEL de MONTAIGNE, ou MONTAGNE, naquit au château de ce nom, dans le Périgord, le 28 février 1533, de Pierre Eyqueur, seigneur de Montagne. Son enfance annonça les plus heureuses dispositions, et son père les cultiva avec beaucoup de soin. Dès qu'il fut en état de parler, il eut auprès de lui un Allemand qui ne s'énonçait qu'en latin; de façon que cet enfant entendit parfaitement cette langue à l'âge de six ans.

On lui apprit ensuite le grec par forme de divertissement, et on cacha toujours les épines de l'étude sous les charmes du plaisir. Il fut marié et exerça une charge de conseiller au parlement de Bordeaux, qu'il quitta par dégoût pour une profession qui n'avait pour lui que des ronces.

L'étude de l'homme fut la science à laquelle il se livra par goût; pour mieux y parvenir, il parcourut la *France*, l'*Allemagne*, la *Suisse* et l'*Italie*, toujours en observateur curieux et en philosophe profond. De retour de ses voyages, il se retira à son château de Montagne, où il se livra entièrement à la philosophie.

Sa vieillesse fut affligée par les douleurs de la pierre dans la vessie; il mourut âgé de 62 ans, d'une esqui-

mancie qui le priva de la parole, sans lui rien ôter de son esprit; il suppléa à la parole par l'écriture. Sentant sa fin approcher, quelques gentilshommes de ses voisins vinrent, à sa prière, pour l'encourager dans ses derniers momens. Dès qu'ils furent arrivés, il fit dire la *messe* dans sa chambre. A l'élévation de l'hostie, il se leva sur son lit pour l'adorer; mais une faiblesse le priva de la vie dans ce moment même, le 15 septembre 1592.

MONTAIGNE s'est peint dans ses Essais; il se flattait de connaître les hommes à leur silence même, et de les découvrir mieux dans les propos gais d'un festin, que dans la gravité d'un conseil. Il recherchait la familiarité des hommes instruits, dont les entretiens sont, comme il dit, teints d'un jugement mûr, constant, mêlés de bonté, de franchise, de gaîté et d'amitié: c'était aussi un commerce bien agréable pour lui, que celui des belles et honnêtes femmes.

La modération dans les plaisirs permis, lui paraissait seule pouvoir en assurer la durée; l'imagination était à ses yeux une source féconde de maux. « Vous tourmenter des maux futurs par la prévoyance, c'est prendre votre robe fourrée à la Saint-Jean, parce que vous en aurez besoin à Noël, disait-il. »

Il avait sur l'éducation des enfans, des idées qu'il nous a transmises par son traité sur l'éducation physique et morale; ses vues sur la législation et l'administration de la justice, éclairèrent son siècle, et ont été utiles au nôtre. Cependant les abus dont il se plaignait, subsistaient encore en 1789. Il eût voulu plus de simplicité dans les loix et dans les formes: il trouvait que les loix avaient souvent l'inconvénient d'être inutiles par leur sévérité même.

Sa morale, presque toujours indulgente, était sévère

sur certains points ; il s'élevait fortement contre ceux qui se marient sans s'épouser : « Ceux qui se marient » sans espoir d'avoir des enfans, commettent un » homicide à la mode de PLATON : il voulait qu'on » fût philosophe autrement qu'en spéculation. »

MONTAIGNE s'était proposé de conformer toute sa vie à ses préceptes ; comme l'humanité est toujours faible, quelque philosophe que soit l'homme, il avait la bonne-foi de convenir de ses écarts à la philosophie : sa naïveté plaît ; on aime à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même. Un écrivain ingénieux en le comparant à d'autres philosophes, a dit :

Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne, sans art, sans système,
Cherchant l'homme, dans l'homme même,
Le connaît et le peint bien mieux.

Les meilleures éditions des essais de Montaigne, sont celles de *Coste*, 3 vol. *in*-4.°, de 1725 ; et celle de Bruxelles, 3 vol. *in*-12, de 1729.

(7) SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE, illustre sous les règnes de HENRI III et de HENRI IV, rois de France, connu par d'autres ouvrages recommandables, est le premier Français qui se soit occupé véritablement de l'éducation physique des enfans naissans ; tout ce qu'il en a dit est contenu dans un poëme intitulé, *de la Pœdétrophie*, imprimé en 1584.

(8) JEAN LOCKE, un des plus profonds méditatifs que l'Angleterre ait produit, naquit à *Wrington*, près de Bristol, le 29 août 1632, d'un père capitaine dans l'armée que le parlement leva contre CHARLES I.er Après avoir fait les études ordinaires, il se dégoûta des

Universités, et s'enferma dans son cabinet, où il se dédommagea de l'ennui de ses études, par la lecture et la méditation de DESCARTES.

Les ouvrages de ce philosophe furent pour lui un trait de lumière; il se livra dès-lors à la bonne philosophie, c'est-à-dire, à celle qui, consacrée toute entière à la raison et à la méditation, abandonne les opinions. Il s'attacha pendant quelque temps à la médecine, mais sa faible santé ne lui permit pas de la pratiquer; il voyagea, et ce fut en Hollande qu'il acheva son beau traité de *l'entendement humain*.

Débarrassé du soin des affaires, il se retira à dix lieues de Londres, chez le chevalier de *Marsham*, son ami et son admirateur. Il passa le reste de ses jours heureux et tranquille, partageant son temps entre la prière et l'étude. Enfin, il mourut en philosophe chrétien, le 7 novembre 1704, âgé de 73 ans, *après avoir exhorté ses amis à regarder cette vie comme la préparation à une meilleure*.

Il nous a laissé un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont: son *Essai sur l'entendement humain*, qui a été traduit en Français par *Coste*, imprimé *in*-4.° en 1729. VYNNE, depuis évêque de *Saint-Asaph*, fit un abrégé très-estimé de l'Essai sur l'entendement, que ce philosophe a approuvé. Cet abrégé fut traduit en français, par BOSSET, imprimé à Londres, *in*-12, en 1720. Un traité du gouvernement civil; trois lettres sur la tolérance en matière de religion; *Pensées sur l'éducation des enfans*; un traité intitulé, *le Christianisme raisonnable*, aussi traduit en Français, par *Coste*; imprimé *in*-12, 2 vol. en 1715, etc.

Ce philosophe était prudent sans être fin; il montre

beaucoup de circonspection en proposant ses pensées ; sa conversation était enjouée : ce qui caractérise particulièrement ce philosophe, c'est que rien de ce qui peut intéresser l'homme, ne lui paraissait indifférent.

(9) HELVÉTIUS, Claude-Adrien, fils de Jean-Claude Adrien, conseiller d'état, premier médecin de la reine, femme de LOUIS XIV.

HELVÉTIUS, né à Paris, en 1715, fit ses études au collège de Louis-le-Grand, sous le fameux père PORÉE jésuite, qui, trouvant dans les compositions de ce jeune élève, plus d'idées et d'images que dans celles de ses autres disciples, lui donna une éducation particulière. Peu d'hommes ont été traités par la nature aussi bien qu'HELVÉTIUS ; il en avait reçu la beauté, la santé et le génie ; ses traits étaient nobles et réguliers ; ses yeux exprimaient ce qui dominait dans son caractère, la douceur et la bienveillance. Bon mari et bon père, il goûtait tous les plaisirs de la vie domestique. Sa fortune lui permit de se livrer à la bienfaisance, son inclination dominante ; il faisait une pension de deux mille francs à MARIVEAUX, et une de trois mille à SAURAIN, de l'Académie française. Il cherchait partout le mérite pour l'aimer et le secourir. Il lui arrivait quelquefois d'étendre ses libéralités sur d'assez mauvais sujets, et on lui en faisait des reproches. « Si j'étais roi, disait-il, je les corrigerais ; mais je ne suis que riche, ils sont pauvres, je dois les secourir. » Si ses vassaux ou fermiers essuyaient quelque perte, il leur faisait des remises, et souvent leur donnait de l'argent.

Ce philosophe, doux et humain, avait l'ame courageuse et naturellement révoltée contre l'injustice et l'oppression ; il prolongea son séjour à la campagne

pendant les dernières années de sa vie, parce que le spectacle d'une misère qu'il ne pouvait soulager, lui rendait triste le séjour de Paris; il y faisait cependant de grands biens.

HELVÉTIUS était maître d'hôtel chez la reine, femme de LOUIS XV; il était fermier-général, place qu'il quitta pour cultiver sans distraction les belles-lettres et la philosophie. Sa bonne constitution et une santé rarement altérée, semblaient lui promettre une longue vie. Cependant il mourut âgé de *56 ans*, le 26 décembre 1771. Nous avons de lui le *Traité de l'Esprit*, 2 vol. *in*-8.° et 3 *in*-12; *de l'Homme et de son Education*, 2 vol. *in*-8.°

On me blâmera, peut-être, d'avoir donné trop d'étendue aux notes historiques sur le compte des grands hommes que je cite; j'ai craint de les abréger davantage, parce qu'elles sont toutes des leçons de MORALE et de VERTU; *conséquemment de bonne philosophie.*

PREMIÈRE PARTIE.

AVANT-PROPOS.

La Nature ne fait les hommes ni bons *ni* méchans (a), *quoi qu'en aient dit quelques moralistes ; elle en fait des êtres plus ou moins* sensibles, *plus ou moins* actifs, *plus ou moins* énergiques, *plus ou moins* intelligens. *L'éducation fait le reste, en développant leurs facultés intellectuelles ; car il en est de ces facultés, comme des organiques qui sont à différens degrés chez différens individus ; d'où dépend la grande différence qui se trouve entre les humains, quoique élevés de la même manière et en même temps : car les moindres et les plus insensibles impressions reçues dans l'enfance, ont*

(a) Ces qualités sont relatives à l'état où l'homme se trouve, et sur-tout à l'état de société ; car dans l'état de nature il n'y a ni bons ni méchans.

souvent des conséquences très-importantes et de longue durée.

Dans notre enfance, on nous montre les objets que nous devons aimer ou haïr, chercher ou fuir, estimer ou mépriser ; ce sont donc nos parens, *nos* instituteurs, *qui nous rendent* bons *ou* méchans. *Leurs exemples et leurs discours nous modifient et nous apprennent quels sont les choses que nous devons* desirer *ou* craindre ; *nous les desirons et nous tâchons de les obtenir, suivant notre âge et l'énergie de notre tempérament, qui décide toujours de la force de nos passions : c'est donc la première éducation, qui en nous inspirant des idées vraies ou fausses, nous donne les impulsions primitives, d'après lesquelles nous agissons d'une manière avantageuse ou nuisible pour la société.*

Les premiers momens de notre enfance se passent à faire des expériences, sans nous en douter ; ceux qui sont chargés de nous élever, nous

apprennent à les appliquer, et développent en nous le jugement et la raison dont nous sommes susceptibles : ainsi les opinions que les parens, les maîtres, les instituteurs et institutrices transmettent à leurs élèves, décident de leur existence dans la société (a).

Sixième sens.

*Nous n'apportons en naissant, que le besoin d'être conservés ; mais par la suite, le développement de nos cinq sens, qu'*Helvétius *appelle à juste titre,* les portes de l'ame, *et les sensations qui résultent de ce développement, nous donnent le desir de rendre notre existence heureuse. Les moyens par lesquels nous y parvenons, partent d'une faculté que nous devons regarder comme un sixième sens ; puisqu'il est le centre, le foyer où les cinq*

(a) Jean-Jacques Rousseau a dit : « L'éducation » de l'homme commence à sa naissance ; avant que de » parler, avant que d'entendre, il s'instruit ; l'expé- » rience prévient les leçons : au moment où il connaît » sa nourrice, il a déja beaucoup acquis. »

autres vont déposer les connaissances organiques, pour les transmettre à l'ame : en un mot, il est le résultat des cinq autres.

C'est le sens intellectuel, le sensorium commune, *l'entendement qui est une faculté capable de nous tromper, comme de nous bien diriger, et qui peut produire en nous ce que nous appelons des vices ou des vertus, en raison de sa constitution première, de son organisation et des modifications qu'on y aura apporté.*

Origine et développement du *sensorium commune*, de l'intelligence.

L'esprit ne pense que par le corps; la qualité nécessaire au corps pour faire penser l'esprit, est le développement de son organisation; le corps parvient successivement à la perfection de ses facultés organiques. Le progrès des organes amène proportionnellement le progrès de l'intelligence, du sensorium commune, *de ce sixième sens, qui met*

le dernier terme entre l'homme et la brute. Dès la fécondation de l'œuf, dès la conception de l'embryon, l'esprit étant uni au corps, reçoit son premier accroissement, et il se fait un progrès proportionnel de l'un à l'autre.

Quoique les premières perceptions de l'esprit nous soient inconnues, et que personne ne puisse s'en souvenir, il n'en est pas moins vrai que le sensorium *est ébauché au même moment que l'embryon, et que cette ébauche primitive, est ce qui donne à l'esprit les premiers élémens de la pensée ; la substance intelligente suit nécessairement et uniformément les progrès de l'organisation du cerveau dont elle dépend.*

Nous tenons notre organisation première de nos parens, desquels nous avons reçu les rudimens d'une machine nécessairement analogue à la leur ; car d'où nous viendrait le plus ou moins de matière ignée, ou de chaleur vivifiante, qui décide de nos qualités

mentales, si ce n'est de notre mère, qui en nous portant dans son sein, nous a transmis, avec les sucs nourriciers, une portion de ce fluide électrique dont elle était animée, et qui a circulé dans nos veines ?

C'est donc du sein de la femme que dépend l'homme physique *et l'*homme moral ; *car l'expérience nous prouve que les solides et les fluides, dont notre corps est composé, et que son mécanisme caché, que nous croyons indépendant des causes extérieures, sont perpétuellement sous l'influence de ces mêmes causes ; il ne faut qu'un moment de réflexion pour sentir que le moral, par suite du physique, commence dès le sein de la mère. C'est-là que l'homme puise les matières premières de son existence physique et les élémens de ses facultés morales ; c'est-là que se compose son tempérament* (a).

(a) Par le mot *tempérament*, il ne faut entendre que

Oui, c'est dans le sein de sa mère que chacun de nous a puisé ce tempérament qui influe toute la vie sur nos facultés intellectuelles, sur notre énergie, sur nos passions, sur notre conduite, et conséquemment sur notre bonheur ou notre malheur, et sur celui de nos concitoyens. Les affections, les mœurs, le génie, et toutes nos facultés intellectuelles émanent de nos facultés organiques et de notre tempérament; delà vient la diversité de ses facultés; delà découlent les propriétés individuelles de nos ames. Le tempérament dépend aussi du climat que la mère habite, des nourritures qu'elle prend, et du genre de vie qu'elle mène.

---

l'état habituel des solides et des fluides dont le corps humain est composé, et une disposition du corps en vertu de laquelle ses fonctions s'exécutent plus ou moins bien.

Les enfans sont si susceptibles de modification dans les quatorze premières années de leur vie, qu'on ne peut bien reconnaître leur tempérament qu'à la puberté.

CHAPITRE PREMIER.

Régime physique nécessaire aux femmes grosses.

Si les hommes, en général, doivent être circonspects sur le choix et la quantité des alimens qu'ils doivent prendre pour entretenir la bonne santé, quelles précautions ne doivent pas prendre les femmes grosses, avec quel soin ne doivent-elles pas veiller à la conservation et au développement des individus qui leur sont confiés ? Elles ne peuvent trop s'assujettir à un régime doux, sain et nutritif, en renonçant à tous les goûts et les caprices que la nature leur suggère, sur-tout pendant les premiers mois.

Les femmes grosses digèrent ordinairement avec une très-grande promptitude, mais aussi, par cette raison, leurs sucs sont mal élaborés ; elles doivent faire attention à charger moins leur estomac pendant ce temps qu'en tout autre ; et pour avoir la facilité de manger plus

souvent, elles doivent choisir des substances dont les sucs puissent facilement s'assimiler aux leurs, et fournir à l'embryon des sucs lymphatico-laiteux, bien élaborés.

Maintenant que nous ne pouvons plus douter que la mère ne transmet à son embryon que le produit du chyle, le produit brut de ses digestions; toute femme raisonnable sent facilement de quel conséquence il est pour cet embryon, qu'elle ne lui fournisse pas des sucs grossiers, terreux ou âcres, dont l'assimilation deviendrait difficile et nuisible à sa constitution; elle concevra, que plus ses digestions seront bonnes, plus ses sucs seront élaborés, moins ils donneront de peine à l'embryon pour se les approprier, pour enfin opérer cette *transsubstantiation* si nécessaire à son accroissement et à sa bonne constitution.

Le bon pain, bien cuit et rassis, les crêmes de riz, le gruau, la semoule, le vermicelle préparés au lait, s'il passe ordinairement bien, ou avec le bouillon

à la viande, sont les farineux qui conviennent, parce qu'ils font de bons potages nourrissans.

Le bœuf, le mouton, le lièvre, la perdrix, la bécasse ou la bécassine, la poule d'eau, le pigeon, sont parmi les viandes, celles auxquelles il faut donner la préférence, parce que ces animaux fournissent des sucs déjà très-élaborés.

Parmi les poissons, ceux qui mangent les autres sont préférables à ceux qui ne vivent que de la vase des étangs ou rivières; le brochet, quand il est un peu gardé après sa mort, est préférable à la carpe; les perches et les truites sont encore des poissons d'eau douce, de facile digestion: parmi les poissons de mer, les limandes, les merlans, les solles et les turbots, sont des poissons de facile digestion.

Les femmes grosses doivent éviter toutes les crudités, et aussi les pâtisseries, qui ordinairement sont de difficile digestion; d'ailleurs, il y a presqu'autant de régime à prescrire que d'indi-

vidus à gouverner ; c'est suivant le tempérament, le climat et la saison, qu'on doit conseiller les femmes grosses ; car le régime à tenir pendant l'hiver et dans un pays froid, ne peut être le même que dans un pays chaud, et pendant les grandes chaleurs : c'est une des raisons qui doit les engager à se laisser gouner par des hommes prudens et éclairés.

On conçoit facilement que quand l'air est bien chaud, elles doivent faire usage de boissons rafraîchissantes, quelquefois toniques, d'autres fois relâchantes, comme la limonade pour les unes, l'eau de groseilles pour d'autres ; et pour d'autres encore, l'orgeat ou le petit-lait : il faut aux unes, les bains tièdes, et à d'autres, les bains presque froids ; tandis que pendant qu'il fait froid, elles doivent boire un peu de vin pur, ou du café à l'eau pour aider à la perfection de la digestion, si elles ne sont pas constipées ; mais tout cela doit être prescrit suivant les cas et les circonstances. Elles doivent généralement s'abstenir, en toutes saisons, de

ratafiat et de liqueurs fortes, parce qu'elles deviennent des poisons pour l'embryon, le fœtus même.

Elles doivent souvent respirer le bon air et faire de l'exercice à pied ; car, si l'estomac doit commencer la digestion, l'exercice doit la finir : en conséquence, les femmes faibles qui ne pourront passer tout le temps de leur grossesse à la campagne, se feront conduire hors la ville, et après avoir mis pied à terre, elles se promèneront une ou deux heures suivant leurs forces ; elles se feront ramener chez elles, et elles seront récompensées de leur peine par une bonne digestion et un bon sommeil, deux fonctions précieuses à la mère et à l'enfant.

L'exercice modéré est d'une nécessité absolue aux femmes grosses ; en favorisant les digestions, il facilite aussi les évacuations des matières excrémentitielles. Les femmes doivent faire une grande attention à cette évacuation, spécialement pendant la grossesse ; elles doivent éviter la constipation, incommodité qui

peut devenir funeste à l'embryon, et procurer aux mères un *semi-prolapsus* ou demi-descente de matrice, par les efforts qu'elles pourraient faire.

Dès le commencement de la gestation (*a*), il s'établit un foyer de chaleur dans toute la région hypogastrique ou bas-ventre, tant par la suppression du flux menstruel, que par les sucs nourriciers, et le sang qui se porte de jour en jour avec plus d'abondance dans ces parties, qu'avant la grossesse ; ensuite le développement de l'embryon et toutes ses dépendances augmentent encore cette chaleur, et par leur poids comprimant l'intestin *rectum*, forcent les matières stercorales à séjourner plus long-temps, et leur font contracter une solidité qui occasionne beaucoup d'incommodités et devient nuisible.

Pour y remédier et éviter les accidens qui pourraient en résulter, elles doivent faire choix d'alimens qui fournissent plus

---

(*a*) Gestation, ou grossesse, sont synonymes.

de parties aqueuses et mucilagineuses, que de terrestres ; elles doivent s'abstenir de boissons spiritueuses et de café à l'eau, à moins que par leur constitution, il ne soit prouvé qu'il est nécessaire au perfectionnement de leurs digestions ; il faut aussi qu'elles s'assujettissent à l'usage des remèdes ou lavemens à l'eau, de deux jours l'un, quand les moyens ci-dessus indiqués ne suffisent pas.

Il faut encore distinguer la contispation par paresse ou inertie d'entrailles, d'avec la constipation par chaleur ; car les moyens qui doivent faire cesser l'une, favoriseraient beaucoup l'autre.

Régime moral des femmes grosses.

Nous savons que chez les femmes, et spécialement chez les femmes grosses, les fibres nerveuses sont plus tendues, plus susceptibles d'irritation, parce que leurs ressorts sont plus vifs, et leurs vibrations plus promptes ; elles sontplus

propres à être affectées par les objets qui peuvent irriter leur sensibilité physique et morale ; aussi les passions affectent-elles plus leur *ame*, et leur font beaucoup plus de mal qu'aux hommes.

Il est d'autant plus dangereux d'exciter des passions fortes chez les femmes grosses, qu'elles contribuent à déranger l'ordre des fonctions vitales de deux individus ; et que souvent elles font beaucoup de mal à l'enfant, puisque nous en avons vus qui ont été affectés dans leur conformation, comme dans leur sens moral et intellectuel.

Toutes les passions agissent en tendant ou en détendant les fibres nerveuses, comme les musculaires ; les unes, comme la colère, la haine, la crainte, la tristesse, produisent une contraction spasmodique dans les plexus solaires ou diaphragmatiques ; un serrement, une constriction à l'estomac, qui ralentissant la circulation et les sécrétions, peuvent empêcher, ou au moins ralentir la nutrition de l'embryon, et par-là déran-

ger l'économie animale, sa constitution et son organisation première.

Les passions agréables, tels que le plaisir, en général, les exercices de l'amour, la joie, le contentement, portés à l'excès, opèrent une dilatation dans les plexus nerveux, à l'estomác, et un relâchement si grand dans le genre nerveux, que les forces diminuent ; que l'oscillation dans le systême vasculaire en est ralenti et les sécrétions diminuées. La diminution de la circulation retarde l'assimilation, l'animalisation des sucs nourriciers, et ralentit aussi de beaucoup l'ordre dans les fonctions vitales de l'embryon, conséquemment retarde son développement et accroissement.

En général, toutes les passions sont plus dangereuses pendant la grossesse, que pendant la non gestation ; et si elles sont assez fortes pour que la matière lymphatico-laiteuse, que le placenta transmet à l'embryon, puisse en être altérée, comme par le mauvais régime de la mère ; si elle gagne un degré d'acri-

monie, les humeurs de l'enfant en seront pénétrées dans leur source et dès leur origine; ses fibres nerveuses deviendront irritables, et il sera sujet aux convulsions, ou au moins aux maux de nerfs et à toute autre maladie, suivant l'organe que cette acrimonie affectera davantage.

D'après ce qui est bien connu aujourd'hui, et que nous venons de rapporter, il est nécessaire d'éviter aux femmes grosses toutes les affaires contentieuses, tout ce qui peut les chagriner et mettre en mouvement les grandes passions, puisqu'elles peuvent compromettre leur santé et celle de leurs enfans; il faut les amuser, les promener, leur procurer une vie douce et agréable, parce que le caractère des enfans sera analogue aux sensations que l'on aura fait éprouver aux mères pendant la gestation.

L'observation de cette règle est aussi essentielle pour le moral de l'embryon, que le bon régime pour le physique. J'ai reçu des enfans de femmes qui avaient passé leur grossesse dans des chagrins,

des frayeurs et des contrariétés presque continuelles ; aussi tous ces enfans ont-ils été sujets, dès les premiers jours de leur naissance, à des tressaillemens et trémoussemens nerveux pendant leur sommeil même.

Ce sont les humeurs de la mère qui préparent ordinairement et le plus souvent, les maux physiques de l'enfant ; mais ce sont les fluides vitaux et spiritueux que le cerveau et la moëlle épinière de l'enfant filtrent et élaborent dès le sein de sa mère, qui décident de sa constitution et organisation morale.

Voilà ce qu'il faut bien persuader aux femmes, et si les médecins le veulent, ils changeront en bien, l'organisation des générations futures ; les mères auront par la suite une très-grande facilité à élever leurs enfans, et beaucoup plus de satisfaction à en avoir.

Le fœtus humain, dans le sein de sa mère, se développe, s'accroît et se nourrit par l'ordre égal et constant de ses fonctions vitales et de celles de sa mère ;

la moindre chose qui y fait obstacle nuit à son développement ; tout ce qui trouble cet ordre et le rend irrégulier, altère les substances dont il se forme, et devient une source de maladie et souvent de mort. Le fœtus, dans le sein de sa mère, est sujet aux variations même des élémens ; ses altérations et ses qualités se font sentir jusque dans ce sanctuaire, suivant l'intensité de leurs qualités, et leur durée.

Le fœtus doit perfectionner les sucs nourriciers qui lui sont transmis par sa mère ; si ces sucs n'acquièrent pas la perfection nécessaire à la bonne constitution, quelque saine que soit la mère, l'enfant sera mal constitué et mal sain ; il contractera des maladies que n'aura jamais eu sa mère, et que l'on regardera cependant comme héréditaires ; tandis qu'elles seront du fait du fœtus, dont l'ordre de la circulation aura été troublé par quelque accident survenu à sa mère pendant la gestation, ou par son mauvais régime ; car il nous est bien prouvé que

le trouble et le désordre qui surviennent à la mère, influent sur le physique de son enfant, et par suite sur son moral.

Les solides du fœtus sont plus délicats et plus tendres que ceux de sa mère, ils sont moins élastiques ; conséquemment, ils sont moins en état de résister à toutes les variations qui peuvent y survenir : ils n'ont pas assez de ressort pour se rétablir, quand une fois ils ont été forcés ; il faut donc porter le plus grand soin et la plus grande attention à entretenir l'équilibre physique et moral chez la mère ; car la contention d'esprit et les chagrins influent nécessairement sur l'un et sur l'autre.

Personne ne doute aujourd'hui que le fœtus est susceptible dans le sein de sa mère, de toutes les maladies qui peuvent affecter l'humanité, qu'il y est sujet à la fièvre ; plusieurs auteurs sont même d'avis, qu'il peut la tenir de son chef, sans que la mère la lui ait communiquée, et sans qu'il la lui communique ; car il est très-rare, disent-ils,

que les maladies du fœtus passent à la mère ; tandis que celles de la mère passent toujours au fœtus.

Le sort de l'embryon est absolument dépendant de celui de sa mère, comme je viens de le faire voir ; il est le jouet de sa conduite, au moral comme au physique ; mais heureusement il ne peut être la victime de son imagination, qui n'a point de prise sur lui, si ce n'est par le mauvais régime qu'elle peut lui suggérer : sans cela nous verrions bien d'autres choses.

J'ai quelquefois reçu de mères saines et bien portantes, des enfans d'une maigreur excessive, et si faibles, quoique nés à terme, qu'ils pouvaient à peine prendre le teton. Je leur ai reconnu une fièvre avec redoublement bien marqué ; il n'y a que ceux que l'on a nourris pendant quelques jours avec le petit-lait, qui aient survécu à cet état pathologique, et qui se soient élevés : ceux qui ont été mis promptement au teton, sont morts peu de jours après leur naissance.

En un mot, les enfans qui en naissant apportent les marques de petite-vérole et autres, ainsi que les hydropiques, doivent nous convaincre que l'enfant, dans le sein de sa mère, est susceptible de toutes les maladies de l'humanité; mais aussi il faut bien se persuader que le fœtus peut en acquérir dans le sein d'une mère bien saine et bien portante, par le seul trouble qui peut arriver dans ses fluides; et qu'il peut acquérir des difformités par quelque obstacle à la régularité de la distribution des sucs nourriciers, ou par une abondance de ces mêmes sucs dans une partie, plus que dans les autres, ou d'un côté plus que d'un autre.

J'ai reçu des hydrocéphales, des hydropiques de poitrine et de bas-ventre, des enfans avec des hydrocèles, tous provenans de mères bien saines, bien constituées et bien portantes, mais dont les grossesses avaient été abandonnées au gré de la nature, ou pour mieux dire à la volonté de ces femmes.

Partant de ces principes incontestables, vous sentirez, *Lecteur*, que si par un mauvais usage, on saigne une femme grosse, ou qu'on lui fasse une saignée trop abondante, lors même que le besoin en est constaté ; on affaiblit en elle, et conséquemment dans son fruit, cette portion d'électricité, qui devait faire de l'individu qu'elle porte, un homme vigoureux et de génie, et qu'on n'en fait qu'un homme médiocre au *moral*, *comme* au *physique*. On modifie par-là, et souvent on détériore pour toujours son organisation première ; on affaiblit le tempérament de la mère, par conséquent celui du reste de sa progéniture.

Si au contraire on ne saigne pas cette femme lorsqu'elle en a besoin, on force son mécanisme plus ou moins, le trouble s'y établit ; outre les maux qu'on lui prépare, on change l'organisation de son fruit, on le détermine vers ce tempérament fougueux, dont les dispositions et les effets peuvent devenir funestes à la société.

C'est donc dès la gestation qu'il faut soigner le physique humain, parce que c'est dans un corps sain, que réside ordinairement une ame saine (*a*).

Mens sana in sano corpore.

Chez les *Indiens*, les Brachmanes (*b*) reconnaissaient tellement cette vérité et son utilité, que l'éducation commençait chez eux avant la naissance ; sous le prétexte d'enchanter leurs femmes grosses, ils mettaient auprès d'elles des instituteurs sages et savans qui réglaient leur régime, et les disposaient à former un

---

(*a*) Celui qui n'a pas l'esprit droit, ne trouvera jamais le chemin du bonheur, et celui dont le corps est faible et mal-sain, n'y saurait faire de grands progrès. LOCKE, *de l'Education des enfans, liv.* 1.er

(*b*) Les BRACHMANES sont les philosophes et les sages, chez les Indiens ; ce sont, parmi eux, des gens considérés et par leur naissance et par leur emploi ; ils se sont rendus célèbres dans l'antiquité, par leur vie austère ; il y en a encore aujourd'hui qui portent le même nom et qui vivent de la même manière que les anciens ; ils passent la plus grande partie du jour et de la nuit à chanter des hymnes en l'honneur de la Divinité.

élève digne de leurs soins et de leurs instructions.

Il n'est pas de nation qui ait mieux démontré que les Indiens, jusqu'à quel point on peut rendre les organes dociles aux ordres de l'ame.

Puisqu'il nous est bien prouvé que les nations qui ont produit les plus grands hommes, ne sont parvenues à leur état florissant, et à servir de modèles et d'institutrices à celles qui leur ont succédé, que par l'éducation physique et morale des individus qui les composaient ; que l'éducation physique doit commencer dès le sein de la mère (*a*), il faut donc que ces mères se laissent gouverner pendant la gestation par des hommes savans

---

(*a*) VANDERMONDE, RAULIN, DESESSARTS, trois docteurs de la Faculté de Médecine de Paris, et généralement tous les physiciens et physiologistes qui ont écrit sur l'éducation physique et morale, comme sur la corporelle seulement, s'étendent beaucoup sur les soins à donner à la femme pendant la gestation : ce point physiologique est reconnu d'une si grande nécessité, que tous les auteurs qui ont traité ces matières, sont parfaitement d'accord entre eux.

dans cette partie, qui en aient fait une étude spéciale et particulière, et non par ces docteurs que la révolution a enfantés, et qui sont encore aux premiers élémens de cette science.

C'est des soins donnés à la femme grosse, que dépend presque toujours l'état de pathologie ou de santé, qui suit l'accouchement, puisque cette opération n'est pas naturellement une maladie. Souvent aussi des soins donnés à la mère pendant la gestation, dépend le plus ou le moins de facilité avec laquelle la nature opère l'accouchement, cette précieuse fonction qui lui est ordinairement abandonnée par un habile homme, lorsqu'il a reconnu qu'elle peut seule s'en bien acquitter.

CHAPITRE II.

De l'éducation physique.

FAISONS pour nos enfans mieux que l'on a fait pour nous; par les soins que

nous donnerons aux femmes grosses, prévenons les difformités qui peuvent naître dans le sein maternel ; perfectionnons le physique dès la naissance ; et par un allaitement plus analogue à leur tempérament, faisons germer la force et la santé chez ces faibles créatures.

Qu'est-ce que l'éducation physique ?

L'éducation physique en général est l'art de développer un individu, de l'aider à parvenir aux fins pour lesquelles la nature l'a créé.

L'éducation de l'homme en général a trois objets : 1.° le développement de ses forces et des organes qui composent ses facultés physiques ; 2.° le développement de ses facultés intellectuelles ; 3.° l'acquisition des facultés morales qui ne peuvent s'obtenir que par l'éducation.

L'éducation de l'homme est l'art de concourir avec la nature, sans jamais la contrarier : 1.° au développement et perfectionnement de ses facultés orga-

niques, et par ce moyen à la perfection de l'espèce humaine; 2.° de lui procurer la jouissance du bonheur auquel le Créateur l'a destiné; 3.° de le conduire à la reproduction de lui-même. L'expérience m'a appris sur l'éducation physique, la variété qu'il faut employer pour les divers sujets, en raison de leurs forces constitutionnelles, du climat et de la saison où ils naissent.

Il est assez difficile de donner des préceptes généraux qui puissent s'appliquer à tous, puisque la conduite à tenir doit être relative à la constitution primitive et particulière de chaque individu; mais avec de la raison et du jugement, on sent que ce qui est bon pour l'un, peut et doit le devenir pour un autre de la même constitution; et qu'avec une modification en plus ou en moins, cela peut encore être bon à d'autres.

Il faut avoir, pour règle générale, que la nature ne fait rien par *bonds* et par *sauts*, et que tout homme qui se propose de la suivre ou de l'imiter,

doit graduer ses opérations comme elle.

Cause des cris de l'enfant naissant.

Plus on réfléchit sur les cris d'un enfant qui vient au monde, et qui commencent dès le premier moment où il respire, plus il est aisé de se persuader que ce sont les sensations douloureuses que l'air lui fait éprouver en traversant les trachées de ses poumons, qui excitent ces cris.

Non-seulement cet élément est très-différent de celui qu'il quitte, car l'eau dans laquelle nageait l'enfant, est douce, mucilagineuse, chaude au même degré que lui, mais elle n'avait sur lui aucune action à laquelle il ne fût habitué, comme le poisson; tandis que l'air dans lequel il entre, quelque chaud qu'il soit, est froid par comparaison, le presse de tous côtés, pénètre des organes et viscères qui n'y sont pas habitués, *et change le mode* que la nature a suivi jusqu'à ce moment pour le faire exister. Il est tellement affecté de toutes ces sensations,

qu'il tremble des membres et souvent de la mâchoire même.

On ne s'est que rarement occupé, jusqu'à présent, de tempérer et modérer le premier accès de l'air à l'enfant naissant, parce qu'il lui est de la plus grande nécessité ; et que cet élément, dont il n'avait pas besoin avant sa naissance, devient un nouvel instrument de son existence ; il devient, dès ce moment, un des principaux agens de sa vie ; mais sans le priver d'air, je voudrais qu'on ne découvrît pas la mère, comme on le pratique le plus ordinairement, sans nécessité, au moment de l'accouchement ; parce qu'alors le premier air qui frapperait, qui pénétrerait l'enfant, serait moins actif, car l'atmosphère qui se trouve sous les couvertures de la mère, est moins frais et plus analogue pour le premier moment. Je voudrais aussi que lorsqu'on retire l'enfant de dessous les couvertures, on eût la précaution de le couvrir de la tête aux pieds, d'un linge simple à travers

lequel l'air ferait sentir plus doucement ses premiers effets ; précaution que je n'ai jamais manqué de prendre dans les accouchemens naturels.

Le froid et la sécheresse doivent faire sur un individu si faible, nouvellement sorti d'une eau chaude dont sa peau et toutes les houpes nerveuses sont encore imbibées, des sensations si douloureuses, qu'il ne faut pas s'étonner s'il crie dès le premier moment que l'air le frappe et le pénètre. D'après toutes ces réflexions, il me paraît d'une nécessité absolue, de ne pas l'exposer nud à l'air de la chambre où il vient au monde, et encore moins de le laver à l'eau froide dès le premier moment ; car l'enfant qui sort du sein de sa mère, quitte un bain chaud, dans nos climats, d'environ 28 à 29 degrés ; conséquemment il n'est pas prudent de l'exposer promptement à l'air froid, ni de le plonger dans l'eau froide pour le laver ou le baigner : on doit commencer par de l'eau tiède suivant la saison, pour passer successive-

ment, les jours suivans, à une eau moins tiède, puis à l'eau froide.

Locke nous dit que les Irlandais et les habitans des montagnes d'*Ecosse*, baignent leurs enfans dans l'eau froide, lors même qu'elle est mêlée de glaçons. Il serait à desirer que cet auteur nous eût instruits de l'âge auquel on commence ce genre de bain, du temps qu'on y laisse l'enfant, et de son effet. Je sais, par expérience, que quand un enfant a été insensiblement habitué à se baigner à l'eau froide, et qu'il n'a pas cessé de s'y baigner, il peut supporter l'eau chargée de glaçons; mais on ne me persuadera jamais que ce soit au moment de la naissance, que ces peuples commencent cet usage, ou ils doivent perdre plus de moitié de leurs enfans.

Les *Scythes*, et même les *Germains*, étaient jadis dans l'usage de plonger leurs nouveaux-nés dans la plus proche rivière, afin de leur rendre le corps moins sensible et plus robuste. Sûrement ils ont perdu beaucoup d'enfans par cette mé-

thode, ce qui les a corrigés ; car les *Germains*, nos voisins, ne sont plus dans cet usage, et je doute qu'il soit général en *Irlande* et en *Ecosse*, pendant les premiers jours de la vie.

Les relations des voyageurs nous apprennent que les *Lapons* mettent leurs enfans nouveaux-nés dans la neige, jusqu'à ce qu'ils soient transis de froid, et qu'alors ils les plongent dans l'eau chaude ; qu'ils recommencent cette action trois fois le jour, pendant la première année de la vie de leurs enfans. Il ne faut plus s'étonner si cette race d'hommes est si petite et si faible, car cette alternative de froid et de chaud ne sert qu'à retarder le développement et accroissement de l'enfant ; puisqu'ils ne l'empêchent de mourir de froid qu'en les mettant dans l'eau chaude.

Je regarde comme une grande témérité de baigner à l'eau froide un nouveau-né ; car tout médecin sage et prudent règle sa marche et sa conduite d'après la nature, qui ne passe jamais subite-

ment d'un état à un autre, et qui, au contraire, ne va que graduellement. Si les préjugés sont à craindre, si les ignorans sont redoutables en médecine, on ne doit pas moins craindre de se livrer à une confiance aveugle. L'un et l'autre se trouvent tous les jours dans la société pour le malheur des humains; et ce serait une grande faute que de croire sur parole les gens qui nous assurent que l'on baigne les nouveaux-nés dans l'eau glacée; il faut en connaître le résultat avant que de s'y exposer.

Je sais qu'en *Amérique* les enfans sont lavés tous les jours de leur vie, de la tête aux pieds, dans le premier ruisseau qui se trouve à portée, et qu'ensuite on les met sur une natte où on les laisse en liberté complète, sans vêtement; mais il faut faire attention à la chaleur du climat, si différent du nôtre. L'eau des ruisseaux de ces pays n'est jamais froide; d'ailleurs, des ruisseaux ne sont pas des rivières. Ainsi, d'après les exemples des *Lapons* et des *Ecos-*

sais, nous devons nécessairement prendre un mode moyen, qui est celui d'habituer par degrés nos enfans à l'usage du bain froid.

Tissot veut cependant que l'on emploie tout de suite l'eau froide ; il prétend que les mères ne peuvent donner à leurs enfans une marque plus réelle de tendresse, qu'en surmontant en leur faveur la répugnance qu'elles ont pour l'eau froide.

Je ne suis pas tout-à-fait de son avis sur cet objet, et je crois que les mères prouveront encore mieux leur tendresse pour leurs enfans, en les habituant par degrés à l'eau froide. La nature le veut ainsi, puisqu'elle ne fait rien par *bonds* et par *sauts*.

Je suis bien de son avis, quand il dit que les enfans faibles ont plus besoin d'être lavés à l'eau froide, que les enfans forts. Je suis convaincu de cette vérité ; et des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans n'existeraient pas aujourd'hui, sans l'usage des bains froids,

que je leur ai fait donner après quelques jours de leur naissance ; mais nous prîmes les précautions d'y aller graduellement, et les premiers bains froids étaient d'eau chauffée la veille, et refroidie à la température de la chambre.

Je faisais encore prendre la précaution de laisser un moment l'enfant nud avant que d'entrer dans l'eau, qu'il trouvait chaude en comparaison de l'air de la chambre ; je n'ai jamais employé, pour le premier âge, d'eau crue ; si ce n'est dans la belle saison, et encore je la faisais mettre dans la baignoire dès la veille. Ces précautions ne nuisent pas à l'efficacité du bain, elles ménagent la sensibilité physique de l'enfant, dont les nerfs sont plus faibles qu'à tout autre âge, et la sensibilité morale de la mère, qui se décide plutôt à laisser baigner son enfant à l'eau froide par cette méthode, que par l'autre, puisqu'elle conçoit qu'elle y parviendrait elle-même.

Certainement le meilleur de tous les moyens pour fortifier les enfans et les

rendre moins sensibles aux impressions de l'air, est, de les laver au moment de leur naissance avec une eau légèrement salée, et d'en continuer l'usage jusqu'au moment où on commencera les bains froids, qui ne doit pas être avant la chûte du cordon ombilical, et la dessication et perfection du nombril. Les premières fois on ne fera que les plonger dans l'eau froide pendant quelques minutes, et successivement on les y tiendra plus longtemps; on ne les essuiera jamais avec du linge chaud.

Si vous ne baignez pas journellement vos enfans, il faut les laver avec l'eau froide plutôt trois fois qu'une, et notamment les pieds, pour éviter la sueur de ces parties, qui, une fois établie, est bien incommode, et devient dangereuse à supprimer; habituez-les à supporter le froid aux pieds, pourvu qu'ils soient sèchement.

Des médecins célèbres attribuent une partie de nos maladies au peu d'usage des bains froids; il est de fait qu'ils influent

beaucoup sur la constitution humaine; les Romains leur durent cette vigueur étonnante qu'il serait aisé de donner un jour à la nation française.

Quand le Gouvernement le voudra, il changera la faible constitution de nos Parisiens; il les rendra aussi robustes que les Allemands nos voisins : il ne faut pour cela que faire construire un bain au bord de la Seine, du côté des Invalides; ce bain s'étendrait par une ellipse tirée sur le terrain vague que l'on creuserait de quatre pieds seulement, et dont la profondeur serait distribuée en manière d'amphithéâtre, par des gradins qui seraient élevés les uns au-dessus des autres, de quatre à cinq pouces seulement pour y asseoir les enfans de tous les âges après la dentition; il serait partagé par un mur qui séparerait les sexes : l'eau entrerait d'un côté et sortirait par l'autre, en sorte qu'elle serait toujours courante. Ce bain introduirait dans toute la France l'usage des bains froids, et avant quinze années le Gouvernement

Plan. 30c

commencerait à s'appercevoir du bon effet de ces bains ; les défenseurs de la patrie seraient bien d'une autre vigueur qu'ils ne le sont aujourd'hui, car leur physique ne répond pas à leur courage.

Quoique la force paraisse un des plus faibles avantages de l'homme policé, le Gouvernement ne doit cependant pas négliger ce moyen d'augmenter les agrémens de la vie, en prolongeant la bonne santé ; il sait que la force est d'une grande ressource pour la classe du peuple dont la majorité ne vit que d'un travail où il faut des bras nerveux et infatigables ; d'ailleurs, la force donne le courage, la hardiesse et l'intrépidité dans le danger. Plus un homme se sent de force, plus il déploie de courage ; c'est la grande confiance dans les forces qui fait entreprendre les grands travaux, qui fait supporter les fatigues de longue durée, et braver les dangers.

Les législateurs Grecs et Romains n'oublièrent rien pour la procurer à leurs nations, et ces Etats ne devinrent flo-

rissans que par les écoles où la jeunesse s'exerçait au maniement de toutes les armes : on décernait publiquement des prix aux plus forts et aux plus adroits. Les athlètes étaient très-estimés chez les Romains.

La force dépend des muscles, des os et de la qualité du sang ; un homme dont la charpente est grêle et mal assemblée, qui porte un virus dans le sang, ne peut avoir ni les os assez solides, ni les muscles assez forts pour porter des fardeaux, ni même pour supporter une marche d'une longue durée. Les muscles sont les moteurs de toutes nos parties, nous ne pouvons rien faire sans leur action ; plus un homme est musculeux, plus il doit être fort, si la fibre de ses muscles n'est pas trop alongée, n'est pas abreuvée par des sucs trop séreux : plus les muscles sont fermes et rapprochés, plus la fibre en est élastique, et plus il doit y avoir de force, sur-tout si l'exercice les a façonnés, parce que le fréquent jeu de ces muscles dissipe les sérosités sur-

abondantes, et par ce moyen en augmente le ressort.

Je desire que l'éducation physique corrige une partie des vices héréditaires des enfans nés faibles, en leur procurant un tempérament façonné à tout, avec lequel ils puissent braver l'intempérie des saisons, supporter l'abstinence et résister aux excès, sans s'incommoder; un tempérament qui soit fait à tout, de manière qu'il ne soit incommodé de rien, qui ne contracte pas d'autres habitudes que celle de n'en point avoir : avec une santé de cette trempe, on serait sûr d'être heureux, et de parvenir à une longue vieillesse sans infirmité.

Je voudrais que le Gouvernement, par exemple, au lieu d'élever dans les villes, où tout se corrompt, les enfans des soldats, les enfans que la patrie adopte et reçoit; les habituât à vivre sous la tente dès l'âge de neuf à dix ans, et qu'on leur fît faire journellement les évolutions et le service mili-

taire; cette vie rappellerait un jour la force des premiers *Gaulois*; et la nation aurait la satisfaction de voir que ses forces répondraient à son courage: avec le temps et la pratique vous habitueriez vos soldats à faire journellement une marche forcée; mais pour cela il faudrait les envoyer coucher d'un jour à l'autre, à trois ou quatre miriamètres plus loin.

CHAPITRE III.

Soins qu'on doit donner à l'enfant sitôt qu'il est né.

Dès que l'accoucheur ou la sage-femme a fait la ligature du cordon ombilical, et qu'il l'a séparé de son arrière-faix, la garde de femme en couche, ou la remueuse, doit s'emparer de l'enfant, pour commencer sa toilette par la tête; car c'est un très-mauvais usage que celui de lui laisser la tête nue pendant qu'on

le lave et qu'on arrange son nombril ; il peut en résulter des accidens suivant la saison où on se trouve, et suivant le courant d'air où on est placé, qui est toujours trop fort pour ce moment.

Après avoir enlevé avec du beurre frais ou salé, l'enduit graisseux qui domine quelquefois sur la tête comme sur toute autre partie de l'enfant, on le lavera avec du vin chaud, s'il n'y a ni boursoufflement, ni tumeur au cuir chevelu ; on séchera bien toute la tête avec un linge chaud, et on lui mettra à sec ce qui doit lui servir de coëffure.

Ne craignez pas d'employer le beurre salé, car le sel n'a jamais fait de mal à aucun nouveau-né, que quand on l'a employé avec profusion. Je suis d'avis qu'on fonde deux onces de sel, ce qui équivaut à une poignée, dans un demi-litre, ou chopine d'eau, pour laver l'enfant par-tout ; il faudra bien prendre garde qu'il n'entre de cette eau dans les yeux, comme quand on emploie l'eau-de-vie pour la tête. Ce lavage doit se

faire avec de l'eau tiède les premiers jours, pour éviter les trop grands cris que jettent ces intéressantes créatures lorsqu'on les lave dès le premier jour à l'eau froide ; mais il faut y venir le plus tôt possible en passant successivement de l'eau tiède à l'eau chauffée et refroidie.

Les *Grecs* jetaient du sel sur la peau de leurs enfans dès qu'ils étaient nés, cet usage a été suivi dans la plus grande partie du monde connu : les Payens et les Juifs de l'antiquité lavaient leurs enfans avec de l'eau salée, ou les saupoudraient avec du sel fin ; les Chrétiens, dans leur origine, en firent aussi usage.

On voit dans les ouvrages de GALIEN, qui vivait au second siècle de l'ère chrétienne, que de son temps on en faisait un usage général, pour fortifier la peau et la rendre propre à résister aux impressions trop vives de l'air. Je voudrais que les enfans faibles fussent plus long-temps et plus souvent lavés avec cette eau salée que les autres.

ALBIAS, médecin Arabe, célèbre dans

le dixième siècle, recommandait de suivre le sentiment de GALIEN sur cet objet.

AVICÈNE, médecin d'une grande réputation dans le onzième siècle, faisait oindre pendant huit jours le corps des enfans nouveaux-nés avec de l'huile, dans laquelle on mettait du sel.

FERRARIUS, médecin de *Véronne*, dans le seizième siècle, faisait laver les enfans avec de l'eau chaude, et ensuite on leur jetait du sel sur le corps ; il observe que quand les enfans sont maigres, il faut se servir de sel après le bain, pour resserrer les pores de la peau, trop ouverts.

L'usage du sel pour nettoyer la peau des enfans et les fortifier, est d'une très-grande antiquité, et a été d'un usage général chez presque toutes les nations connues.

J'ai vu à Paris plusieurs enfans qui ont été couverts de sel fin, sitôt après leur naissance, et il n'en est résulté aucun accident ; cet usage s'est encore

conservé dans quelques familles ; nous ne savons pas pourquoi il a été abandonné généralement, l'usage en est cependant bon, car le sel est un incisif; par cette propriété, il divise la crasse de la peau, la met en état d'être enlevée par l'eau ; il est dessicatif et fortifiant, je vous en conseille l'usage, et vos enfans s'en trouveront bien : cette eau est préférable à celle de savon.

Si, au contraire, il y a gonflement au cuir chevelu, ou à une partie seulement, on bassinera la partie tuméfiée avec l'eau-de-vie tiède ; et si la tumeur est conidérable, il faut tremper un morceau de molleton de laine dans l'eau-de-vie tiède, et l'appliquer sur la tumeur, ayant le soin de la renouveler trois fois dans les vingt-quatre heures ; si le cuir chevelu est entièrement tuméfié, il faut un bonnet de laine, en quelque saison que l'on soit (*a*), l'im-

(*a*) Parce que la laine avec l'eau-de-vie ne perd pas sa chaleur comme avec la toile, et que la laine conserve aussi plus de chaleur avec l'eau-de-vie qu'avec l'eau salée.

biber entièrement d'eau-de-vie, et en coëffer l'enfant, en recouvrant ce bonnet d'un autre de futaine : on continuera l'usage de l'eau-de-vie jusqu'à ce que la tumeur ait disparu, et que le cuir chevelu soit revenu dans son état naturel ; on ne laissera jamais ouvrir ces tumeurs, à moins qu'il n'y aie du pus, ce qui n'arrivera pas si on se comporte comme je le recommande dès les premiers jours.

La tête d'un nouveau-né a besoin d'être tenue chaudement jusqu'à ce que la boîte osseuse recouvre entièrement le cerveau, ce qui arrive plutôt ou plus tard, suivant la force et l'accroissement de l'individu ; mais sitôt que le casque osseux sera soudé, découvrez la tête de votre enfant par degrés ; choisissez pour cela une saison favorable ; habituez-le à coucher et à aller presque tête nue, car la sueur de la tête est souvent la source des rhumes et des catharres.

Des Mamelles.

Les mamelles, de quelque sexe que

soit l'enfant, sont souvent tendues les premiers jours de la naissance, et pleines d'une liqueur chyleuse, semblable à du lait, elles exigent dans ce cas des soins particuliers ; non-seulement on doit les tenir chaudement, mais souvent il faut employer des résolutifs.

Il faut d'abord les laver avec un mélange de deux tiers d'eau et un d'eau-de-vie, y laisser un morceau de molleton de laine imbibé de cette liqueur ; quand ceci ne suffit pas, il faut y appliquer un peu de beurre salé, recouvert d'un papier bien doux, que l'on contiendra avec un bandage peu serré.

Du nombril.

La portion du cordon ombilical que l'accoucheur ou la sage-femme a dû laisser à l'enfant, doit être enveloppée d'un linge ployé en plusieurs doubles, graissé d'un peu d'huile ou de beurre, reployé sur le ventre, de bas en haut, appuyé d'une large et épaisse compresse, soutenue d'une bande circu-

laire du corps, large de trois doigts. Plus la compresse sera épaisse, moins on sera obligé de serrer la bande circulaire, et aussi plus le nombril sera soutenu et enfoncé.

Cette bande de ventre est d'absolue nécessité pendant les douze ou quinze premiers jours, à cause du nombril; mais il serait à souhaiter que l'on s'habituât à en prolonger l'usage beaucoup plus long-temps; car une compression douce sur la totalité du ventre remplit deux objets bien essentiels à connaître : 1°. elle évite les exomphales (*a*).

2°. En retenant le ventre dans une étendue moyenne, et l'empêchant de se porter trop en avant, on refoule légèrement les intestins et les viscères dans l'abdomen; on distend le diaphragme; on donne conséquemment plus d'espace à la partie inférieure de la poitrine (*b*);

(*a*) Exomphale, ou hernie ombilicale, ou de nombril.

(*b*) Pour cela il ne faut pas trop la serrer, et il est bien intéressant de ne pas la laisser porter sur les fausses côtes.

tandis que cette première tend à empêcher la dilatation des côtes, fait de la capacité de la poitrine deux loges longues, mais étroites, qui tiennent les poumons dans un état de gêne continuelle, ce qui est la source de plusieurs maladies de ce viscère, et notamment de la *pulmonie*.

Mais pour employer long-temps ce moyen salutaire pour fortifier la poitrine de vos enfans, il faut une bande différente de celle que les bonnes et nourrices emploient ordinairement ; il faut en faire une espèce de ceinture coupée suivant la forme du bas-ventre, qui ne porte pas sur les fausses côtes, et employer pour cela du piqué de coton (*a*); la faire croiser sur le dos et la serrer avec des cordons : vous verrez qu'il faudra la serrer, tantôt plus, tantôt moins, suivant l'état du ventre ; voilà la raison pour laquelle il faut qu'elle croise, et aussi parce qu'elle soutient mieux les reins.

(*a*) Il faut employer des matières qui puissent aller à la lessive aussi facilement que les langes.

Soins pour les différens sexes.

Jusqu'à ce moment, les enfans des deux sexes ne nous présentent aucune différence dans les soins que nous leur devons ; maintenant commence cette différence : il faut s'assurer si la verge et l'anus sont ouverts chez le garçon, et de même si la vulve n'est pas entièrement fermée chez la fille, ainsi que l'anus ; les sexes exigent des soins de propreté, aussi-bien que le reste du corps. Les filles sont quelquefois sujettes, dès les premiers jours de leur naissance, à un écoulement glaireux, comme aussi à la tuméfaction ou gonflement des lèvres de la vulve, ou partie sexuelle ; les garçons ont souvent le *scrotum* ou les bourses tendues et volumineuses ; dans ces cas, pour l'un, comme pour l'autre, l'eau et le vin chauds, l'eau et l'eau-de-vie tièdes dissipent ces petits accidens.

Si les filles sont plus sujettes à l'exomphale ou hernie de nombril, les garçons sont plus sujets aux hernies inguinales

ou descentes dans les bourses ; sitôt que vous appercevrez que votre enfant à un côté de l'aine plus gros que l'autre, ou les deux côtés plus gros qu'ils ne doivent l'être, ne balancez pas à faire avertir le médecin bandagiste, car il faut prévenir la hernie.

Souvent les cris des enfans proviennent des hernies, très-souvent aussi ils proviennent de vents ; mais chez les garçons, ces cris, ces pleurs, sont souvent occasionnés par la compression du *scrotum* ou des bourses, qui étant flasques et lâches, tombent entre les cuisses, et se trouvent comprimées par les mouvemens mêmes de l'enfant ; il faut avoir grand soin de les soutenir avec un petit linge approprié pour cela (*a*).

Si les cris des enfans proviennent quelquefois de hernies, les cris occasionnent souvent ces hernies ; il est donc bien

(*a*) Si les nourrices voulaient prendre la bonne habitude de leur mettre les couches en culotte dès les premiers jours, elles éviteraient ces accidens, et les enfans leur laisseraient plus de tranquillité.

essentiel de chercher à découvrir la cause des pleurs et des cris de ces intéressantes créatures, qui ne peuvent s'exprimer autrement : gardez-vous, en conséquence, de les abandonner à des gens trop égoïstes, qui préfèrent leur sommeil à leur devoir, et qui, malgré les cris de ces malheureux enfans, les laissent croupir dans leurs excrémens pendant des nuits entières.

La méthode des nourrices, qui ne changent les enfans que trois fois en vingt-quatre heures, est d'autant plus perfide, que souvent le linge propre que l'on met sous eux, les excite à aller de nouveau ; ainsi, si la nourrice ou la remueuse ne veut le changer que trois fois le jour, voilà votre petite créature ensevelie dans ses excrémens pour sept ou huit heures : voyez de quelle conséquence il est pour vos enfans d'avoir près d'eux des femmes propres, qui dorment peu, et qui aient vraiment de la sensibilité et de la compassion.

De l'Habillement.

L'habillement contribue plus à la bonne ou mauvaise santé, qu'on ne le croit; tout ce qui comprime le corps et peut gêner la circulation extérieure de l'enfant, est un principe de maladie par les engorgemens qu'il occasionne, en faisant refluer dans l'intérieur les sucs nourriciers qui doivent se porter jusqu'aux extrémités, et en s'opposant aux sécrétions de ces parties; mais à coup-sûr, les compressions sur la poitrine sont l'origine de la *pulmonie*, parce qu'elles empêchent le développement de cet organe, et que les poumons resserrés dans la capacité de cette cage, presque toute osseuse, ne peuvent s'étendre que du côté du diaphragme; les liqueurs et l'air y circulent mal : elles se détériorent et produisent la maladie, que nous appelons *pulmonie*, que je regarde comme un scorbut local, qui affecte, non-seulement les fluides qui circulent dans les poumons, mais la substance même de ce viscère et qui le détruit.

Cette maladie, qui moissonne, en France, un grand nombre de victimes dans la période la plus intéressante de la vie, ne doit, *selon moi*, son principe qu'à la conformation trop étroite de la poitrine, qui empêche les poumons de se développer, d'attirer un plus grand volume d'air, et dont on ne s'est pas encore assez occupé pendant l'allaitement; car nous ne voyons jamais cette maladie chez les individus qui ont une poitrine bombée; tandis que l'on peut prédire, que tel ou telle, qui a la poitrine plate, écrasée, quoique évasée sur les côtés, en sera atteint.

J'ai peine à croire que cette maladie soit héréditaire, quand les charpentes des poitrines ne le sont pas; puisque nous voyons des pères et mères bien conformés, bien sains, avec une poitrine bombée, parvenir à une longue vie sans infirmités, perdre cependant par cette maladie des enfans allaités par leurs mères; comme aussi nous voyons des enfans nés de mères pulmoniques, être faibles en nais-

sant, se fortifier et parvenir à une longue vie, ayant une poitrine forte et bien élevée : ces contrastes sont connus. D'après cela; n'est-il pas naturel de croire que cette pernicieuse maladie, à laquelle on n'a pas encore trouvé de remède, tire son origine de la conformation même d'une poitrine trop serrée, où l'air, cet élément si précieux à la conservation de la vie, (et qui doit revivifier notre sang chaque fois qu'il passe par nos poumons) ne se renouvelle que difficilement, et où les fluides s'altèrent et se détériorent par une espèce de stagnation, ou du moins par une circulation lente, et un déplacement tardif.

On n'a pas encore fait assez d'attention à cette partie de l'enfant pendant l'allaitement, et on ne s'en occupe que trop tard : le moment le plus précieux pour le développement des poumons, est la première année de la vie ; c'est alors que la poitrine peut le plus facilement s'étendre et se développer; pour cela, il ne faut pas qu'elle soit gênée, parce que

toutes les parties qui la composent sont excessivement tendres et mobiles : il faut souvent faire respirer un air frais et nouveau aux enfans à la mamelle, les faire rire le plus souvent qu'il sera possible, et dès qu'ils peuvent souffler dans quelque corps creux, on fera bien de les y exercer ; par ce moyen, on fait l'effet du soufflet qui élève et abaisse les parois de la poitrine.

Tout vêtement qui sert de trop près le corps ou les membres, entretient une chaleur et une transpiration trop abondante, qui affaiblit et souvent énerve l'enfant ; à plus forte raison quand ce vêtement est chaud et pesant de sa nature.

Mères tendres, continuez l'heureuse méthode que l'on vient de contracter, n'emmaillotez plus vos enfans ; souvenez-vous à ce sujet des préceptes de *Jean-Jacques Rousseau ;* et quand ils seront plus grands, ne les enfermez pas dans des corps de baleine (*a*); et quoique

(*a*) Le beau sexe, en Turquie, trouve qu'un simple

vous ayez abandonné le maillot, gardez-vous d'y suppléer par des langes trop serrés sur la poitrine ; souvenez-vous que s'il y a une partie du corps qui doive être plus soutenue qu'une autre, c'est le ventre, et non pas la poitrine qu'il faut toujours laisser en pleine liberté : je vois cependant tous les jours faire le contraire ; les langes sont croisés, et souvent serrés sur la poitrine, tandis que le reste du corps est nud et abandonné : aussi voit-on beaucoup d'enfans avoir le ventre plus saillant que la poitrine, ce qui est contre nature, et ce qui abrège beaucoup la durée de la vie.

Le ventre devient énorme, faute d'être soutenu, et souvent il s'engorge par relâchement, tandis que si on le soutenait, on lui conserverait le ressort néces-

---

corset bien ajusté remplit beaucoup mieux ses vues, et cela sans aucun danger ; aussi les Dames Asiatiques ont-elles la taille et la poitrine incomparablement plus belles que les Européennes ; et la *pulmonie*, si destructive dans nos climats, est presque inconnue dans ceux-là.

2me. Plan.

Ô Nature, qu'il est doux de remplir tes devoirs !

saire, et la poitrine non serrée, s'élargirait et gagnerait plus de développement, ce qui est très-précieux pour la bonne santé et pour l'organe de la voix. Il est nécessaire, pour le bon développement de la poitrine et des poumons, que l'enfant crie un peu de temps à autre pendant les premiers mois de sa vie.

Ces cris, quand ils ne sont que passagers, sont souverains pour le développement de ce viscère; mais il ne faut pas que la poitrine soit serrée alors, car ils deviendraient plus nuisibles qu'utiles. Sitôt que votre enfant crie un peu fort, lâchez toutes les épingles, quand même elles ne feraient que contenir les langes, et vous verrez la poitrine s'étendre; vous vous convaincrez alors qu'elle ne doit jamais être serrée, si vous voulez avoir des enfans sains et robustes.

Chrétien Warlitz dit, dans son ouvrage intitulé *Scrutinium lacrymarum*, que chez les Indiens les enfans crient naturellement si peu, que l'on est

obligé de les piquer de temps-en-temps avec des orties, pour les faire crier ; et si on demande à ces peuples la raison d'un procédé qui nous paraît inhumain, ils répondent que c'est pour leur donner une bonne santé et une longue vie. Effectivement, rien n'y contribue autant qu'une bonne et belle conformation de poitrine.

Je concevais parfaitement bien l'utilité et l'avantage des cris du premier âge, pour la dilatation des poumons, le soulèvement et extension de la charpente mobile de la cage de cet organe, avant la lecture de WARLITZ ; mais je suis charmé de pouvoir m'appuyer de cet auteur, en mettant en avant une opinion nouvelle qui trouverait, sans cela, des contradicteurs, faute d'observations.

Ce moyen est efficace contre la mauvaise conformation de la poitrine, et c'est cette mauvaise conformation qui paraît décider la *pulmonie*, qui n'attaque jamais les poitrines bombées et bien dilatées. Pères et mères,

prêtez, je vous prie, un peu plus d'attention qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à cet article, pendant l'allaitement. Nos enfans crient assez naturellement pour ne pas être dans le cas des Indiens ; mais aussi les poitrines ont toujours été et sont encore trop serrées.

Puisqu'on ne voit jamais de *pulmonie* chez ceux qui ont la poitrine bombée et bien développée, il faut porter la plus scrupuleuse attention à ce développement, et prendre garde que celle de vos enfans ne soit comprimée dans le bas âge sur-tout, parce que la charpente en est si faible, que la plus légère compression en empêche le développement complet : il faut donc, en toute saison, leur faire respirer le grand air, et les changer de lieu ; il faut, pour cela, choisir le moment le plus favorable de la journée.

Il ne faut pas qu'une mère s'alarme chaque fois qu'elle entend crier son enfant ; il faut qu'elle se persuade bien qu'il y a des cris qu'elle ne peut empêcher ; par exemple, lorsque l'enfant à

trop ou trop tôt teté, il se forme des vents dans l'estomac qui font crier l'enfant, jusqu'à ce qu'il les ait rendus par haut ou par bas ; il faut dans ce cas le mettre en pleine liberté, lui faire boire un peu d'eau miellée, mais ne lui jamais donner le teton quand il n'y a pas trois heures qu'il l'a quitté, parce que plus il souffre, moins bien il digère ; conséquemment ne chargez jamais son estomac, à plus forte raison dans un moment de douleur.

Si vous ne lâchez pas tous les langes de votre enfant pendant qu'il crie, vous vous opposez au vœu de la nature, qui veut que ces cris servent à l'extension et au développement des poumons et de la poitrine; alors la plus légère compression sur cet organe y nuira beaucoup plus que dans tout autre temps.

Que vos enfans ne soient donc jamais gênés dans leurs vêtemens à quelque âge qu'ils parviennent, parce que l'habillement trop étroit nuit à la régularité de la distribution que la nature fait des sucs

nourriciers ; il rend les mouvemens comme forcés, donne à vos enfans un air gauche, et peut leur faire contracter une fausse position dans les membres, notamment dans les bras.

Maintenant que l'enfant est habillé, il faut le mettre en état de digérer le lait qu'il doit bientôt prendre.

Il faut commencer par s'assurer si l'enfant n'a pas ce qu'on appelle le filet. Le filet est une production membraneuse qui s'étend depuis le frein de la langue, presque jusqu'à son extrémité, qui la gêne dans ses mouvemens, et empêche l'enfant de la sortir hors de la bouche, pour envelopper le mamelon du teton.

Lorsque ce petit inconvénient a lieu, l'accoucheur ou un chirurgien doit y remédier en coupant cette membrane, jusqu'au frein naturel de la langue ; il doit passer son doigt garni de sel fin, sous la langue, pour empêcher la réunion de ce qu'il a coupé ; il faut après tenir l'enfant de manière qu'il ne puisse

avaler sa salive qui se trouve quelquefois imprégnée d'une goutte de sang : si on ne remédiait à cet accident, il en résulterait que l'enfant ne pourrait contenir le mamelon, ni faire la succion. Lorsque cette membrane est fort lâche, l'enfant peut teter ; mais quand l'âge viendrait, il serait gêné dans sa parole, il faudrait alors faire cette opération qu'il ne faut jamais confier à un mal-adroit, à plus forte raison à un ignorant.

L'estomac qui, selon la plupart des physiologistes, n'a encore reçu aucune nourriture, et conséquemment n'a fait aucune fonction (*a*), se trouve cependant chargé plus ou moins abondamment d'une matière muqueuse, glaireuse, dont il faut le débarrasser, pour lui

(*a*) Plusieurs physiologistes sont, sur ce point, d'un avis contraire; quelques-uns croient que l'estomac et les autres viscères du bas-ventre, ont déja opéré leurs fonctions à la naissance de l'enfant : je suis bien volontiers de cette opinion ; car pourquoi les humeurs excrémentitielles sont-elles prêtes à être évacuées ? Si ces viscères n'ont encore fait aucune fonction, où ont-ils pris ces matières qui sont le résultat de sécrétions ?

donner la facilité de mettre à profit le lait qu'il recevra bientôt.

Si la mère ne doit pas allaiter, il faut absolument faire prendre à l'enfant une *once de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, étendue dans une once d'eau ordinaire*, donnée en deux ou trois doses, à une heure et demie, deux heures au plus d'intervalle, l'une de l'autre ; c'est un très-bon purgatif tonique qui, en débarrassant l'estomac des viscosités dont il est tapissé, le met dans l'état nécessaire pour la bonne digestion. Quelques modernes accoucheurs prétendent qu'on peut se dispenser de cette précaution, quand la mère doit allaiter son enfant ; j'ai été quelque temps de cette opinion, mais l'expérience m'a fait connaître que souvent il fallait avoir recours à ce purgatif.

Puzos, Levret, Tissot, et autres médecins et accoucheurs, le recommandent expressément ; il me paraît nécessaire, même aux enfans qui doivent être allaités par leurs mères, indépendamment

de ce que doit produire le *colostrum*, ou premier lait, que nous regardons comme un laxatif.

Ce *colostrum* est une espèce de petit-lait très-peu substantiel, destiné, par la nature, à être la première boisson du nouveau-né, et à l'évacuation de ses humeurs; mais cependant il ne faut pas toujours s'y fier, et on peut aider la nature dans cette opération, (quand on ne veut pas employer de purgatif) par quelques cuillerées d'eau mieillée, de préférence à l'eau sucrée. Si l'enfant est fort et très-replet, il faut nécessairement l'évacuer pour lui éviter les tranchées; car j'ai observé que ceux qui ont été purgés, quoique la mère dût les allaiter, profitaient plus promptement que les autres, et n'étaient sujets aux tranchées que quand on troublait leur digestion, en leur donnant trop souvent à teter. Si l'enfant n'est ni fort, ni replet, on ne donnera que la moitié ou les trois quarts de la dose, suivant qu'il évacuera facilement; car on sent que l'once de

sirop étant la plus forte dose qu'on puisse donner à cet âge, quand elle n'est pas affaiblie par une trop grande quantité d'eau, il faut la graduer en moins pour les enfans faibles.

Alors on ne donnera le teton que seize, vingt ou vingt-quatre heures après la naissance, plus ou moins tôt, suivant la promptitude et l'abondance des évacuations, et aussi suivant la tranquillité de l'enfant, ou son besoin qu'il manifeste ordinairement par un cri différent de celui de la douleur. Il faut donner à la nature le temps nécessaire pour l'évacuation des viscosités de l'estomac et des intestins, et aussi pour laisser le temps à la mère de se remettre de la fatigue que lui a occasionnée l'accouchement. On sent parfaitement que celle qui a accouché longuement et péniblement, ne peut pas donner son teton aussi promptement que celle qui est accouchée en deux ou trois heures.

L'auteur de la seconde édition de l'*Avis aux mères qui veulent nourrir*,

a grand tort de dire qu'il y a de grands inconvéniens à ne pas donner le teton à l'enfant, sitôt qu'il est né : il n'y en a aucun pour la mère, si elle a préparé son sein comme on a dû le lui conseiller dans le dernier mois de sa grossesse, et il y aurait de grands inconvéniens pour l'enfant, si on le gorgeait de lait avant l'évacuation du *meconium* et des viscosités dont l'estomac est ordinairement rempli; on lui entretiendrait long-temps une source de coliques, et on retarderait par-là son accroissement. Il y a bien peu de nouveaux-nés qui puissent se passer de ce purgatif ; l'expérience est en cela, comme en beaucoup d'autres circonstances, ce qu'on peut donner de mieux ; et tous les raisonnemens contraires doivent échouer contre cette pierre de touche.

Il y a des enfans chez qui les tranchées, ou coliques, occasionnent un tremblement de mâchoire inférieure ; il faut, dans ce cas, préférer la *manne* au sirop de chicorée, et purger les enfans *avec*

une once de manne fondue dans une once d'eau ; par ce purgatif on évite le *tétanos* qui pourrait s'emparer de la mâchoire, et les mettre hors d'état de teter.

De la manière de coucher le nouveau-né.

En attendant les évacuations dont nous venons de parler, il faut pour faciliter l'expectoration des phlegmes contenues dans les bronches ou vaisseaux aëriens de la poitrine, coucher l'enfant sur le côté, et avoir soin de le changer souvent de côté, pour que le poids de son corps ne comprime pas toujours les mêmes parties, ce qui les affaiblirait beaucoup.

Il faut aussi avoir l'attention, si on le met dans un berceau, que la couverture de ce berceau soit élevée raisonnablement, pour que l'atmosphère qui se trouve dessous ne devienne pas mal-sain en peu de temps ; car la salubrité de l'air est une chose absolument essentielle pour la conservation de notre espèce, sur-tout en bas âge : je trouve qu'on n'y porte pas

assez d'attention, et que l'air est souvent trop épais : c'est cependant de la grande et pleine *inspiration* (*a*) que dépend à cet âge le bon développement de la poitrine.

De la manière de placer le berceau.

Il faut aussi que l'air circule librement autour de ce berceau, et on aura soin de le placer vis-à-vis le jour, pour conserver à l'enfant la vue droite et directe.

Cet organe est si précieux à l'humanité, qu'à lui seul il pourrait presque faire son bonheur ; c'est par lui que nous recevons la majorité de nos sensations et de nos idées ; car ce sont les objets qui font naître les idées.

Les yeux sont naturellement confor-

(*a*) La respiration en général est composée de deux mouvemens ou actions, que nous nommons *inspiration* et *expiration*. L'inspiration est le mouvement par lequel nous attirons et nous faisons entrer dans nos poumons un air nouveau ; l'expiration est l'action par laquelle nous chassons de nos poumons l'air qui y était déja, et qui a revivifié notre sang.

més de la même manière, et pour voir de même ; cependant le louche, ou le *strabisme* qui leur survient quelquefois, est l'opposé, et contraire à l'intention du Créateur : ce défaut fait que, non-seulement l'enfant ne regarde pas directement devant lui, mais encore il fait que les deux yeux ne voient pas le même objet, au même moment; c'est une grande difformité dans le visage, et un grand défaut dans la vue.

Il est rare que cet accident soit naturel; il est rare qu'un enfant naisse avec des yeux de travers : cet accident survient communément par le mauvais exercice que l'enfant a fait de ses yeux; parce que la nourrice l'a toujours tenu dans une direction opposée à la naturelle, ou que son berceau a été placé de manière que l'enfant n'a pu regarder autour de lui, et qu'il a eu la vue fixée du même côté : dans ce cas, les muscles du côté opposé n'ont pu s'exercer, ils sont restés plus faibles et plus courts, ce qui leur ôte la faculté de se mouvoir à droite et à gauche.

M. DE BUFFON s'est étendu fort au long sur cet objet, et rapporte dans un mémoire sur le *strabisme*, toutes les expériences qu'il a faites pour en découvrir la cause.

Soit que cet accident soit la faute de la nature, soit qu'il provienne de la mauvaise position du berceau, et de la la manière de porter l'enfant toujours du même côté, on peut y remédier en s'y prenant de bonne heure; la nourrice doit avertir sitôt qu'elle s'apperçoit que les deux yeux de son nourrisson ne sont pas d'accord, qu'ils n'ont pas la même direction : elle doit aussi avoir l'attention, dans tous les cas, de ne pas trop approcher la lumière des yeux de son nourrisson; il faut empêcher les enfans de fixer le feu, la lumière, à plus forte raison le soleil, si on veut leur procurer une longue vue et de longue durée.

Quand on le sortira de ce berceau, ce qu'il ne faut jamais faire qu'il ne s'éveille de lui-même, on aura soin de ne pas l'exposer subitement au grand jour,

parce que ce passage subit de l'ombre au grand jour, occasionne souvent des convulsions dans les muscles de l'œil ; il peut laisser un clignotement désagréable.

C'est de tous ces soins, ainsi que de ceux dont je parlerai dans la suite, que dépend la perfection physique de vos enfans.

CHAPITRE IV.

De l'Allaitement.

Admirons la nature ! cette mère prévoyante a inspiré aux femmes un amour si tendre pour leurs enfans, qu'il est presque sans bornes ; elle leur a donné une patience et un courage à toute épreuve ; elle a pétri leur ame de tendresse et de sollicitude sans fin ; elle a placé dans leur cœur cet amour qui tient du prodige et surpasse leur penchant si naturel, l'*amour d'elles-mêmes ;* elles s'oublient pour eux, point de dangers auxquels elles ne s'exposent pour la conservation de leurs enfans (*a*). Nous naissons si

(*a*) Jean-Jacques Rousseau a dit à ce sujet : « Si, dans quelqu'occasion que ce fût, un enfant était assez dénaturé pour manquer de respect à sa mère, à celle qui l'a porté dans son sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le jour. »

faibles et si dénués de moyens pour nous procurer notre subsistance première, que nous ne pouvons, comme les autres animaux, aller trouver le teton de notre mère; et sans son amour pour nous, qui la fait aller au-devant de nos besoins, que deviendrions-nous?

Chez les Grecs, du temps de Démosthènes (*a*), autant on considérait et esti-

---

(*a*) Demosthènes naquit à *Athènes;* son éducation fut entièrement négligée; il se porta de lui-même à l'étude de l'éloquence, et prit des leçons sous Isée et Platon. Profitant des traités d'Isocrate, une difficulté très-remarquable de prononcer, et une poitrine très-faible, étaient de puissans obstacles aux progrès de l'éloquence; il vint à bout de les vaincre en mettant dans sa bouche des petits cailloux, et déclamant ainsi plusieurs vers de suite et à haute voix, sans s'interrompre, même dans les promenades les plus rudes et les plus escarpées.

Pour donner encore plus de force à sa voix, il allait sur le bord de la mer dans le temps que les flots étaient les plus agités, et y prononçait des harangues. C'est ainsi qu'il s'accoutuma au bruit confus, pour n'être pas déconcerté par les émeutes du peuple, et les cris tumultueux des assemblées.

Démosthènes passe, avec raison, pour le premier des orateurs; c'est le rang que lui donnait Cicéron, son rival de gloire. « Il remplit, dit-il, l'idée que

mait les mères qui allaitaient leurs enfans, autant on méprisait celles qui se louaient pour allaiter l'enfant d'un autre. On lit dans ce grand orateur, l'histoire d'une citoyenne accusée en justice d'avoir loué son teton pour un enfant, et qui ne se disculpa de l'accusation, qu'en fournissant la preuve de sa misère, et le manque de pain qui l'avait réduite à cette bassesse.

Les premières dames *Romaines* pensèrent là-dessus comme les *Grecs*. TACITE nous dit que chaque Romaine donnait son lait à son enfant qui n'avait jamais

---

j'ai de l'éloquence ; il atteint à ce degré de perfection que j'imagine, mais que je ne trouve qu'en lui seul. »

Son éloquence était rapide, forte, sublime, et d'autant plus frappante, qu'elle paraissait être sans art et naître du sujet. A cette éloquence mâle et toute de choses, il joignait une déclamation véhémente et pleine d'expression. Son génie tirait encore une nouvelle force de son zèle pour la patrie, de sa haine pour ses ennemis, et de son amour pour la gloire de la liberté. Son nom rappellera toujours les grandes idées de patrie et d'éloquence.

La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Francfort, *in*-folio, de 1604, avec la traduction latine de WOLFIUS.

d'autre nourrice; mais par la suite, elles changèrent bien de conduite à cet égard; car CÉSAR leur reprocha un jour, « qu'au lieu d'enfans, on ne leur voyait plus porter que des chiens ou des singes. »

TACITE (*a*) nous dit encore, que les

(*a*) TACITE, *Cornelius Tacitus*, naquit à *Rome* à la fin du règne de CLAUDE, ou au commencement de celui de NÉRON. VESPASIEN qui vit en lui une ame forte et un génie élevé, le prit en affection et commença à l'élever aux dignités. Ayant été fait consul à la place de VIRGINIUS RUFUS, il prononça le panégyrique de son prédécesseur d'une manière si noble et si satisfaisante, que PLINE le jeune ne put s'empêcher de dire, que la fortune, toujours propice à VIRGINIUS, gardait pour dernière faveur un aussi excellent orateur à un aussi excellent homme.

TACITE haïssait fortement le vice; il distribuait les louanges avec économie, et toujours en connaissance de cause : l'horreur qu'il avait pour la flatterie et le mensonge, le poussait vers les excès opposés. On doit le regarder comme un des meilleurs maîtres de morale, par la triste mais utile connaissance des hommes, qu'on peut acquérir par la lecture de ses ouvrages.

L'empereur TACITE qui se faisait honneur d'être de la famille de l'historien, ordonna qu'on mît ses ouvrages dans toutes les bibliothèques, et qu'on en fît tous les ans dix copies, afin qu'elles fussent plus correctes.

Germains n'abandonnaient jamais leurs enfans à des nourrices d'emprunt, et que chaque mère s'acquittait de ce devoir ; ce qui prouve encore, qu'autrefois cet usage était ordinaire à toutes les mères ; c'est l'expression dont on se servait pour dire qu'une femme était stérile : *on disait qu'elle n'avait pas allaité.*

L'histoire nous apprend qu'en *Chine*, une des principales conditions pour admettre une femme dans un emploi considérable, est d'avoir nourri ses enfans de son lait.

Quoiqu'il fût d'un bien ancien usage en France, comme ailleurs, d'allaiter ses enfans, nous avons cependant vu la grande indifférence de nos mères sur cet objet, au point que sur dix mille individus de mon âge, il n'y en a peut-être pas un qui ait sucé la mamelle de sa

---

Il a paru à Paris en 1771, un Traité en 4 vol. *in*-4.° et en 1776, 7 vol. *in*-12, dont le titre est, *Cornelii Taciti Opera*, du père Gabriel Brotier. C'est une des meilleures éditions qu'on ait données de cet auteur.

mère, tant les usages prévalent sur la raison.

La médecine avait trouvé la manière d'obvier aux inconvéniens et accidens qui devraient naturellement dériver du défaut d'allaitement ; c'était en vain que le suc laiteux remplissait les mamelles de nos mères, on avait le secret de le renvoyer et de l'empêcher d'y revenir. A parler franchement, par les précautions que nos mères prenaient, elles n'étaient pas plus incommodées de ne pas nourrir, que nos femmes ne le sont aujourd'hui en nourrissant.

Jean-Jacques Rousseau a opéré une grande révolution sur cet objet, car toutes les jeunes femmes (qu'elles le puissent, ou qu'elles ne le puissent pas) veulent nourrir. Les enfans y gagnent-ils au physique ? c'est encore un problême : par la manière dont ces jeunes femmes s'acquittent de ce devoir ; ils y gagnent certainement au moral, leur intelligence est beaucoup plus précoce, et elle se développe plus facilement.

Non-seulement les enfans gagnent au moral, d'être nourris par leur mère; mais la moralité publique, les mœurs y gagnent beaucoup en suivant cette indication de la nature et l'institution du Créateur.

L'oisiveté étant le principe et l'origine de tous les désordres de la société, nos élégans, nos corrupteurs de jeunesse, ne peuvent aborder et corrompre aussi facilement la femme qui allaite son enfant, que celle qui vit dans un dénuement complet d'occupations, ou qui n'a que celle de son *forte-piano*.

Les mamelles placées par la nature sur la charpente de la poitrine, sont le plus bel ornement d'une nourrice; elles sont les ressources les plus précieuses de l'enfant hors du sein maternel; ce sont les réservoirs d'où il tire les sucs nourriciers nécessaires à son développement et accroissement, que le *placenta* lui fournissait encore, l'instant avant sa naissance.

Le premier produit des alimens est le

chyle, et le produit du chyle est la lymphe. Chez une femme grosse, le produit de la lymphe est la matière lymphatico-laiteuse; et chez la femme accouchée, ce produit est le lait, qui se porte aux mamelles pour l'entretien de la vie de l'enfant: conséquemment il faut que la nourrice prenne tous les moyens qui peuvent lui procurer une quantité suffisante de lait d'une bonne qualité; car quand la mère se porte bien, son teton est, sans contredit, le meilleur de tous les moyens pour élever l'enfant à qui elle vient d'ouvrir les portes du monde, et le premier lait de la mère a certainement plus d'analogie que tout autre, avec les sucs qu'elle donnait à cet enfant pendant qu'elle le portait dans son sein.

Il faut que la mère donne son teton au nouveau-né, six, huit, et même douze ou quinze heures après qu'elle est accouchée, suivant l'état où elle se trouve; qu'elle ne le donne ensuite que de trois en trois heures, et pas plus souvent. Il ne faut pas qu'elle

s'inquiète du peu de lait qu'elle peut avoir les premiers jours ; il y en aura assez, parce que l'enfant en consomme peu alors, et que ce lait augmentera chaque jour si elle se porte bien et si on l'a mise en état de bien digérer, par les purgatifs qu'on a dû lui administrer dans les derniers mois de sa grossesse.

L'attrait que les enfans trouvent à satisfaire leur appétit en suçant la mamelle, est souvent la cause de tous les maux qui leur surviennent. Quand ils prennent plus de nourriture qu'il ne faut, ils la digèrent mal, le lait s'aigrit, les aigreurs produisent des coliques qui les font crier. La mère ou la nourrice qui ne trouvent pas d'autres moyens d'appaiser ces cris, que de leur mettre le teton dans la bouche, et souvent malgré eux, perpétuent la cause des coliques ; parce que le meilleur lait possible ne peut pas être versé sur du lait déjà aigre, sans le devenir ; et d'encore-en-encore elles entretiennent la source et l'origine des cris et des gé-

missemens ; parce que ces matières ne peuvent descendre et parcourir le tube intestinal sans renouveller, chaque fois qu'elles changent de place, des douleurs qui font crier et même pleurer l'enfant; et plus on lui donnera souvent à teter pour appaiser ses cris, plus on entretiendra et multipliera la cause des tranchées. Au contraire, un enfant qui ne tetera que de loin en loin, aura plus d'appétit et digérera plus facilement. Il n'y a personne de raisonnable et d'attentif à sa santé, qui n'ait éprouvé, qu'ayant mangé sans appétit, il a eu plus de peine à digérer, et qu'il n'ait ressenti des aigreurs : pourquoi n'en serait-il pas de même pour les enfans ?

Il ne faut pas croire que l'enfant demande le teton chaque fois qu'il crie : les nourrices attentives et soigneuses savent bien distinguer quand les cris sont de besoin ou de douleur; celles qui ne trouvent pas d'autres manières d'appaiser les cris de ces pauvres petites

créatures, les rendent bien malheureuses, faute de savoir leur donner à propos quelques cuillerées d'eau miellée : en mettant continuellement du nouveau lait sur celui qui est aigri, elles entretiennent les mauvais levains dans les intestins ; à la longue, les sucs nourriciers se pervertissent, et delà l'origine des *obstructions*, de la *noueure* et des *écrouelles*.

Il y a beaucoup d'inconvéniens à laisser teter un enfant plus que son besoin : 1°. on l'habitue à être trop long-temps au teton ; 2°. on le décide à se donner une indigestion, souvent il rejette ce qu'il a pris de trop : mais comme tous les enfans ne rejettent pas ce qu'ils ont pris de superflu, il faut donc avoir grande attention à lui retirer le teton sitôt que son besoin est satisfait, ce que la nourrice attentive reconnaît par le temps et la manière dont il a teté. Il est bien essentiel de ne pas beaucoup remuer et retourner un enfant lorsqu'il a bien teté, parce que le trop grand mouvement nuit à la bonne

digestion. S'il s'est sali pendant qu'il était au teton, il faut mettre dans son lit tout ce qui est nécessaire pour l'approprier, et après avoir détaché les langes mal propres, on le pose tout nud sur ceux qui l'attendent, on borde le tout en attendant le réveil de l'enfant.

Si, par hasard, la mère a plus de lait les premiers jours de la naissance de son enfant, que cet enfant n'en peut consommer, il faut qu'elle mange un peu moins et qu'elle se fasse teter par une personne saine, ou qu'elle dégorge ses seins avec les pompes de verre fabriquées pour cet usage, et qu'elle se garde bien de se faire teter par des chiens, et d'éveiller son enfant pour lui donner le teton; comme aussi il faut qu'elle ait grande attention à ne le pas faire teter pendant qu'il souffre; il faut alors le promener et lui faire boire un peu d'eau miellée.

Le succès de l'allaitement dépend de deux choses qui doivent s'effectuer dans le dernier mois de la grossesse: 1.° des

purgations, comme je l'ai dit tout-à-l'heure; 2.° de la préparation des tetons, jusqu'à l'insensibilité parfaite du mamelon, chose bien essentielle à observer.

Il est peu de femmes qui parviennent facilement à l'allaitement sans ces deux précautions. Le défaut d'appétit à la suite de l'accouchement, vient certainement du défaut de purgation à la fin de la grossesse; et lorsqu'une femme nourrit, ce défaut d'appétit ou les purgations pour le provoquer, sont souvent un obstacle à l'allaitement : il vaut mieux être dans le cas de retenir l'accouchée sur son appétit, que d'être obligé de le solliciter.

La sensibilité douloureuse du mamelon qui dégénère en une irritation inflammatoire et qui donne la fièvre, est non-seulement un obstacle à l'allaitement, mais finit souvent par occasionner un dépôt laiteux, dont la suppuration emporte quelquefois le mamelon, et prive cette mère de la possibilité d'allaiter ses autres enfans par les deux tetons.

Ces accidens n'arrivent jamais que par défaut de préparation, jusqu'à l'*insensibilité* du mamelon; les accoucheurs qui négligent de la conseiller se rendent coupables. Je sais que rien n'est plus difficile à persuader aux jeunes femmes, que la nécessité de ces soins et précautions: aussi y a-t-il de fréquens exemples d'allaitemens manqués par les douleurs de sein.

Plusieurs femmes croient avoir cité une merveille, en disant: voyez les femmes de campagne, elles ne prennent pas toutes ces précautions. Je leur dis: voyez-les vous-mêmes, et informez-vous si ces femmes ne se font pas teter par leur mère ou leur mari, pour (comme elles le disent) *rompre les cordes;* et celles qui y ont manqué ont éprouvé les accidens dont je vous parle.

La bouche d'un enfant sur le teton, fait éprouver à la mère, quand elle a été bien préparée et bien disposée, une sensation délicieuse: elle ne peut sentir la douceur de cette bouche, elle ne peut

voir les gestes et les mouvemens de son enfant, sans éprouver une émotion qui va jusqu'à l'ame, et sans ressentir les transports d'une douce volupté : ce qui est bien opposé à la sensation douloureuse qu'elle éprouve lorsque ses seins n'ont pas été exercés avant son accouchement.

Si l'attachement qu'une mère a pour son enfant, lui cause de temps en temps quelques inquiétudes, la satisfaction qu'elle éprouve à remplir ce devoir quand il n'est pas douloureux, la console et lui donne, après l'orage, une joie si pure, si douce et si agréable, qu'elle rétablit les fonctions avec une merveilleuse exactitude, et lui rapporte un appétit réglé qui répare abondamment ses forces; mais si une mère ne peut donner son teton, celui d'une nourrice nouvellement accouchée et bien choisie doit y suppléer.

Du choix d'une nourrice.

Nous avons vu plus haut que les maladies des mères se communiquent toutes

aux fœtus; que n'avons-nous pas à dire maintenant de l'influence des nourrices sur leurs nourrissons ? Ce sont-elles, ainsi que nos mères, qui posent les bases de notre constitution ; c'est à elles que nous devons la santé ou les maladies, nos forces ou la faiblesse ; c'est dans l'*uterus* que l'homme se façonne d'abord, mais c'est à la mamelle qu'il se *modifie* en bien ou en mal.

L'expérience journalière nous démontre qu'à tout âge, à plus forte raison dans l'âge tendre, les maladies se gagnent par la respiration et le contact immédiat : qui est plus dans ce cas que la femme qui allaite ? De plus, elle donne nécessairement à l'enfant une nourriture plus ou moins chargée, plus ou moins imprégnée des bonnes ou mauvaises qualités de son chyle. Il est donc constant que l'enfant doit participer du tempérament qui le nourrit, aussi bien que de celui qui l'a formé.

Le peu de régularité que les nourrices des villes observent dans leur régime, les

mets succulens, aromatisés, épicés, que celles qui sont en maison, prennent en abondance; le vin, quelquefois les liqueurs et le café qu'elles boivent, s'opposent à la composition d'un lait doux et sucré; la vie molle et oisive qu'elles mènent, le peu d'air pur qu'elles respirent, ne leur font produire qu'un lait épais, glaireux, que l'enfant, dont l'oscillation des vaisseaux est faible et lente, ne peut pas bien élaborer : les crudités, les aigres qui accompagnent les mauvaises digestions de ces nourrices, passent de leur estomac dans celui de leur nourrisson. Le lait mal préparé se trouve chargé des mauvais levains de l'estomac de celle qui le fournit, et les communique radicalement en développant les faibles organes de l'enfant : de-là naît les dispositions aux *écrouelles*, au *rachitis* et au *scorbut*.

Les nourrices des campagnes, la plupart mal nourries, occupées à des travaux pénibles, donnent au contraire un lait trop chargé de parties terreuses,

presque dénué de la substantielle, la *mucilagineuse*, comme aussi de la plus spiritueuse. L'air mal-sain d'une partie des villages et des habitations de ces nourrices qui influe sur les poumons et les digestions de ces faibles créatures, les prive des sucs nécessaires à leur développement et accroissement; et en même temps de ceux utiles à la formation des esprits vitaux, et à l'élaboration du fluide nerveux, qui seul développe bien leur sixième sens, leur *sensorium commune*, leur intelligence, en un mot. D'après cela, vous voyez combien est intéressant le choix d'une nourrice, et combien il est difficile à bien faire.

Mères sages et vertueuses, qui êtes assez malheureuses pour ne pouvoir pas allaiter vos enfans, si vous êtes contraintes de les confier à des nourrices étrangères, ne soyez pas indifférentes sur le choix de ces femmes à qui vous les abandonnez; car M. DE BUFFON nous a dit, et nous pouvons vous le confirmer par notre expérience, que les unes aban-

donnent leur nourrisson pendant des demi-journées ; que d'autres sont assez *cruelles*, assez *inhumaines*, pour entendre, sans *émotion*, les cris et les gémissemens de ces infortunées créatures.

Ces malheureux enfans poussent des cris qui durent autant que leurs forces ; ils entrent dans une espèce de désespoir qui les met dans un état de fatigue et d'abattement qui nuit à leur digestion, qui dérange leur tempérament, et qui peut influer, pour toute leur vie, sur leur moral comme sur leur physique.

Dans votre choix vous ne ferez jamais entrer ni la *rousse*, ni la *très-brune*, parce que ces espèces de femmes ont une transpiration chargée d'odeurs fortes, qui annoncent des émanations âcres dont le lait se ressent : il faut donc la choisir parmi les brunes et les blondes cendrées ; il faut qu'elle ait un regard agréable, une belle carnation, une haleine douce, la bouche bien meublée, les dents garnies de gencives vermeilles, sans être gorgées ; toutes ces qualités annoncent

des sucs analogues et convenables à l'individu que vous voulez lui confier.

Elle doit avoir le teton détaché de la poitrine, plutôt un peu pendant, que trop rond et trop ferme, pour ne pas nuire à l'accroissement du nez de son nourrisson ; car outre la difformité que cette imperfection apporte au visage, elle nuit encore à la respiration. Des trois formes ordinaires de teton, la *poire*, la *calbasse*, le *rond*, ou *teton de Vénus*, la première est préférable, et la dernièren e réussit presque jamais ; il faut que les veines en soient bien apparentes et les mamelons minces, alongés et bien détachés.

Le lait doit être blanc, sans odeur, et d'une saveur approchant un peu du lait de noisette, sucré, d'une médiocre consistance, et difficile à coaguler sur le feu.

Vous devez prendre connaissance du moral de cette femme, avant que de lui confier votre enfant : il faut qu'elle soit vive, sans étourderie, ni colère ; enjouée

sans folie ; un peu sans soucis, crainte qu'elle ne se chagrine au plus petit accident : en un mot, qu'elle ne soit sujette à aucune passion forte et dominante.

Il faudra bien vous assurer si elle ne couche pas son enfant avec elle ; il y a plusieurs exemples d'enfans étouffés sous leurs nourrices, au point que la théologie a été obligée d'en faire un cas de conscience.

La nourrice doit vivre sobrement, mais amplement et en raison de sa taille, de sa force, et de celle de son nourrisson. Si vous la logez et nourrissez chez vous, craignez de changer subitement sa manière de vivre et de se comporter ; donnez-lui de la soupe non-mitonnée plutôt deux fois qu'une, par jour ; de la viande bouillie ou rôtie de préférence aux ragoûts. Les différens légumes, parmi les farineux, sont ordinairement bons aux nourrices qui ont l'estomac fort et qui digèrent bien. Les légumes non-farineux ne conviennent qu'à celles qui ont un lait trop épais, et qui sont

sujettes à la constipation ou aux hémorroïdes.

Ne perdez jamais de vue que le lait d'une nourrice est le fruit de ses digestions. Ne lui laissez pas boire de vin pur, encore moins de liqueurs, point de café à l'eau ; il faut qu'elle fasse de l'exercice à pied et au grand air. Celles de la campagne en ont assez chez elles ; mais il n'en est pas de même dans les grandes villes. Gardez-vous de la faire servir, comme on dit, *au doigt et à l'œil ;* il faut, au contraire, qu'elle fasse son lit, sa chambre, à-peu-près tout ce qu'elle ferait chez elle ; car l'exercice, autre que celui de la promenade, lui est d'autant plus nécessaire, qu'elle est nourrie plus succulemment chez vous qu'elle ne le serait chez elle.

J'ai vu beaucoup de nourrices, en maison, perdre leur bon lait et ne faire qu'une humeur glaireuse, par la trop bonne chair et le défaut d'exercice à pied.

Maintenant vous concevez parfaite-

ment que le lait d'une nourrice porte le caractère de son tempérament ; que ce lait, au sortir de ses vaisseaux, va s'identifier non-seulement avec les sucs et le sang de votre enfant, mais encore avec sa chair et ses os, puisque c'est lui qui va les accroître et les fortifier ; et que plus la nourrice aura éprouvé de sensations différentes, plus son lait aura subi de modifications : il faut donc craindre d'exciter chez elle, comme chez la femme grosse, les passions qui peuvent devenir funestes à vos enfans, comme la colère, le chagrin et l'amour : toutes ces passions peuvent au moins occasionner des affections nerveuses aux nourrissons.

La colère fouette le sang, remue la bile et les autres humeurs ; elle donne au lait une acrimonie qu'il faut éviter ; le chagrin ralentit les sécrétions, conséquemment l'abondance et la bonne qualité du lait : l'amour trop satisfait épuise le corps, consume une partie des liquides et donne au reste une chaleur qui ne tarde pas à les faire tourner à l'alkales-

cence. La trop grande abstinence peut nuire à de certaines nourrices, comme l'incontinence nuit généralemet à toutes; mais l'amour modéré et modérément satisfait, ne nuit pas à la bonne nourriture; il entretient l'équilibre dans les humeurs de la nourrice, produit la gaîté, et soutient l'union des époux; la femme qui en use de temps à autre, est moins dans le cas de devenir grosse, que celle qui en jouit une fois par hasard après une longue privation.

De la propreté.

La propreté est nécessaire à tous les états et à toutes les époques de la vie, mais plus particulièrement aux nourrices et à leurs nourrissons; parce qu'elle facilite la transpiration insensible qui est un moyen de décharge que la nature emploie pour entretenir l'équilibre entre les sucs nourriciers et les humeurs excrémenticielles : elle favorise la circulation en général, elle entretient l'action des esprits animaux, ou sucs nerveux, et

conséquemment la nutrition de toutes les parties.

M. DE BUFFON nous dit à ce sujet, que la nature indique tellement la propreté pour les nouveaux-nés, que les Sauvages même y sont attentifs.

En Turquie, on est dans l'usage de percer le matelas sur lequel l'enfant est couché ; il y a aussi une ouverture au berceau, et un vase dessous, pour recevoir ce qui s'écoule des excrémens.

En France, nous avons un usage bien opposé et bien mal sain, puisque les grosses matières sont retenues par un lange ; et encore trop heureux les enfans qui ont des nourrices qui mettent ce lange en forme de culotte, pour qu'ils ne soient pas dans la fange depuis la ceinture jusqu'aux pieds ; les urines sont arrêtées et retenues par un oreiller plein de balle d'aveine.

Je voudrais que pour la plus grande salubrité des enfans, on se servît de crin au lieu de balle d'aveine pour remplir l'oreiller qu'on met sous eux, parce que

le crin ne retient pas le sel des urines, et qu'en plongeant ce coussin dans l'eau, on approprie la toile et le crin ; on le suspend pour l'égoûter, et demi-heure après tout est sec ; il est encore mieux d'en avoir deux. Les personnes à qui j'ai donné ce conseil, s'en sont bien trouvées, car l'enfant a toujours été couché plus sainement ; ce qui n'arrive pas avec le paillasson de balle d'aveine, quoique sec ; l'odeur qu'il répand charge toujours l'atmosphère de la chambre, et plus spécialement celui du berceau quand il est couvert.

Du changement de nourrice.

C'est un malheur que d'être obligé de changer de nourrice ; mais c'est un plus grand malheur que de laisser teter trop long-temps un lait qui a dégénéré (*a*) ;

(*a*) J'appelle un lait dégénéré, celui qui n'est pas encore mauvais, qui n'a point de mauvais goût, mais celui qui a perdu son sucre, qui, par conséquent, est fade. Quand le lait en est là, il ne tarde pas à tourner à l'alkalescence ; c'est alors qu'il est pernicieux.

à plus forte raison celui qui est devenu mauvais, comme cela arrive très-souvent.

Lorsque vous serez dans le cas de changer de nourrice, proportionnez toujours l'âge du lait que vous choisirez, à l'âge de votre enfant; car il est plus fâcheux de donner à un enfant de six mois qui se porte bien, un lait de six jours, qu'il l'est de donner à un enfant de vingt-quatre heures, un lait de six mois, comme cela arrive journellement.

Il est aisé d'en sentir la raison : par un lait nouveau, conséquemment séreux, vous amollissez les os et les fibres de votre enfant, vous ralentissez son accroissement, et spécialement la solidification de ses os : il faut lui donner un lait à-peu-près de son âge.

Si l'enfant est malade, affaibli, exténué, ne craignez pas de lui donner un lait un peu plus jeune que lui, parce que la plus grande sérosité de celui-ci chassera par un léger dévoiement les mauvais effets du précédent ; si cela n'arrive pas, il faudra prendre le parti de purger

l'enfant, comme s'il venait de naître; en observant cependant que la dose du purgatif du premier moment pourrait bien être insuffisante pour celui où il se trouve : pour plus grande sûreté, on ne se dirigera que par les conseils du Médecin.

Des supplémens aux tetons.

On a essayé différens moyens de suppléer aux tetons des femmes, lorsqu'elles n'ont pu allaiter : je n'en connais que deux qui méritent l'attention des pères et mères, et celle des Médecins.

Le premier est la chèvre, lorsqu'on peut s'en procurer une qui ait mis bas récemment, parce qu'elle se laisse volontiers teter par l'enfant. Cet animal a une qualité supérieure à la nourrice à gages, c'est qu'elle ne laisse jamais crier impunément son nourrisson, elle le reconnaît et accourt à sa voix; si on lui présente un autre enfant, elle lui refuse sa mamelle.

Cet animal est si difficile à trouver

dans de certains pays, qu'il faut y renoncer ; un autre inconvénient est que le lait est déja trop fort pour un enfant qui vient de naître, lorsqu'il a deux ou trois décades.

Le second moyen, que je préfère à tous les autres, parce qu'il est d'un usage plus facile et plus général, et parce qu'il m'a toujours parfaitement réussi, lorsque j'ai été dans le cas de le conseiller ; est l'*allaitement par le lait de vache, chauffé au bain mari, dans un gobelet, et présenté à l'enfant dans ce gobelet.*

L'heureux succès de cette méthode dépend de la manière de l'exécuter, et aussi de la facilité à se procurer le lait d'une vache qui ait vêlé depuis peu.

Pour se flatter de réussir par cette méthode, il faut une femme extrêmement patiente, qui tienne toujours le lait au bord du gobelet, et le gobelet au bord des lèvres de l'enfant, sans jamais le lui verser dans la bouche, si ce n'est la première goutte, pour l'avertir que sa nourriture est là ; mais il faut qu'elle

le tienne tellement au bord du vase, que l'enfant puisse *le humer* facilement. La succion que l'on décide par ce moyen, est aussi nécessaire à la bonne digestion du lait, que la mastication des alimens l'est pour notre digestion.

J'ai, entr'autres exemples, celui de dix-sept enfans, tant garçons que filles, nourris de cette manière par la même femme, dans trois maisons différentes (*a*); ces enfans n'ont pas donné un quart-d'heure d'inquiétude pendant cet allaitement ; les garçons sont généralement de la plus belle venue, et quelques-unes des filles sont déja mères.

Pour se confirmer dans la bonté de cette méthode, il faut voir M.me *Machaut d'Arnouville*, mère tendre, qui se déso-

(*a*) Il ne faut pas prendre un lait de plus de vingt jours, si la vache est nourrie au sec, et y ajouter un huitième d'eau les trois ou quatre premiers jours seulement : si, au contraire, la vache est au verd, on ne mettra pas d'eau dans le lait, et il faudra que ce lait ait un mois. On aura soin, dans ce cas, de donner du son de froment à la vache, chaque fois qu'on la traira.

lait, parce qu'elle n'avait pas de lait à donner à son enfant, et qui ne put se résoudre à suivre l'usage qui subsistait encore dans ce temps-là, c'est-à-dire, à abandonner son enfant à une nourrice étrangère.

Quand je vis qu'elle ne pouvait, sans chagrin, se résoudre à laisser éloigner d'elle son enfant, je proposai le moyen que je viens d'indiquer, et qui nous réussit si parfaitement, que nous ne pensâmes pas à en employer un autre pour les quatre enfans qu'elle eut par la suite.

Cette dame a cédé sa remueuse, pendant l'intervalle de ses couches, à des amies qui se sont aussi bien trouvées qu'elle, de cette méthode; c'est ainsi que cette remueuse est parvenue à nourrir douze enfans, de la connaissance de M.me de *Machaut*, qui est bien persuadée que cette méthode vaut beaucoup mieux que la majorité des nourrices à gages.

L'expérience m'a démontré que le lait de *vache* peut, à merveille, suppléer

le lait de femme, pourvu qu'on n'ait pas altéré les sucs gastriques de l'enfant par du lait déja bouilli, et qu'on ait soin de commencer l'usage de cette nourriture par celui du lait chauffé au bain mari, seulement au degré nécessaire pour le faire boire ; car plus il a été chauffé, plus il devient difficile à digérer. Si on a donné une seule fois du lait bouilli, on a mis dans l'estomac de l'enfant un levain d'indigestion qui se perpétuera, si on ne l'évacue pas avant de commencer ce genre de nourriture. Sans cette précaution, il ne faut pas se flatter d'élever tranquillement un enfant par cette méthode ; on l'entendra crier jour et nuit, on lui verra rendre des grumeaux de fromage blanc très-durs ; car tout lait bouilli est pernicieux dans les premiers mois.

Les sucs gastriques qu'un enfant apporte en naissant, n'ont point de prise sur un lait bouilli, parce que ce lait est en partie décomposé ; que la portion mucilagineuse, la seule nutritive, a acquis trop de consistance par l'ébulition,

et qu'une autre partie, la butireuse, est au moment d'entrer en alkalescence. Quand on voudra réfléchir, on sentira, que c'est trop s'éloigner de la nature, que de donner du lait bouilli pour remplacer celui de femme, qui est presque aussitôt transmis à l'enfant que formé; et qui ne lui réussit bien, quand il est d'une bonne qualité, que parce qu'il n'est ni chauffé, ni bouilli; car s'il était l'un ou l'autre, il lui ferait autant de mal que celui de vache dans cet état.

Toute femme qui ne pourra pas allaiter, doit prendre le parti de nourrir son enfant avec le lait de *vache* ou de *chèvre*, légèrement chauffé au bain mari; par ce moyen, elle tempérera l'acrimonie des humeurs de son enfant, si elle a pu lui en communiquer, et elle le disposera à un caractère doux et patient; car nous ne pouvons nous dissimuler que la nourrice influe presque autant sur le moral que sur le physique de son nourrisson. De plus, le Gouvernement gagnera par ce moyen au moins un enfant, parce que la

femme qui prend un nourrisson, sacrifie souvent son enfant pour lui; elle le sevre, quelqu'âge qu'il ait, car c'est toujours une des conventions; elle l'empâte d'une bouillie très-épaisse, et susceptible de fermentation, que son enfant digère mal: les obstructions s'emparent du mésentère de cette malheureuse créature. Une dentition pénible survient; l'enfant languit, il devient au moins rachitique, s'il ne meurt pas: voilà le résultat de ce commerce qui prive trop tôt l'enfant du teton.

Si la mère de ce nourrisson allaitait elle-même, ou, si ne le pouvant pas, elle élevait son enfant avec le lait de *vache*, la nourrice cupide ne hasarderait pas son enfant, en le privant du teton dans un âge où le lait bouilli ne peut encore lui convenir, à plus forte raison lorsqu'il est cuit avec une farine qui n'a pas même été mise au four, pour l'empêcher de fermenter. Le Gouvernement ne peut se persuader combien il perd de bras dans une année par cet usage,

L'administration des enfans abandonnés à la patrie, ne perdrait pas autant de ces enfans, si elle adoptait ce moyen de les allaiter. On me répondra que tous les moyens ont été employés. Je sais qu'on en a essayé plusieurs; mais aussi je sais que celui-ci ne l'a pas été de la manière dont je l'indique, et que quand on a donné du lait au biberon, il avait été bouilli. Voilà précisément pourquoi tous les moyens essayés n'ont pas réussi; voilà pourquoi j'ai vu mourir nombre d'enfans qui ne pouvaient digérer le lait bouilli, tandis que les dix-sept élevés, il y a plus de vingt ans, avec le lait tiédi seulement, et dont j'ai parlé plus haut, n'ont jamais été malades.

Nous avons une intéressante observation à faire, pour prouver que souvent on devrait priver du teton certains enfans, pour les élever avec le lait de *vache* ou de *chèvre*. Les femmes, avec leur lait, transmettent à leurs nourrissons les passions, comme les maladies dont elles sont affectées; car les passions se

communiquent à l'AME, comme les maladies au corps. Le lait étend, développe et nourrit les nerfs, comme les muscles; il en forme les esprits, il en facilite le jeu et les mouvemens. S'il est âcre, il décide leur irritation, et par suite la colère; car nous savons tous que l'une conduisant à l'autre, il n'y a souvent qu'un léger degré; si le lait est doux, mucilagineux, il corrige l'âcreté des humeurs: point d'irritation alors, encore moins de colère; si le lait est trop séreux, il rend les enfans faibles et languissans; s'il abonde en spiritueux, il les rend très-vifs, très-actifs, et les dispose à la joie, et par suite à l'amour; en un mot, il ajoute ou corrige la constitution primitive de l'enfant, et le modifie ou en bien ou en mal, suivant sa qualité. Je ne suis pas le seul de cette opinion, c'est généralement celle de tous les physiologistes.

C'est d'après ces faits bien connus, que quelques mères ne devraient pas allaiter, si elles ne veulent pas perpétuer dans leur famille certaines mala-

dies que l'on regarde, avec raison, comme héréditaires, et que l'on peut corriger et guérir en nourrissant l'enfant avec le lait de *vache*, parce qu'on peut donner à ce lait plus ou moins de qualité, et le faire former suivant le besoin et l'occasion. Par exemple, quand ces animaux vivent dans des pâturages trop humides, et que l'on a besoin d'un lait moins séreux, on leur donne du foin le soir en rentrant à l'étable, et le matin avant que de les laisser aller aux champs; on doit aussi, en pareil cas, leur faire manger du son de froment, dans lequel on aura jeté un peu de sel fin, et leur donner souvent de la litière fraîche. Quand, au contraire, ces animaux vivront de fourrage sec, comme pendant l'hiver, où ils ne trouvent rien dans la prairie, on sera obligé de leur donner du son de seigle sans sel.

Tout le monde sait que les gens sanguins ont le sang composé différemment que les pituiteux; la variété des humeurs constitue les différens tempéramens, et

la variété des tempéramens produit les différens effets dans la manière de *voir*, de *sentir*, de *penser*, de *juger* et d'*agir*; ce qui fait qu'il y a presque autant d'avis que d'individus. Nous avons une conviction de cette vérité dans les différens tempéramens qui forment les divers caractères des enfans des mêmes pères et mères. D'où vient cette variété dans les caractères de cinq à six frères du même lit, si ce n'est des diverses nourrices que ces enfans ont eues ?

J'ai fait connaître à quoi on expose les enfans en les mettant entre les mains des nourrices étrangères. J'ai établi par des preuves les avantages du lait de chèvre, qui ne convient pas à tous tempéramens, et ceux du lait de *vache* qui réussit à tous, quand il est bien administré ; c'est aux médecins à choisir, et aux parens à se décider. Je certifie que ces laits administrés avec les soins et précautions que j'ai detaillés, sont une nourriture précieuse, qui influe sur le moral comme sur le physique des enfans ; car

il nous est manifestement prouvé, qu'une nourrice qui a de grandes passions, les transmet à ses nourrissons.

Je ne doute pas que l'on parvienne un jour à perfectionner l'espèce humaine au physique et au moral, si on veut s'appliquer à corriger et détruire les mauvais levains dès l'origine par l'*allaitement ;* c'est peut-être par ce moyen que DESCARTES se proposait de rendre les hommes meilleurs et plus spirituels par la médecine. Si, par exemple, on nourrit l'enfant d'une femme colère avec un lait de vache un peu séreux, on amortira chez lui ce feu, cette acrimonie qui produit la grande irritabilité qui le dispose à ce vice ; si au contraire sa mère l'allaite, ou que dans le choix, on tombe sur une nourrice qui ait le même défaut, loin de corriger, de modifier ce tempérament, on ne fera que fortifier et accroître ses premières dispositions ; on en fera un individu qui ne pourra jamais supporter la moindre contrariété.

Si on fait allaiter par une *chèvre* l'en-

fant d'une femme molle, lente et mélancolique, on affaiblira en lui cette tendance, cette disposition première que lui a donné sa mère ; sur-tout si on a soin de faire manger à cet animal du fourrage de bonne qualité, des herbes légèrement aromates, comme le *serpolet*, le *lierre terrestre*, et si on lui donne un peu de son de froment aiguisé d'une pincée de sel fin ; on portera par ces petits moyens (répétés plus ou moins souvent, et suivant les saisons), dans le sang de l'enfant un lait chargé de spiritueux, qui lui donnera des dispositions à la gaîté.

Quand un enfant est né d'une mère qui porte un levain dartreux, qu'elle peut avoir reçu de ses parens, comme de sa nourrice ; croyez-vous qu'en le faisant allaiter par une femme, vous éteindrez cette humeur ? *Non*, parce que le le lait d'une femme, d'une femme de campagne même, quelque saine qu'elle vous paraisse, ne peut porter le même balsamique, le même mucilagineux que sa *vache* ; et qu'elle a elle-même ses

humeurs, et peut-être aussi une dartre.

Si l'enfant est né d'une mère dominée par quelque passion, croyez-vous, en prenant une nourrice étrangère, corriger ce vice, ce défaut ; croyez-vous trouver une nourrice sans passions ? Vous vous trompez; car les humains sont ainsi constitués, qu'ils en ont tous, plus ou moins : chez les uns, elles sont plus douces, plus tranquilles que chez d'autres ; mais nous en avons tous.

Il n'y a donc pour amortir, adoucir, et détruire, *si cela se peut*, les passions comme les maladies héréditaires chez les enfans, que de les nourrir avec le lait de *vache* ou de *chèvre ;* et après deux ou trois générations élevées avec un lait doux et balsamique, vous verrez disparaître ces générations dartreuses, qui bientôt dégénéreront en *lèpre*, si on n'y prend pas garde ; et les femmes parviendront à procréer des hommes parfaits au physique et au moral, et sains de corps et d'esprit.

Du Biberon.

Voici une méthode qui se rapproche de celle du gobelet ; mais que je ne peux approuver de même, pour les raisons ci-après.

Avec le biberon, on verse le lait au milieu de la bouche, et trop rapidement ; conséquemment le lait n'est pas préparé à une aussi bonne digestion par les sucs salivaires. Les enfans allaités de cette manière sont sujets aux coliques occasionnées par les grumeaux laiteux, mal digérés, et s'élèvent bien difficilement quand on y réussit (*a*).

Plusieurs personnes mettent dans le

(*a*) Les coliques des enfans pendant l'allaitement, sont souvent occasionnées par des vents et souvent aussi par des aigres que le lait produit lorsqu'il se digère difficilement. Les nourrices un peu expérimentées les distinguent facilement : un peu d'eau de camomille romaine miellée, suffit ordinairement pour ce genre de coliques ; l'eau de fleurs-d'orange avec le miel, est également bonne.

Celles occasionnées par des vents, exigent que l'on donne moins souvent et moins abondamment la nourri-

bec du biberon un petit morceau d'éponge, enveloppé d'un linge, et forcent par ce moyen la succion de l'enfant ; mais elles ne savent pas que cette éponge et ce linge aident à la décomposition du lait, et que, pour qu'il ne s'aigrisse pas, il faut le changer chaque fois qu'on donne du lait à l'enfant ; ce qu'on est bien éloigné de faire, car souvent on ne le change pas même tous les jours.

D'autres mettent plusieurs brins de paille dans le biberon, pour imiter,

---

ture ordinaire, pour laisser à l'estomac le temps de mieux faire ses fonctions.

Les coliques occasionnées par les aigres ou acides, exigent l'administration d'un alkali. Le meilleur que j'ai trouvé est le savon médicinal, à la dose de quelques grains, suivant l'âge ; ce remède porte avec lui le destructeur des acides, bien mieux que les yeux d'écrevisse, ou la magnésie, que l'on est obligé de donner à des doses plus fortes que le savon, et qui ont l'inconvénient de durcir les matières fécales, et d'en rendre l'évacuation plus lente et plus difficile ; tandis que le savon la provoque en même temps qu'il détruit l'acide. La dose se proportionne à la quantité de nourriture que l'enfant consomme.

disent-elles, les jets de la mamelle, et empêcher que le lait ne coule trop vîte dans la bouche de l'enfant.

Enfin, il y en a quelques-unes qui coëffent le bec du biberon avec un mamelon chamoisé, d'une tetine de vache.

Tous ces moyens étant plus compliqués que le gobelet, sont plus sujets à inconvéniens, et ne le valent pas ; le seul soin de la méthode du gobelet, est de le laver à l'eau chaude chaque fois, et de ne jamais trop faire chauffer le lait, ni de le réchauffer, ce que l'économie suggère.

Il faut une extrême patience pour suivre la volonté de l'enfant qui boit, tantôt plus, tantôt moins consécutivement ; mais quand l'enfant emploierait une demi-heure à cette succion, il ne faudrait pas réchauffer le lait ; la chaleur de la main, ou plusieurs doubles de linge doivent l'entretenir chaud, et si l'enfant ne consomme pas tout ce qui a été chauffé une fois, il faut en faire le sacrifice et le jeter.

Il est moins fâcheux que l'enfant achève

de sucer son lait froid, qu'il ne l'est de le réchauffer ; car plus le lait est chauffé fortement et longuement, même dans le premier moment, plus les parties dont il est composé tendent à la décomposition et perdent la qualité essentielle à la bonne nourriture ; à plus forte raison si on le chauffe plusieurs fois : c'est une des raisons qui fait que le peuple ne peut pas, à *Paris*, réussir à allaiter ses enfans de cette manière ; il est obligé, pour garder le lait du matin au soir, de le faire bouillir ; on le réchauffe pour le donner à l'enfant, dont les sucs gastriques sont ordinairement trop faibles, dans le commencement de sa vie, pour digérer du lait cuit.

Si on a soin de régler l'enfant, et de ne pas lui donner à boire avant le temps marqué par la nature, qui est le besoin, qui n'existe pas avant trois heures, et qui cependant quelquefois est plus tardif ou plus prompt, suivant la qualité du lait, il ne sera jamais long-temps à cette opération ; mais il faut bien se garder de

le verser dans la bouche, comme il est aussi bien essentiel de ne pas lui en donner chaque fois qu'il criera.

Comment on doit graduer la nourriture.

Après quelques mois, cette nourriture ne suffit plus à votre enfant, quoique vous en ayez augmenté la dose graduellement ; il faut donc penser à en augmenter la qualité, la consistance, ce à quoi vous parviendrez par le moyen suivant.

Faites une farine avec de la mie de pain séchée, puis battue dans un mortier de marbre, avec un pilon de bois, et passée au tamis de soie le plus fin. Cette farine est préférable à toute autre, même à celle qui a été mise au four, parce qu'elle n'est plus susceptible de fermentation, qu'elle n'occasionne pas de flatuosité pendant la digestion ; qu'elle est plus facile à cuire, et qu'elle ne peut produire la maladie si commune chez ceux qui ont été nourris avec la bouillie faite avec la farine ordinaire : cette

maladie est celle que nous appelons le carreau (*a*).

Il faut dans les premiers temps la faire à l'eau, et y ajouter quelques grains de sel, la laisser épaissir comme une colle, pour la délayer, pendant qu'elle est encore bouillante, avec du lait tiède, et n'en préparer chaque fois que ce que votre enfant peut en consommer, parce qu'on peut, sans inconvénient, la réchauffer tant qu'il n'y a pas de lait.

Pendant la première huitaine vous ne la donnerez pas plus épaisse que de la crême, et par suite vous la tiendrez de plus en plus épaisse, suivant le besoin de votre enfant : vous finirez par la faire toute au lait, parce que plus votre enfant sera fort et avancé en âge, plus il aura de facilité à digérer le lait bouilli.

(*a*) Le carreau est un engorgement des glandes du mésentère, occasionné par les fermentations acides du lait et des bouillies, et qui ne peut se guérir, quand il est guérisable, que par des alkalis et quelquefois des fondans, pour l'administration desquels il faut un médecin intelligent.

Cette bouillie a quelquefois l'inconvénient de constiper certains tempéramens d'enfans; on y remédie en ajoutant à la farine de froment, un quart de fécule de pomme-de-terre, plus ou moins; alors il faut avoir soin de la faire cuire plus long-temps.

Lorsque cette bouillie ne pourra plus suffire à votre enfant, vous lui ferez de la soupe au lait, tant que le lait lui réussira bien; après quoi vous y substituerez la panade, avec très-peu de beurre, et ensuite de la soupe au bouillon gras, de la semoule et du vermicèle; vous le passerez successivement et par degrés à des nourritures qui feront un sevrage facile, suivant les temps et les circonstances.

Les moyens que je vous indique sont préférables aux nourrices à gages; les mères qui seront assez malheureuses pour ne pouvoir allaiter leurs enfans, feront bien de prendre la peine et les soins de les élever par cette méthode; elles jouiront de la satisfaction de les voir croî-

tre et se développer ; elles recueilleront les premières caresses de ces intéressantes créatures, pour qui l'œil et le cœur d'une mère tendre sont tout : elles auront en outre la satisfaisante certitude de n'avoir pas détérioré la constitution de leurs enfans, ce dont on n'est jamais sûr avec une nourrice étrangère.

CHAPITRE V.

De la Dentition.

La dentition est une opération naturelle qui arrive souvent plus tôt, souvent plus tard, suivant les individus ; elle marche le plus ordinairement dans l'ordre suivant : 1.° les incisives, 2.° les canines, 3.° les petites molaires. Quelquefois cet ordre, le plus naturel est interverti de manière que les premières molaires sortent avant les canines.

Il est rare que cette irrégularité ne soit pas accompagnée de très-grands ac-

cidens, tandis que la marche ordinaire n'a pas toujours les mêmes inconvéniens.

Quand je vous décrirais les causes de ces accidens, je ne pourrais vous donner les moyens de les éviter, car il n'y en a pas ; il me paraît plus raisonnable de vous indiquer le soulagement que vous pouvez y apporter, et les soins que vous devez donner à vos enfans pendant cette crise ; il faut avoir une attention particulière à ce que le ventre soit libre : un peu de diarrhée que la nature produit ordinairement, est un grand moyen pour les préserver des convulsions si funestes à cet âge.

Lorsque la dentition est douloureuse, accompagnée de fièvre et de constipation, le petit-lait, l'eau miellée, les lavemens, la cessation des bains froids, auxquels il faut au contraire substituer quelquefois les bains tièdes, sont d'une grande ressource : quelques cuillerées d'une potion anti-spasmadique sont souvent d'une nécessité indispensable ; mais il faut, pour en faire usage

avec discernement, consulter le médecin, quand ce ne serait que pour connaître le moment de cet usage ; car il y en a qu'il serait bien dangereux de donner quand l'estomac est chargé de nourriture.

Si la dentition est longue et fâcheuse, ne mettez jamais votre enfant sur ses pieds ; tenez-le couché le plus que vous le pourrez, même en le promenant et le portant au grand air ; qu'il ne soit pas debout entre vos bras, parce que, pendant ce temps, la colonne de l'épine est faible : portez-le couché sur quelque chose de ferme, comme sur un petit matelas de crin, de sa longueur, soutenu par un plan d'osier à claire-voie, pour le rendre plus facile à porter : ce serait bien ici le cas de la barcelonnette, et d'un petit chariot pour le promener doucement au grand air.

Cette irritation, non-seulement diminue la quantité des sucs nutritifs, mais elle en altère le reste, et concourt par-là à suspendre la solidification des os, dans

un temps où elle est très-nécessaire ; conséquemment les jambes faiblissent comme les autres parties de l'individu, et ne sont plus en état de supporter le poids du corps.

C'est toujours de cet état de faiblesse que naît la petitesse de l'individu et de la noueure, si on l'a souvent tenu debout pendant la durée de cette crise. On sent parfaitement que le poids du corps sur les extrémités inférieures, l'action musculaire qu'exige le déplacement de la masse totale de l'individu, peuvent faire ce que la mollesse des os ne pourrait peut-être pas opérer seule.

Rien donc de plus essentiel pour des enfans qui éprouvent un affaiblissement manifeste dans la dentition, que d'attendre que cet affaiblissement soit dissipé pour les faire tenir debout, quoiqu'ils aient déja marché pendant plusieurs mois; le repos et la situation horizontale sont non-seulement ce qui leur convient le mieux, mais ils sont d'une nécessité absolue dans cette fâcheuse circonstance.

La nature toujours prévoyante semble avoir voulu nous avertir du danger de tenir debout un enfant dont la dentition est orageuse, par la faiblesse où le jettent les douleurs de cette dentition. L'érétisme nerveux qui existe alors occasionne une dépravation dans les digestions de ces malheureuses petites créatures, augmente le dévoiement qui entraîne les sucs nourriciers, épuise ces enfans et les conduit au tombeau, si on n'y remédie à temps.

Quand le dévoiement est considérable et qu'il dure long-temps ; que l'enfant est faible, abattu, dégoûté, et qu'il a peu de chaleur : en un mot, quand il est languissant, relevez ses forces par un peu de sirop *anti-scorbutique*, qu'il faut donner à la dose d'une cuillerée à café, chaque fois dans le triple d'eau (*a*) ; on peut le donner à jeun, ou sitôt après le repas, puisque c'est un digestif ; mais il y

(*a*) On sent qu'il y a des enfans à qui une dose par jour peut et doit suffire, tandis qu'à quelques autres il en faudra deux.

a des individus chez qui il agace la membrane de l'estomac lorsqu'on le donne à jeun ; conséquemment il est plus sage de le donner à la fin d'une digestion, c'est-à-dire, une heure au moins avant le second repas.

Lorsque les accidens de cette fâcheuse et terrible dentition seront passés, et que les dents seront visibles, outre l'usage du sirop *anti-scorbutique*, il faudra fortifier l'enfant par les bains froids, dont on reprendra l'usage par degrés ; c'est-à-dire, qu'il faut que l'eau soit chauffée à quelques degrés de plus qu'on ne doit l'employer, puis la laisser refroidir jusqu'à ce qu'elle ne soit plus que tiède, mettre alors l'enfant dans le bain jusqu'au cou, et attendre, pour le retirer, que l'eau soit assez froide pour commencer à l'incommoder ; on l'essuiera avec du linge bien sec, qui aura été chauffé si l'on veut, mais que l'on aura laissé refroidir, car le linge appliqué chaud est pernicieux.

Lorsque votre enfant aura contracté

l'habitude de ce bain, vous parviendrez à lui faire prendre celle d'entrer dans l'eau froide, pourvu qu'elle soit depuis plusieurs jours dans la baignoire, ou qu'elle ait été chauffée la veille de s'en servir, car il ne faut pas d'eau crue; et quand nous disons *de l'eau froide*, nous entendons parler de l'eau qui est à la température de la chambre. Une précaution à prendre pour que l'enfant ne soit pas saisi par la fraîcheur de l'eau, est de le déshabiller lentement, de le laisser quelques minutes à l'air de la chambre, et de choisir le moment où il n'est pas en transpiration.

Un enfant élevé de cette manière, pourra un jour tomber dans un bassin, dans une rivière, sans être incommodé de la fraîcheur de l'eau, et sera bien moins sensible aux intempéries de l'air, que tout autre; il pourra un jour poursuivre les ennemis à la nage, quoique couvert de sueur. Les Romains ne durent leur grande vigueur qu'à cette habitude des bains froids.

Lorsque votre enfant se porte bien, et que la bonne ou la nourrice le porte sur son bras, ayez grand soin de lui faire changer de bras ; car si elle le porte toujours du même côté, votre enfant aura l'un plus faible que l'autre, il se penchera plus d'un côté que de l'autre ; cette habitude pourrait, par la suite, produire un vice dans la colonne de l'épine et dans les genoux : c'est souvent delà que proviennent les genoux cagneux, comme aussi de faire marcher les enfans trop tôt.

La méthode de faire marcher les enfans par les lisières est mauvaise, en ce que les enfans se sentant soutenus, laissent aller leur corps et leur tête en avant ; cette position déprime la partie antérieure de la poitrine, s'oppose au développement des côtes et des poumons, empêche la colonne de l'épine d'être droite, et que l'enfant ne porte bien sa tête : il vaut mieux que l'enfant marche plus tard, et qu'il apprenne à marcher de lui-même ; et pour qu'il y parvienne sans un danger imminent, il faut lui garnir la tête d'un

bourrelet très-saillant par devant, pour préserver son nez en cas de chûte.

CHAPITRE VI.

Du sevrage des enfans.

Il ne peut, et conséquemment il ne doit y avoir aucun terme fixe pour sevrer les enfans : *tels* peuvent l'être à sept ou huit mois, tandis que *tels* autres ne peuvent l'être qu'à quatorze ou quinze ; en conséquence, il faudra suivre les circonstances qui se présenteront.

Un enfant né fort, et qui a teté du bon lait pendant sept à huit mois, peut être sevré, s'il mange ; mais s'il ne mange rien, ne le sevrez pas sans une nécessité absolue ; et lorsque vous y serez forcée, mettez-le à l'usage de la bouillie, que je vous ai indiqué.

Je ne regarde pas le gros embonpoint, comme de la force ; j'aime mieux un enfant bien *musculé*, vif et actif, que ces

gros et gras décolorés, qui à douze ou quinze mois ressemblent à des automates.

Tant que la mère a beaucoup de lait, elle ne doit pas sevrer, car le sevrage peut avoir pour elle beaucoup d'inconvéniens et la rendre malade; son lait l'incommodera, comme si elle venait d'accoucher; elle sera obligée de prendre, pendant quelques jours, tous les soins, moyens et remèdes propres à détourner son lait, et qu'elle eût pris peu de temps après être accouchée, si elle n'eût pas entrepris l'allaitement; ces remèdes lui seront d'autant plus nécessaires, qu'il faut faire perdre à la nature l'habitude de porter le lait aux mamelles.

Si au contraire une mère a eu peu de lait dès le commencement de l'allaitement, et qu'elle ait été bien conseillée, elle a dû prendre la précaution de sevrer de nuit, son enfant, et celle de le faire manger dès le sixième mois; elle aura par cette précaution ménagé son lait, elle se trouvera plus en état de prolonger l'usage du teton; et elle aura conservé

ses forces et sa santé : si elle n'a pas pris cette précaution, elle courra le risque de ne pas pouvoir allaiter les autres, parce qu'elle se sera épuisée.

La mère qui a allaité son enfant, doit elle-même le sevrer, et ne pas le confier à ces femmes, qui dans les grandes villes font une spéculation du sevrage (*a*);

(*a*) JEAN-JACQUES ROUSSEAU nous dit : « Les hommes ne sont pas faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver ; plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent ; les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'*ame*, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux : l'homme est, de tous les animaux, celui qui peut le moins vivre en troupeau ; des hommes entassés comme des moutons périraient tous en très-peu de temps ; l'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.

Les villes sont les gouffres de l'espèce humaine ; au bout de quelques générations, les races *dégénèrent* et *périssent*, il faut les renouveller, et c'est toujours la campagne qui fournit ce renouvellement.

Envoyez donc vos enfans se renouveller eux-mêmes, pour ainsi dire, et reprendre au milieu des champs la vigueur qu'on perd dans l'air mal-sain des lieux trop peuplés.

Les femmes grosses qui sont à la campagne se hâtent de revenir accoucher à la ville ; elles devraient faire

ces femmes ont une routine qu'elles emploient pour tous les enfans indistinctement ; elles les assujettissent tous à la même nourriture, les astreignent au même exercice et au même repos. Elles sont naturellement intéressées, conséquemment ce qui est à meilleur marché convient le mieux à leurs enfans ; elles ne font pas de distinction de ceux qui sortent de chez la nourrice avec le principe d'une maladie, ou avec des obstructions au mésentère, qui demandent un régime particulier.

Puisque vous avez été assez bonne mère pour allaiter votre enfant, soyez-la encore pour le sevrer.

---

tout le contraire, celles sur-tout qui veulent nourrir ; elles auraient moins à regretter qu'elles ne pensent : et dans un séjour plus naturel à l'espèce, les plaisirs attachés aux devoirs de la nature, leur ôteraient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas. »

CHAPITRE VII.

De la vaccination ou préservatif de la petite-vérole.

La vaccine est une de ces précieuses découvertes dont la nature gratifie l'espèce humaine de temps à autre, mais toujours à des termes trop éloignés ; il faut des siècles pour produire une grande découverte.

L'esprit original d'observation n'est pas si commun qu'on le pense, c'est un don de la nature. La généralité des hommes observe quand elle a une donnée sur le sujet de l'observation ; mais celui qui arrête le premier ses idées sur un objet et qui l'observe assez, pour en tirer, par ses méditations, un parti très-avantageux à l'humanité, est un homme heureusement né, et bien digne de tous les éloges qu'on peut lui donner; c'est un homme

précieux à toutes les nations, et que les Grecs eussent déifié.

Mesdames, c'était au moment du sevrage, ou après la dentition, qu'il fallait faire inoculer vos enfans. Aujourd'hui que vous êtes assez heureuses pour vivre dans un siècle encore plus éclairé que les précédens, et où les Médecins concourent et contribuent de tout leur pouvoir à étouffer ce grand fléau de l'humanité, ce monstre, (la *petite-vérole*) par un moyen aussi simple que facile dans son exécution; n'attendez pas même le sevrage pour faire vacciner vos enfans. Le service que vous leur rendrez par là, surpassera de beaucoup celui qu'on a rendu à la dernière génération, en lui inoculant la petite-vérole; puisque la vaccine n'est pas une contagion, tandis que la petite-vérole inoculée en est encore une.

Ne faites pas vacciner pendant la dentition, crainte que les crises douloureuses de cette opération n'arrêtent la marche de la vaccine; ne le faites pas non plus pendant que l'enfant jette sa gourme;

c'est encore une opération, une crise de la nature, qui tend à la dépuration des sucs nourriciers, et que bien loin d'interrompre, il faut favoriser ; mais sitôt que la dessication en sera faite, purgez votre enfant, après quoi vous le ferez vacciner.

Je laisse à d'autres à faire l'éloge de cette précieuse découverte : ce que je peux certifier, c'est que ce service équivaudra tous ceux que vous aurez rendus jusqu'à ce jour à vos enfans ; vous en recueillerez le fruit, car il vous en assurera la jouissance avec la perfection physique dans laquelle la nature vous a donné ces précieuses créatures. Vous leur devez ce présent ; vous en devez l'exemple à la société ; et vous vous devez à vous-même cette sécurité, sans laquelle vous serez dans des perplexités continuelles.

CHAPITRE VIII.

De l'exercice au grand air.

Les enfans des deux sexes doivent prendre le grand air tous les jours, s'il est possible : il faut les laisser jouer presque toute la journée, depuis deux ans jusqu'à quatre ou cinq.

S'ils sont faibles à cet âge, n'oubliez pas les bains froids et le sirop anti-scorbutique ; ne croyez pas qu'il faille avoir le scorbut pour en faire usage, c'est un bien faible moyen alors. Ce remède est fortifiant, il facilite les digestions, en augmentant ou en donnant plus d'activité aux sucs gastriques ; il donne du ton à la fibre vasculaire, accélère conséquemment la circulation ; l'activité et le mouvement qu'il procure à l'enfant produisent efficacement la dépuration des humeurs de cet âge, qui abondent en humidité ; car c'est ordinai-

rement de la surabondance d'eau dans les sucs nutritifs, que provient la faiblesse de cet âge, lorsqu'il n'y a ni engorgement ni gourme rentrée.

Il faut laisser jouer vos enfans au froid et au chaud, par la sécheresse et l'humidité, pourvu qu'ils soient à l'abri de la pluie, afin qu'ils s'habituent à braver les intempéries des saisons : s'ils ont été dès les premiers jours de leur naissance lavés à l'eau salée, et s'ils ont l'usage des bains froids, les vicissitudes du froid et du chaud, du chaud et du froid, ne feront pas de grandes impressions sur leur constitution.

C'est à cet âge qu'il faut laisser faire beaucoup d'exercice aux enfans, et les laisser jouir d'une grande liberté dans ce moment; ceux qui ne jouissent pas d'une liberté complète, se livrent peu à l'exercice, deviennent tristes, digèrent mal : alors leur tempérament s'altère, ils perdent leurs forces plutôt que d'en acquérir; ils deviennent mal-sains, et la durée de leur vie en est bientôt abrégée.

On peut d'autant plus volontiers laisser jouer long-temps les enfans de cet âge, qu'ils ne peuvent pas abuser de la liberté qu'on leur laissera, et qu'ils ont peu de choses à apprendre alors; qu'enfin c'est le moment de décider leur constitution et leur adresse : il faut leur laisser faire tous les exercices qui secouent modérément la machine, parce que le mouvement que la nature leur suggère est très-salutaire.

Lorsque les enfans, pendant leurs jeux, sont à l'aise, et n'éprouvent aucune contrainte, ils s'abandonnent à tout ce que leur petite imagination leur suggère; conséquemment, c'est pendant ce temps qu'un père ou un instituteur, attentif observateur, tout en ayant l'air de participer à ces jeux, peut et doit étudier l'inclination dominante de ses enfans, et réfléchir au moyen de la corriger, si elle est vicieuse. C'est à cet âge qu'il vous sera facile de connaître les dispositions naturelles de vos enfans; leur ame n'est pas encore formée à la dissimula-

tion. Commencez donc de bonne heure à les observer, et cela dans le temps où ils sont le plus abandonnés aux jeux ; car c'est toujours là que les inclinations et les passions dominantes se manifestent ; c'est-là où vous connaîtrez les caractères *violens* ou *modérés*, *hardis* ou *timides*, *tendres* ou *cruels* (*a*).

(*a*) Il y a des jeux qu'il serait prudent, je pense, d'empêcher ; voici le fait qui me donne cette idée.

J'ai été mandé une nuit chez un homme qui crut que son fils unique, âgé de cinq ans, allait mourir de frayeur ; cet enfant couchait dans la chambre de son père, qu'il éveilla par ses cris ; le père courut au lit de son enfant, qu'il trouva tremblant de frayeur, parce qu'on voulait l'arrêter pour le pendre, *disait-il*.

Ce père consola son enfant, l'emporta dans son lit, causa beaucoup avec lui pour le rassurer ; mais le tremblement ne cessa qu'une heure et demie après, l'enfant devint alors assez calme pour se rendormir.

Il n'y avait pas une demi-heure qu'il dormait, lorsqu'il s'éveilla pour la seconde fois, en criant : *les voilà! mon Dieu, sauvez-moi.* La frayeur fut si grande cette fois, que l'enfant en perdit la voix, et ne put répondre à son père, comme il l'avait fait la première fois.

Cet homme qui demeurait à deux pas de moi, me fit prier de venir à son secours ; je trouvai l'enfant dans un état spasmodique, une palpitation et un étouffe-

Pères et mères, maîtres ou bonnes, qui que vous soyez, qui surveillez ces jeux, ne troublez jamais cette joie, à moins d'un fait grave ; car la gaîté est un spécifique général à l'enfance, parce qu'elle favorise la circulation et les sécrétions ; et qu'à elle seule, elle peut déboucher, désobstruer des glandes, des vaisseaux qui auraient un principe d'engorgement.

La joie est aussi nécessaire aux enfans que le manger et le dormir ; persuadez-

---

ment inquiétant ; un tremblement général s'était emparé de lui, quoique son père le tînt dans ses bras, et ne discontinuât pas de lui parler.

J'envoyai chercher une potion anti-spasmodique, je lui fis préparer un bain chaud. Le jour vint, et lorsque cet enfant fut revenu de cette crise, que nous pûmes le faire parler, nous apprîmes de lui, que la veille il avait joué au voleur avec des camarades, dont les uns étaient les voleurs, et d'autres les archers ou gendarmes ; et qu'enfin ce jeu était la cause de la peur panique qui eût infailliblement coûté la vie à cet enfant, s'il eût été couché seul dans une chambre isolée, comme cela arrive quelquefois. Je crois-même qu'il y a de l'immoralité à laisser des enfans s'amuser à pareils jeux.

vous bien qu'un enfant qui ne joue et ne rit pas avec les autres enfans, est gravement malade, et que vous aurez bien de la peine à l'élever.

CHAPITRE IX.

De la nécessité de régler les évacuations excrémentitielles.

La physiologie nous apprend que quand les alimens à demi-digérés sont sortis de l'estomac, et que la pâte alimentaire est parvenue à l'intestin nommé *duodénum*, elle y reçoit une plus grande élaboration ; et que la bile qui coule dans ce canal, sépare les parties nutritives des excrémentitielles; que le mouvement péristaltique du reste des intestins, les chasse le long du tube intestinal, et les font sortir par l'*anus*, qui termine le *rectum*, ou gros *boyau*.

La régularité de cette fonction est

d'une grande conséquence pour la santé et l'accroissement des enfans; c'est d'elle que dépend en partie la distribution régulière des sucs nutritifs : conséquemment, il est essentiel de s'en occuper dès l'enfance.

Heureusement que dans les premières années, la nature seule pourvoit à cette fonction, et très-souvent elle l'entretient dans un âge plus avancé; mais chez quelques individus, elle est en défaut : alors il est nécessaire d'en connaître la cause pour y remédier.

Nous savons qu'à un certain âge, la pureté et la netteté de nos idées tiennent à la facilité avec laquelle cette fonction animale s'opère, et qu'alors elle influe plus sur le moral que sur le physique.

Si dans l'enfance, la constipation empêche la régularité dans la distribution des sucs nourriciers, dans l'âge viril elle influe sur la distribution du fluide nerveux; delà, la tête lourde et pesante, l'inaptitude au travail, sans sa-

voir pourquoi, sans pouvoir s'en rendre compte ; delà, l'incohérence dans les idées, la vacillation dans les projets, dans l'exécution même de ces projets : delà, ces migraines indomptables.

Celui qui est sujet à cette incommodité, est rarement d'une humeur égale ; il n'est pas toujours disposé de la même manière, ni au physique, ni au moral. Cet inconvénient a lieu chez les enfans même, ce qui leur donne souvent du dégoût pour une chose qu'ils aimaient la veille, et qu'ils aimeront encore une autre fois.

Montagne s'explique très-plaisamment sur cette fonction, et prouve que l'on peut assujettir la nature humaine à une évacuation périodique de vingt-quatre en vingt-quatre heures.

Locke, qui est aussi de cet avis, s'étend beaucoup sur les moyens d'y parvenir. Il dit, *liv. Ier de l'Education des Enfans, pag. 42 et suivantes,* « que s'étant mis dans l'esprit qu'on pouvait se faire une habitude d'aller à la selle

chaque jour, il avait imaginé que l'heure la plus favorable pour cette évacuation, était celle du déjeûner. En conséquence, il veut, dis-je, qu'on se présente, et qu'on fasse tout ce qui dépend de soi pour vider son ventre : il assure qu'il n'a jamais connu personne qui, ayant constamment fait des efforts pendant quelques mois, ne soit venu à bout, par ce moyen, de se rendre le ventre libre, chaque jour après son déjeûner. »

Il est d'avis qu'on fasse contracter cette habitude à l'enfant, immédiatement après son déjeûner, en le mettant sur la chaise percée, et l'y retenant, et l'empêchant de jouer, jusqu'à ce qu'il ait opéré.

J'ai accouché deux femmes qui ont habitué leurs enfans, dès l'âge de six mois, à faire leurs besoins dans un vase. Ces mères avaient observé l'intervalle que la nature mettait entre les évacuations de leurs enfans ; et quand elles jugeaient le moment à-peu-près favorable,

elles mettaient leurs enfans sur le vase, et avec de la patience, elles sont parvenues à régler cette évacuation chez des enfans à la mamelle, et à les habituer à n'opérer cette fonction que dans un vase ; en sorte que ces enfans, qui dans ce moment font des dents, n'ont pas gâté un lange depuis cinq à six mois.

CHAPITRE X.

Du Sommeil.

Je ne vous ai pas encore entretenu du sommeil, si nécessaire aux enfans des deux sexes en bas âge.

Je ne connais personne assez inhumaine, pour vouloir en régler la durée avant l'âge de cinq à six ans, car c'est un des grands moyens que la nature emploie pendant l'enfance, pour la distribution régulière des sucs nutritifs. Conséquemment, c'est une de ses grandes sources de

développement et d'accroissement de la créature : ainsi pendant les six premiers mois, un enfant doit dormir à-peu-près douze heures sur vingt-quatre, s'il se porte bien ; et d'années en années la nature en diminue la dose.

Par le sommeil, la nature produit deux effets bien essentiels à l'économie animale ; le premier est la réparation des sucs nourriciers, dont une partie a été perdue, évaporée par la transpiration insensible, à plus forte raison par l'exercice, lorsque l'enfant a commencé à en faire : le besoin de dormir est d'autant plus grand, d'autant plus impérieux, que l'enfant a fait plus d'exercice.

Le deuxième effet du sommeil est l'addition proportionnelle de nouveaux sucs nourriciers, relatifs à chaque partie ; ce qui nous est prouvé par leur développement et accroissement continuels, et par la différence de la grandeur de l'individu, qui est toujours plus considérable au moment du lever qu'à celui du coucher.

L'auteur de la nature a tellement

destiné le sommeil à l'entretien et à la réparation des êtres animés, qu'il l'a rangé dans la classe des fonctions involontaires ; certainement nous ne violons jamais impunément cette loi, et on ne s'habitue pas à la perte du sommeil.

Pendant la durée de l'enfance, la nature est entièrement occupée à l'accroissement et développement de la machine animale, pour l'établir sur des fondemens solides : elle n'a que trois moyens pour cela, aussi en fait-elle un grand usage.

1.° *Addition de nouveaux sucs nourriciers, ou pour bien dire, déroulement et extension des vaisseaux et fibres de tous genres.*

2.° *Exercice pour élaborer, assimiler, animaliser, en un mot, ces sucs nourriciers.*

3.° *Le sommeil pour les bien distribuer et leur laisser prendre de la consistance.*

Tous les animaux passent leur vie entre le sommeil et la veille ; pendant

le sommeil, nos sens sont inutiles; notre AME, cette substance spirituelle, participe ordinairement au calme que nous éprouvons pendant ce temps.

Le cœur placé dans la poitrine est le principal, et le premier agent de notre vie; c'est lui qui entretient nos fonctions vitales par son mouvement; et c'est le sang qui entretient son mouvement en provoquant son irritabilité : tous nos sens vivent par lui pendant le sommeil; et le réveil, nous en restituant la jouissance, nous rend aussi les facultés de notre AME, et nous procure peine ou plaisir.

Le cœur et ses dépendances agissent sans interruption depuis le moment de la fécondation jusqu'au dernier moment de notre vie; il est conséquemment d'une nécessité absolue à notre existence; sans lui nous n'aurions pu nous développer, ni croître, quoique dans le sein de notre mère; car avant que d'être produit dans ce monde, nous dormions.

L'état primitif de l'enfant dans le sein

de la femme, est un sommeil qui le conduit à la vie ; c'est ce sommeil qui facilite son développement, et c'est pour faciliter ce développement, qu'il est nécessaire que la femme grosse dorme plus au commencement de la gestation qu'en tout autre temps, spécialement si elle prend un exercice actif pendant le jour ; car les femmes qui font peu d'exercice, doivent dormir moins.

Nous cherchons souvent à abréger notre sommeil, que nous regardons comme un temps perdu et dérobé à nos affaires utiles ou agréables ; mais sans ce ce sommeil, nous serions hors d'état d'y vaquer, et nous devrions, au contraire, chercher à le prolonger, si notre AME y gagnoit autant que notre corps : mais souvent, plus le corps bénéficie pendant le sommeil, plus l'AME perd de son activité et de ses facultés, spécialement quand il est porté à l'excès.

Nous sommes constitués de manière à ne pouvoir pas dormir autant que le voudraient certains individus ; le sommeil,

quoique réparateur de nos forces perdues, ne nous les rendrait cependant pas, si la nature de notre mécanisme ne nous forçait au réveil pour prendre de la nourriture : mais c'est avec une bonne nourriture, dans l'estomac, et une facile digestion, qu'un sommeil paisible répare bien les forces perdues.

Les pertes que nous faisons sans cesse, et sur-tout pendant une veille active, sont si considérables, que c'est l'épuisement qui nous force au sommeil : lorsque les fibres ont été trop ou trop long-temps tendues par des causes actives, elles se relâchent, perdent leur ressort, et la faiblesse s'ensuit par tout le corps. Les idées de notre AME pendant la veille ont exhalé une quantité d'esprits vitaux ; plus elle a été en activité, plus la dissipation de ces esprits a été grande, et plus conséquemment nous tombons dans une espèce de stupeur : l'AME est aussi engourdie que le corps ; il faut de toute nécessité, dans ce cas, proportionner le sommeil aux pertes que nous

avons faites, et au temps que nous avons veillé.

Tout le monde connaît l'effet du sommeil ; mais il n'est pas hors de propos d'en dire ici deux mots.

Nous ne nous livrons au sommeil que quand notre AME est tellement fatiguée, que nos sens sont languissans, et que la volonté qui lui est soumise, n'en reçoit plus d'ordre, et ne peut plus les exécuter ; alors tous les organes s'affaissent et tombent dans une espèce de paralysie ; l'AME sent elle-même qu'elle s'endort, elle met fin à ses idées, et rompt pour un temps le commerce qu'elle a avec notre corps : le mouvement du cœur et des artères devient plus lent ; les sécrétions se font aussi plus lentement et plus régulièrement.

Le premier avantage que le sommeil nous procure, est la diminution de nos pertes ; c'est ainsi que l'homme qui s'endort, quoique l'estomac vide, commence cependant à se réparer ; mais lorsque la cessation de ce premier sommeil lui ouvre

les paupières, les sens se dégagent peu-à-peu, l'AME sort de sa léthargie, reprend son activité, et les sensations du besoin de se substanter se font sentir : l'estomac, par ce repos, a acquis la faculté de digérer, faculté qu'il avait perdue avant ce sommeil ; c'est alors que la mastication devient bien nécessaire, et un nouveau sommeil après ce repas, achève de réparer les forces, parce qu'il va rendre la coction des sucs nourriciers aussi parfaite que sa distribution.

Pendant la veille, la plus considérable de nos pertes, est celle du fluide nerveux, des esprits vitaux; plus nous agissons avec activité, plus la dissipation en est grande : ce fluide précieux, qui se forme dans le cerveau, se perfectionne dans le cervelet et la moëlle alongée et qui coule dans nos nerfs, est le soutien de notre vie ; plus subtil, plus actif que tous nos autres fluides, il anime et éveille la sensibilité de nos organes et les met en activité ; c'est lui qui donne la vivacité à notre imagination et la délicatesse à nos

pensées : quand notre sang en est bien imprégné, bien saturé, nous éprouvons une abondance d'idées, une force d'Ame, une activité et une vigueur de corps, propres à nous faire surmonter toute sorte d'obstacles : quand, au contraire, une agitation trop vive, un exercice trop long et trop long-temps soutenu, trop pénible enfin, les a dissipés; la langueur s'empare de notre ame, comme de notre corps, et sans le sommeil nous succomberions.

CHAPITRE XI.

Du Lever.

Supposons votre enfant vacciné et bien portant; si c'est une fille, vous la laisserez dormir douze heures jusqu'à l'âge de sept ans; parce qu'étant d'une constitution plus faible, il faut donner à la nature plus de temps pour fortifier son physique. Mais si votre fils est bien portant, fort et actif à l'âge de cinq ans, il

faut dès-lors l'habituer par degrés à se lever plus matin qu'il ne l'a fait jusqu'à ce moment ; cependant, vous ne serez si exact observateur de ce conseil, que vous ne tardiez ou n'avanciez de quelques mois, pour n'opérer ce changement que dans une saison douce et favorable.

Il faut d'abord lui supprimer un quart-d'heure de sommeil dans la première décade, et de décade en décade, ou de deux en deux, lui en supprimer un autre. Par ce moyen, vous parviendrez en peu de temps à le faire lever une heure plus tôt, ce qui est beaucoup jusqu'à six ans. Après six ans, vous gagnerez encore une heure graduellement, comme vous l'aurez fait l'année précédente ; et avant sept ans, votre fils aura contracté la bonne habitude de se lever dès six heures du matin.

Qu'on ne l'éveille que doucement et avec précaution, car le trouble qui peut survenir pour être éveillé trop brusquement et par peur, est incalculable ; les

enfans ont les nerfs si délicats et si irritables, qu'il est d'une nécessité absolue de les ménager. L'observation nous prouve que de tous les enfans qui périssent dans les premières années de la vie, plus des trois quarts meurent dans de violentes convulsions, dont souvent la cause est presqu'inconnue.

Il est aisé de concevoir que dans l'enfant, les nerfs sont plus facilement irrités que dans l'adulte, et dans l'adulte, plus facilement encore que dans l'âge viril : conséquemment, il faut éviter avec soin tout ce qui pourra donner quelques vives commotions au genre nerveux en général, comme aussi à ceux des différens organes en particulier.

Il ne faut jamais les exposer subitement à une vive lumière, ni leur laisser fixer le soleil, ni un grand feu, si vous ne voulez pas exposer l'organe de la vue à un clignotement qui en ôte la sûreté, et l'agrément de la physionomie; ne leur faites jamais entendre un grand bruit, comme celui d'un coup de fusil ou de canon,

que de très-loin, si vous ne voulez pas les exposer à des convulsions.

Montagne nous dit, au sujet du réveil, « que son père poussa cette précaution à l'extrême et jusqu'à la superstition même ; parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle des enfans, de les éveiller en sursaut, et de les arracher au sommeil, auquel ils sont plus plongés que nous : il me faisait, dit-il, éveiller par le son de quelques instrumens, et ne fus jamais sans un homme qui s'en servît. »

Tous les pères et mères ne peuvent pas, comme celui de *Montagne*, payer un musicien pour éveiller leurs enfans ; mais tous peuvent faire prendre la précaution de les éveiller doucement et par degrés : 1.° en introduisant un peu de jour dans la chambre, si on l'a habitué à coucher dans une chambre entièrement close ; ce qui ne vaut rien.

2.° En lui parlant doucement d'abord, en augmentant le ton graduellement, jusqu'à ce qu'il soit bien éveillé, qu'il

ait lui-même parlé franchement à la personne chargée de cette fonction, et qu'il soit en train de s'habiller.

On ouvrira la fenêtre de sa chambre, pour qu'il respire un plus grand air ; et pendant ce temps, on lui fera étendre les bras, et faire de grandes inspirations pour dilater la poitrine : on lui laissera faire une petite course au grand air avant qu'il ne se mette à l'étude.

Une gouvernante se rend très-coupable en effrayant son enfant par une surprise, par des cris aigus, ou en lui présentant brusquement et de près des objets capables de le surprendre désagréablement. Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il faut bien faire attention à ceux qu'on lui présente ; il faut l'habituer à tout voir, mais de loin d'abord ; et plus l'objet sera volumineux et hideux, plus il faut mettre de temps à le lui faire connaître. Rousseau a donné là-dessus un excellent principe, qu'il ne faut pas oublier.

« Tous les enfans ont peur des mas-

ques, dit-il; je commence à montrer à *Emile* un masque d'une figure agréable; ensuite quelqu'un s'applique ce masque sur le visage, et je me mets à rire; tout le monde rit, et l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des masques moins agréables, et enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela, je ne crains plus qu'on l'effraye avec des masques. »

Les gouvernantes se rendent encore très-coupables en cachant aux parens les chûtes que les enfans peuvent avoir faites, ou les coups qu'ils peuvent avoir reçus par accident, ou en jouant avec leurs camarades.

Les récits fabuleux des revenans, des loups, de mangeurs d'enfans, blessent vivement leur imagination, et peuvent déranger les fonctions de leur cerveau, influer sur leur moral, ou leur donner des tremblemens et des attaques d'épi-

lepsie ; très-souvent ces graves accidens n'ont pas d'autres causes que la sottise des bonnes ou des nourrices.

La plupart de ces femmes ont encore un grand défaut, qui ne paraît d'aucune conséquence à quelques parens, et qui, selon moi, en a une très-grande pour le moral ; (c'est celui de distraire de ses cris, de ses pleurs, un enfant qui est tombé, ou qui s'est donné un coup contre un meuble), en battant avec colère le meuble contre lequel il s'est blessé. Il me paraît que cette conduite donne à l'enfant le défaut de la vengeance et l'habitude de la colère, qu'il n'est pas toujours facile de réprimer quand il en a reçu de fréquentes leçons ; j'aimerais mieux laisser pleurer l'enfant, que de le voir consoler par un pareil moyen ; car l'enfant, qui est naturellement *singe*, ne manque pas de répéter la leçon, s'il ne s'est pas grièvement blessé.

Quand ils sont un peu plus grands, elles leur apprennent aussi à mentir, en rejetant leur faute de mal-propreté,

d'étourderie ou de gourmandise, sur le chien ou le chat, et souvent sur une personne de la maison, qu'elles désignent : voilà la source et l'origine de la *vengeance*, de la *colère* et du *mensonge*, vices que l'on croit innés avec l'espèce humaine, quand on n'a pas connaissance de la première éducation que ces femmes donnent aux enfans.

Pères et mères, qui confiez vos enfans à des soins étrangers, dans l'espoir de vous débarrasser de ces soins, vous n'avez pas pensé que vous devez surveiller celles à qui vous les remettez, et que vous avez un grand enfant à soigner au lieu d'un petit, qui souvent est plus difficile à corriger.

Il est essentiel d'habituer les enfans à l'obscurité, de les exercer à marcher à tâtons, à aller d'une chambre à une autre prendre ce qu'ils auront posé; pourvu qu'ils sachent où ils l'ont laissé. Il faut qu'ils apprennent à reconnaître de nuit les objets qui les entourent; vous y parviendrez facilement par le jeu ap-

pelé *Colin-maillard;* il est très-propre à cela. C'est un jeu précieux, puisqu'il peut conduire l'enfance à l'exercice de deux sens, celui de l'ouïe et du toucher dans l'obscurité; car c'est être dans les ténèbres, que d'avoir les yeux bouchés en plein jour. Cet exercice est d'autant plus nécessaire, qu'il habituera vos enfans à rester dans l'obscurité, sans peur : c'est un point de l'éducation, plus important qu'il ne le paraît d'abord; car une partie des hommes et spécialement des femmes ont une frayeur si grande dans l'obscurité, qu'elles perdent la tête, et ne peuvent plus se retrouver.

La nuit effraye naturellement une partie des hommes, dit JEAN-JACQUES; cet effroi devient très-manifeste dans les grandes éclipses du soleil; la raison, les connaissances, l'esprit et le courage, délivrent peu de gens de cette crainte : des raisonneurs, des esprits forts, des philosophes, et même des militaires intrépides en plein jour, tremblent la

nuit comme des femmes au bruit d'une feuille : l'ignorance des choses qui les environnent, et de ce qui se passe autour d'eux, en est la seule cause.

Toutes les fois que nous nous trouvons la nuit dans des lieux inconnus, où nous ne pouvons juger de la distance, et où nous ne pouvons reconnaître la forme des choses ; nous nous trompons à tout moment dans nos jugemens; parce que ne voyant rien de ce qui nous entoure, nous supposons des êtres et des mouvemens qui peuvent nous nuire, et dont nous ne pouvons nous garantir.

Voilà la cause de la crainte et des frayeurs que l'obscurité fait naître chez tous ceux qui n'y sont pas habitués. Au moindre bruit dont on ne peut discerner la cause, l'intérêt de sa conservation fait supposer tout ce qui n'est pas, et bientôt on n'est plus maître des secours du raisonnement : vous les habituerez donc dès le bas-âge à supporter l'obscurité qui arrive graduellement au déclin du jour, et quand ils grandiront,

vous les ferez voyager la nuit; pour cela, il faudra les ramener un peu tard de la promenade.

Si à sept ans, votre fils a l'habitude de se lever à six heures du matin, à dix ans il aura celle de se lever à quatre et cinq, suivant la saison; l'esprit est sain alors, on le cultive plus facilement à cette heure qu'à toute autre du jour; mais pour que votre fils trouve du plaisir et de la satisfaction à se lever du matin, il faut que le travail qui doit l'occuper lui soit agréable, ou au moins ne lui répugne pas; conséquemment ne le forcez jamais à un genre d'étude auquel il n'aura pas de goût, pas d'aptitude: n'oubliez pas qu'on n'apprend jamais bien ce qu'on étudie à regret; et qu'au contraire le goût pour une science fait la moitié du progrès qu'on peut y faire.

Il faudra aussi de temps à autre lui proposer une partie de plaisir pour le lendemain matin; qu'il fasse suivant son âge et ses forces un chemin d'une demi-heure, tantôt plus, tantôt moins: me-

nez-le voir une curiosité ; allez avec lui chercher une plante, un oiseau dans le nid. Si la veille il a eu quelque peine à comprendre une partie de sa leçon, amenez adroitement la conversation sur cet objet, vous lui trouverez à coup sûr plus de disposition, plus de facilité à vous comprendre que la veille.

Je suis bien de l'avis de Locke, qui croit que c'est la manière de s'y prendre, pour amener les enfans à l'étude, qui leur donne une si grande aversion pour le travail ; c'est l'espèce de pédantisme avec lequel on les gouverne, qui leur donne de la haine pour leurs maîtres ; et leur aversion pour l'étude vient de ce qu'elle est pour eux un sujet continuel de chagrin et de crainte.

Les maîtres ne font pas attention qu'ils dépouillent ces malheureux enfans de cette liberté naturelle, pour laquelle ils ont une souveraine passion, et pour laquelle enfin ils se croient nés (*a*). Il

(*a*) J'ai trouvé des jeunes gens de quinze à seize ans,

faudrait un peu adoucir cette privation par quelques propos consolans et encourageans au travail : puisqu'on les a amenés au jeu comme délassement du travail, il faut les mener à l'étude comme à un délassement du jeu.

Aimer l'enfance, favoriser ses jeux, ses plaisirs innocens, est le devoir de l'homme raisonnable ; il ne cherchera jamais à priver ces jeunes créatures des jouissances d'autant plus précieuses,

---

qui, étant en disgrace avec leurs parens, disaient : « Qu'on nous laisse jouir de notre liberté jusqu'à vingt-cinq ans, car jusques-là c'est le véritable âge du plaisir, et après nous ferons tout ce que nos parens voudront, nous le promettons ; *et que celui de nous qui y manquera soit déshonoré.* »

Ces jeunes infortunés croyaient de bonne foi qu'à vingt-cinq ans il leur serait facile de quitter cette vie licencieuse qu'ils réclamaient fortement ; ils ne pouvaient pas concevoir que l'habitude de cette licence les eût rendus non-seulement incapables de rien apprendre ; mais que pendant cette jouissance ils auraient même oublié ce qu'ils savaient. Combien l'âge de la puberté est difficile à passer pour le jeune homme qui a été mal élevé ! De trois qu'ils étaient, une réclusion de huit jours n'en persuada qu'un.

qu'ils ne peuvent en abuser à cet âge ; ils ne rempliront pas d'amertume les premières années de la vie, qui passent si rapidement, et qui ne reviendront pas plus pour eux que pour nous.

CHAPITRE XII.

Du Déjeûner et Dîner.

HABITUEZ votre enfant à faire un déjeûner frugal, pour qu'il puisse facilement s'appliquer à l'étude. Trois ou quatre heures après ce déjeûner, faites-lui en faire un second pour attendre le dîner, s'il ne doit avoir lieu qu'à six heures du soir, comme l'usage s'en établit maintenant ; ce dîner sera alors son souper.

Souvenez-vous que la viande est la nourriture la moins saine dans le bas-âge, que les légumes sont préférables. Cependant comme tous les tempéramens ne sont pas les mêmes, on ne doit pas les gouverner tous de la même manière ;

vous trouverez des enfans qui resteraient très-long-temps faibles, si on leur continuait le régime végétal ; vous reconnaîtrez la nécessité de l'abandonner, à la nature des déjections de votre enfant : si ses garderobes sont molles et peu moulées, il a besoin d'une nourriture plus solide que la végétale ; mais tant qu'elles seront fermes et bien moulées, vous pourrez continuer de le nourrir avec les végétaux : sa vivacité, son activité et ses couleurs vermeilles, sont une preuve que le régime que vous lui faites tenir est bon et convient à son tempérament.

Lorsque vous donnerez de la viande à votre enfant, n'oubliez pas que cette substance a besoin d'être plus mâchée que les légumes, pour en rendre la digestion plus facile, et qu'en général les enfans ne savent pas mâcher : conséquemment il faut la leur couper bien menu.

Il faut aussi, pour que l'estomac acquière toute la force dont il est susceptible, ne le pas trop charger ; il faut régler la dose des alimens, excepté celle du pain ;

car on peut croire que l'enfant qui mange du pain seul, a encore besoin de manger.

La sobriété est une vertu précieuse à tous les âges; avec elle, on conserve une tête fraîche et une présence d'esprit, après le repas, comme avant; vous ne pouvez pas trop tôt y habituer vos enfans: qu'ils mangent pour vivre, et qu'ils ne vivent pas pour manger, si vous ne voulez pas qu'ils deviennent *lourds*, *stupides* et paresseux, et si vous voulez les conserver en bonne santé.

Pour que votre enfant digère bien ses deux déjeûners, il faut qu'aucun des deux ne soit trop solide; à cet effet, il ne faut rien qui puisse provoquer la gourmandise: du pain cuit de la veille, et une boisson appropriée à son âge et au climat qu'il habite, voilà le déjeûner le plus sain.

Dans une partie de la France, celle qui convient le mieux à cet âge, est le vin tempéré par trois quarts d'eau; encore faut-il se souvenir que l'eau pure, lorsqu'elle est bonne, est très-forti-

fiante, et convient mieux à un très-grand nombre d'enfans, que le vin et l'eau.

L'eau, pour être bonne, exige deux qualités, la limpidité et la légèreté : l'eau est la boisson par excellence pendant la jeunesse (*a*) ; c'est elle qui fournit le moins de particules massives ; c'est à sa faveur que les sucs nourriciers sont plus délayés, et que la partie terreuse surabondante est expulsée au dehors.

L'eau est le voiturier de la nature, c'est par lui qu'elle opère tous les phénomènes de la nutrition et de l'accroissement des animaux comme des plantes ; c'est l'eau qui charie les nouveaux matériaux pour l'accroissement et les réparations des déperditions qui s'opèrent continuellement chez eux ; et après les avoir portés dans les lieux où ils doivent être déposés, elle reprend et expulse du

(*a*) Quoique Bourguignon, conséquemment élevé à boire du vin dès mon enfance, j'en ai abandonné entièrement l'usage depuis dix-huit ans jusqu'à quarante-cinq, et je n'ai jamais mieux digéré que pendant cette époque de ma vie.

corps les matériaux dépravés, dont la présence pourrait nuire à l'économie animale. L'eau qui s'échappe par la périphérie du corps et par les voies urinaires, entraîne visiblement des sels et une terre animalisée et surabondante.

Quand la fermentation du raisin est parfaite, le vin qu'elle produit est aussi bon et aussi sain qu'il peut l'être; mais le vin et les liqueurs fortes ne peuvent être aussi utiles à la jeunesse, forte, vigoureuse et bien portante, que l'eau. Il faut, quand on le peut, réserver l'usage du vin pour la vieillesse : c'est alors que le vin nous rajeûnit pour quelque temps.

Les tempéramens phlegmatiques, ceux qui vivent dans un climat humide, qui se nourrissent d'alimens gras, huileux ou séreux, les gens faibles, et qui, par leurs courses, leurs travaux, dissipent beaucoup, feront bien de boire du vin. Dans les pays dont nous venons de parler, le vin mêlé avec trois fois autant d'eau, est la boisson préférable et même

nécessaire à l'enfance ; mais, s'il est possible, privez-en l'*adolescent* et le *pubere*.

La bierre, dont nous devons l'invention aux Egyptiens, quoique liqueur fermentée, n'est pas une boisson aussi saine que l'eau et le vin ; elle rend pesans, indolens et paresseux les enfans à qui on en donne fréquemment : elle est plus ou moins malfaisante, suivant sa composition, car elle n'est pas par-tout la même ; elle se fait différemment dans chaque pays, où il y en a même de différentes qualités.

Le cidre, qui est le suc fermenté des pommes, n'est pas meilleur pour l'enfance que la bierre ; l'expérience prouve que son fréquent usage attaque le genre nerveux, et donne souvent la colique à ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Gardez-vous sur-tout, pères et mères, de laisser boire du vin pur à vos enfans, ou quelques liqueurs fortes (*a*), parce

(*a*) Certains parens trouvent agréable et plaisant de

qu'elles sont aussi très-souvent la source de l'*épilepsie*. Les fruits acides, mais parvenus à leur maturité, sont préférables, dans la belle saison, pour le second dé-

---

faire boire du vin pur à leurs enfans en bas-âge, et même de la liqueur; si on se permet quelques observations en faveur de ces victimes d'une funeste ignorance; ils répondent qu'il faudra bien un jour qu'ils fassent comme les autres, et qu'il faut les y habituer de bonne heure; ils ne savent pas que ces liqueurs crispent un jeune estomac, et que par là elles s'opposent à la distribution régulière des sucs nourriciers, tandis qu'avec l'âge, l'estomac devenant plus fort, ne sera pas blessé de ces mêmes doses, ni même de plus abondantes, pourvu qu'on en commence l'usage peu-à-peu.

Quand il n'y aurait, dans ce mauvais régime, que le danger d'habituer les enfans à en boire dans leur adolescence, autant que des hommes, et de leur ôter, par ce moyen habituel, la ressource d'en user comme d'un remède, d'un cordial dans des momens de faiblesse, ou d'épuisement, à la suite d'un exercice forcé, d'une maladie, ou dans la vieillesse; ce serait déja un grand mal.

Mais nous savons que qui a bu boira; conséquemment les petites doses de l'enfance conduisent à en boire de grandes dans l'adolescence, et à de plus grandes encore dans la puberté, que l'on hâte par cette conduite, ce qui est un double malheur; et à des doses effrayantes pour des hommes sages et sobres dans l'âge

jeûner ; pendant l'hiver, une pomme est préférable à tous les déjeûners chauds, auxquels il faut leur faire renoncer entre trois et quatre ans, s'ils en ont l'habi-

---

viril : delà, l'ivrognerie, vice qui conduit à bien d'autres, qui abrutit l'homme et le rend aussi dangereux qu'une bête féroce, car cette boisson *bienfaisante*, quand elle est prise modérement, nous rend *odieux et méprisables* quand elle est prise avec excès ; tandis que la tempérance et la sobriété sont des vertus douces, précieuses et nécessaires à la santé, qui l'entretiennent, ainsi que la liberté et l'activité de l'esprit, et laissent le jugement sain en tout temps.

Encore un grand inconvénient qui résulte de l'usage du vin et des liqueurs fortes pendant l'enfance ; c'est la perte du goût, cet organe si fin et si délicat qui fait une des grandes jouissances de notre vie, quand nous sommes assez heureux pour le conserver : l'usage fréquent des liqueurs fortes dessèche les houpes nerveuses de la langue, et en resserre les papilles ; alors on ne trouve de goût que dans ce qui peut irriter le palais et la langue ; les fibres de l'estomac se racornissent, et les digestions deviennent plus lentes et plus laborieuses.

Quand nous mangeons d'un ragoût ou d'un fruit que nous ne connaissons pas encore ; si notre imagination n'est pas prévenue, et que notre goût soit encore dans sa perfection, le jugement que nous portons sur l'aliment que nous venons de goûter, est ordinairement conforme à sa nature ; car le goût n'est pas, comme la vue, un sens souvent illusoire : un enfant juge qu'un

tude à cet âge, parce qu'ils énervent l'estomac. Variez l'heure et les moyens de ces déjeûners, autant que vous le pourrez, et que l'estomac de vos enfans ne sache jamais l'heure positive; car lorsqu'on a contracté l'habitude d'une heure fixe, on la passe difficilement sans souffrir, et l'estomac, qui a souffert, digère mal les substances qu'on lui donne.

---

aliment lui est bon, quand il lui donne une sensation agréable à la langue, au palais et à l'œsophage, car ces trois parties concourent à former le goût; ce n'est que par là qu'on peut expliquer comment la fille (dont M. DE JUSSIEU a communiqué l'observation à l'Académie des Sciences) jouissait du goût et jugeait des saveurs, quoiqu'elle fût née sans langue. Si, au contraire, cet aliment fait éprouver une sensation désagréable à l'enfant, il le rejette comme mauvais et dangereux.

CHAPITRE XIII.

Du Coucher.

POUR faire parvenir vos enfans à la bonne, louable et nécessaire habitude de se lever de bon matin, ne perdez jamais celle de les faire coucher de bonne heure, jusqu'à leur puberté ; car il ne faut pas oublier que le sommeil est un des principaux agens de la nature, pour la conservation de la bonne santé et l'entretien de la vie ; qu'il est nécessaire pendant toute sa durée, pour le *moral*, comme pour le *physique*, avec des modifications en plus ou en moins, suivant les différentes périodes de la vie : conséquemment faites coucher vos enfans au plus tard à huit heures ; qu'ils soient couchés à plat, légèrement couverts, et dans un endroit spacieux, en proportion de l'âge.

LOCKE recommande bien particulièrement et spécialement de faire coucher

durement les jeunes gens, de ne composer leurs lits que d'une paillasse, d'un sommier de crin, et d'un matelas de laine. Ce philosophe dit expressément, qu'un lit dur fortifie le corps et l'esprit; tandis qu'un molet dissout les membres, énerve le corps et l'esprit.

D'ailleurs, comme tout est vicissitude dans ce bas monde, et qu'on ne sait jamais ce qu'on deviendra, chose qu'il est bien essentiel de ne pas oublier; il est très-à-propos de s'endurcir et de se faire à la fatigue dès le bas âge, pour ne pas trop souffrir, si on se trouve privé de l'aisance dans la suite : la nature nous donne déja assez de besoins sans les multiplier.

Je crois que si on calculait la somme des plaisirs qu'il y a dans les deux façons opposées de vivre, c'est-à-dire, entre une vie molle et une vie dure, on trouverait le même résultat de part et d'autre; parce que je crois que l'habitude constante d'une chose supportable en ôte la peine; et que ce n'est que la

privation d'une jouissance habituelle qui est une peine : je ne crois pas qu'on souffre beaucoup de la *non jouissance* d'une chose dont on ne connaît pas les agrémens.

En accoutumant donc vos enfans, dès le bas âge, à une vie dure, sobre, tempérante, vous ne les faites pas souffrir ; vous leur préparez au contraire des jouissances ; puisque la vie austère fortifie beaucoup le tempérament, et que le bon tempérament donne la bonne santé et la vigueur d'esprit.

Mens sana in sano corpore.

Le jugement sain ne se trouve que dans un corps sain.

CHAPITRE XIV.

Des Châtimens.

Il ne faudrait pas plus de mauvais traitemens, de châtimens, que de récom-

penses corporelles; mais il y a des enfans dont l'opiniâtreté ne peut être vaincue autrement: il n'y a, je pense, que deux circonstances où on doive user du fouet, encore faut-il en menacer long-temps avant que d'en venir à l'exécution, et avoir reconnu l'inutilité des autres punitions; et quand on est forcé d'en venir là, il faut le faire de manière à n'y pas revenir.

L'une de ces circonstances, est la désobéissance opiniâtre et réfléchie; l'autre est le mensonge soutenu; cette persévérance à cacher, à vouloir cacher ses fautes, et à nier les faits; qu'il faut vaincre, à quelque prix que ce soit, parce que cette habitude conduit nécessairement au vice.

Il faut faire connaître à l'enfant que vous voyez facilement, qu'il ne dit pas la vérité, le lui démontrer autant que son intelligence et sa raison peuvent le permettre; s'il commence par s'excuser, écoutez son excuse; si elle est franche et ingénue, point de punition; applau-

dissez à sa sincérité ; faites-lui connaître que c'est une vertu qui ne doit jamais quitter l'honnête homme ; que le mensonge est une horreur qui ne sert à rien, parce qu'on reconnaît la vérité tôt ou tard : que celui qui ment se rend plus coupable par le mensonge, que par sa faute même ; et que s'il ne vous eût pas dit la vérité, il aurait été puni ; mais qu'en raison de sa franchise, vous lui pardonnez sa faute, à condition qu'il ne recommencera pas.

Il faut bien distinguer la désobéissance par étourderie ou légèreté, de la désobéissance réfléchie et opiniâtre. Un enfant qui peut être présumé avoir oublié de faire ce qu'on lui a dit, ne doit pas être puni ; il faut exiger qu'il le fasse tout de suite, pour qu'il ne l'oublie plus.

Locke cite l'exemple d'une petite fille, qui venant de chez sa nourrice, était si volontaire, que la mère fut obligée de la fouetter huit fois dans une matinée, pour vaincre son opiniâtreté, qui ne céda qu'après la huitième fois. Si,

comme il l'observe, la pitié se fut emparée de cette mère, à la septième fois, l'éducation était manquée.

J'ai été dans le cas d'employer la correction sur un enfant, qui comme celui que cite LOCKE, était nouvellement venu de chez sa nourrice ; vraisemblablement ma physionomie ou mon costume lui déplaisait ; car il levait la main sur moi, chaque fois que je m'approchais pour le caresser, et que je voulais l'embrasser : une tappe donnée sur la main battante ne le corrigea pas, je lui fis sentir la verge sur la main levée : enfin voyant que tous ces petits moyens ne rompaient pas sa volonté, et ne faisaient qu'exciter sa colère ; je pris la résolution de lui donner le fouet, de manière qu'il s'en souvînt ; après cela, je n'ai jamais été obligé de le toucher, quoique je l'aie gardé à la maison jusqu'à l'âge de six ans.

CHAPITRE XV.

Soins à donner aux Enfans qui naissent prématurément.

Si, malgré les précautions indiquées dans cet ouvrage, et celles qu'un accoucheur instruit et intelligent peut prescrire suivant les circonstances, la femme ne peut éviter un accouchement prématuré, et que l'enfant naisse à six mois, par exemple, il ne faut pas, pour cela, désespérer de le conserver : la vitalité est quelquefois établie à ce terme. Le fluide vital ou galvanique, l'action du cœur, des artères, des organes digestifs, et des sucs gastriques, peuvent être beaucoup plus développés et plus forts chez un individu de six mois, que chez beaucoup d'autres, non-seulement parvenus à ce terme, mais à celui de sept à huit mois; et cela en raison de la vigueur du tempérament de la mère, de l'état de ses humeurs, lorsqu'elle est

devenue grosse ; et en raison du laps de temps qui s'est écoulé depuis que le père et spécialement la mère ne se sont pas livrés aux possibilités de la fécondation.

Après une longue continence, non-seulement les organes sont plus forts, mais aussi les esprits procréateurs ont plus d'énergie, les sucs nourriciers sont plus élaborés : conséquemment ils doivent opérer plus promptement le développement et l'accroissement de l'*homocule*. Lui-même doit être constitué et pénétré d'un fluide spiritueux et *galvanique* plus énergique, que si ses père et mère se fussent fatigués par de fréquentes possibilités de fécondation, quoique infructueuses. De-là peut naître, à six mois, chez un individu, la vitalité qui quelquefois n'existe pas encore chez une infinité d'autres à sept et à huit : par conséquent il faut tenter tous les moyens qui sont en notre pouvoir, pour soutenir et conserver cette vitalité qui est encore problématique parmi nous, parce qu'ordinairement on abandonne ces indi-

vidus, à cause qu'ils ne peuvent teter, au point qu'on ne pense pas même à leur donner de l'eau sucrée.

Quelques exemples de succès dans pareilles circonstances, que je vais tirer de la savante Dissertation sur la vitalité des enfans avant le septième mois de la gestation, par feu M. *Hoin*, célèbre chirurgien-accoucheur à Dijon, confirmeront la bonté des moyens que j'indiquerai pour la conservation de ces êtres.

Fortunio Liceti, connu par un grand nombre d'écrits, était né dans le sixième mois, n'étant pas plus grand que la main d'un adulte. Il fut élevé, dans les premiers temps, à la chaleur d'un four, à-peu-près de la manière employée par les *Égyptiens* pour faire éclorre leurs poulets. Cependant il a vécu environ quatre-vingts ans, selon quelques auteurs (1).

---

(1) Liceti connu sous le nom de Fortunius Licetus, fils d'un Médecin célèbre, Médecin lui-même, né à *Rapallo* dans les États de *Gênes*, vint au monde le 3 octobre 1577, avant le septième mois de la grossesse

L'avorton de Marseillan, né en 1748, au cinquième mois de grossesse, offre un phénomène plus singulier. M. *Brousset* dit que, pendant les quatre premiers mois qui suivirent sa naissance, il vécut à

---

de sa mère, dont l'accouchement fût avancé par la peur que lui causa l'agitation de la *mer*, en passant de *Réco* à *Rapallo* : c'est pour cette raison qu'on lui donna le surnom de Fortunio ou Fortunius. Il vécut 79 ans et quelques mois.

Fortunius Licetus a, dit-on, composé plus de 50 Traités, entr'autres, un sur les lampes sépulcrales des anciens; parmi plusieurs histoires sur ce sujet, en voici une qui m'a paru très-remarquable.

Sous le pontificat de Paul III, on ouvrit à *Rome* un tombeau dans lequel on trouva un corps de femme tout entier, dont les cheveux étaient relevés par une tresse d'or; il y avait une lampe qui devait avoir brûlé 1600 ans, puisque l'inscription était conçue en ces mots : *Tulliolae filiae meae*, ce qui indiquait la fille de Cicéron; mais tout cela ne fut pas plûtot exposé à l'air, que la lampe s'éteignit et que le corps se réduisit en poussière.

Cet exemple et quelques autres de ce genre firent conclure à Fortunio Liceti, que les anciens avaient le secret de faire une huile qui ne se consumait pas, et que la mêche de ces lampes était une sorte de lin *inextinguible*, dit l'historien; c'est-à-dire, incombustible, vraisemblablement, comme l'*amiante*.

la façon des fœtus, sans crier, sans teter, sans produire aucune sécrétion, ni aucun autre mouvement que celui d'avaler quelques gouttes de lait tiède : après ces quatre mois, ou neuf mois après la conception, il est tout-à-coup sorti de cette espèce de léthargie ; il a crié, teté, remué ses membres, et il a pris un tel accroissement, qu'à seize mois il était devenu plus fort que ne le sont ordinairement les enfans de cet âge.

Cette histoire est confirmée par une à-peu-près semblable, que Thébésius a consignée dans les nouveaux Mémoires de l'Académie des Curieux de la nature.

Le fils de Thomas Suighi, étant né au sixième mois, ne put teter, fut nourri du lait tiède (1) qu'on lui versa dans la bouche, à la faveur d'un entonnoir ; et nonobstant ces circonstances, il s'éleva

(1) Vous voyez encore ici la nécessité de ne donner que du *lait tiède* : plus un enfant est faible, plus il faut suivre cette loi, qui est d'après nature.

et parvint, selon CARDAN, à un âge avancé.

Un fait plus récent est celui-ci.

JULE MODIÉ, fils du citoyen MODIÉ, officier du génie au service de la République Française; aujourd'hui directeur des fortifications de *Jacio*, ville de *Corse*, département de Liamone, est né, l'an six de la République, dans le sixième mois de la gestation de sa mère qui était restée grosse à *Marseille*, au départ de son mari pour *Bastia*. Madame MODIÉ ne pouvant vivre sans la compagnie de son époux, se rendit à *Bastia*, où elle accoucha, dans son sixième mois de grossesse, de ce fils si petit et si faible, qu'il ne put teter dans les premiers temps de sa naissance. Les parens qui l'ont vu à *Marseille*, l'année dernière, an dix de la République, m'ont assuré qu'il était aussi grand, aussi fort et aussi intelligent que le sont ordinairement les enfans de quatre ans venus au terme de neuf mois; ils n'ont pu me donner des détails sur la manière dont il a été élevé,

jusqu'au moment où il a pu prendre le teton ; ils m'ont seulement dit qu'il avoit été nourri par artifice. Cet enfant est maintenant dans sa cinquième année.

Je ne crois pas nécessaire d'augmenter le nombre de ces exemples : en voilà assez pour vous engager à donner des soins à ces individus que l'on est dans le barbare usage d'abandonner, parce qu'ils ne peuvent pas teter. Souvenez-vous que la nature a des exceptions à ses loix, et que conséquemment on pourrait entretenir la vitalité par des soins dirigés avec intelligence envers ces créatures.

Pour y parvenir, il faut, autant que faire se peut, les soustraire aux impressions de l'air, qui exerce sur ces fœtus une action d'autant plus vive et plus douloureuse, qu'ils sont plus éloignés du terme ordinaire de la vitalité, que la nature paraît avoir établie généralement au septième mois de la gestation ; car l'observation nous prouve que tous les enfans naturellement nés à ce terme,

s'élèvent, si on a soin de leur donner un lait analogue à leur force, ou, pour bien dire, à leur faiblesse.

Il faut aussi faire la réflexion que l'eau qui entourait le fœtus dans le sein de sa mère, lui conservait une chaleur douce, uniforme et constante, parce que ce fluide n'est pas exposé aux vicissitudes de l'atmosphère, et qu'au contraire celui où il vient d'arriver, est sujet à de fréquens et sensibles changemens : en conséquence, il faut chercher à lui rétablir cette chaleur si nécessaire au développement et accroissement des animaux, que sans elle il n'y a pas d'existence assurée.

On y parviendra par un entourage épais de coton ou de laine, recouvert d'une mousseline, et en lui couvrant la physionomie avec un morceau de pareille étoffe, pour ralentir l'accès de l'air et en modérer les effets dans ses faibles poumons, parce qu'il n'a pas besoin alors d'un grand volume ; qu'au contraire un air trop actif lui nuirait beaucoup.

Si on n'habite pas un climat naturellement chaud, il faudra tenir cet individu dans une chambre échauffée par un poële, dont la chaleur serait jour et nuit entretenue. On placerait dans le coton qui envelopperait l'enfant, un thermomètre qui devra s'élever jusqu'au vingt-huitième degré environ, terme de la chaleur ordinaire de l'eau dans laquelle ce fœtus nageait avant sa naissance; et pour s'éloigner le moins possible de la marche de la nature, et par conséquent ne pas donner à cet enfant un air trop sec, il faudra entretenir sur ce poële un vase d'une superficie proportionnelle, dans lequel il y aura toujours de l'eau.

Comme il est prouvé par les exemples que je vous ai rapportés, que l'enfant dans cet état ne fournit aucune évacuation, on voit qu'il ne serait pas nécessaire de le remuer souvent; peut-être même ne faudrait-il pas le changer avant que les évacuations ne survinssent. Il faudra cependant faire attention que la transpiration insensible ne forme croûte

sur la peau : la position horizontale sur un plan incliné, de la tête aux pieds, est la plus favorable, et celle qui lui convient le mieux pour faciliter la déglutition.

Comme les organes digestifs sont excessivement faibles à ce terme, et que les vaisseaux qui doivent en recevoir le produit, sont d'un calibre très-étroit, on conçoit que la première nourriture qu'on puisse donner à un individu aussi faible, doit être très-séreuse, et qu'il faut en donner au plus une cuillerée à café, chaque fois, dans les premiers jours, et répéter cette dose toutes les trois heures. On sent que la nourriture la plus analogue à une créature de cet âge, serait le lait de la mère ; mais comme il est rare d'en avoir dans ces circonstances, il faut commencer par du petit-lait tiède, dans lequel on ajoutera par suite, et successivement de plus en plus, quelques gouttes de lait de vache le plus nouveau possible.

Par ces moyens, un enfant né avant

le terme ordinaire de la vitalité, pourra exister quelque temps à la manière des fœtus, se développer, s'accroître et faire cesser, parmi nous, le problême de la vitalité chez les enfans nés avant le septième mois de la gestation, et qui n'est plus un problême en Italie.

Si nous n'avons pas beaucoup d'exemples de cette possibilité dans nos pays, c'est que la température nécessaire pour ce genre d'existence ne s'y trouve pas naturellement, et qu'on n'a ordinairement rien de prêt pour pareil événement; que d'ailleurs la malheureuse prévention où l'on est, que le fœtus ne peut avaler, fait que personne n'a encore tenté aucun des moyens qu'on peut avoir à sa disposition.

D'après tout ceci, nous ne pouvons nous empêcher de conclure qu'indépendamment des accidens connus et dangereux pour la mère et l'enfant, il y a certainement des causes qui déterminent les naissances prématurées, comme il y en a qui reculent le terme ordinaire de

la naissance : ce qui me paroît bien prouvé par les écrits des plus célèbres physiologistes de nos jours, publiés depuis 1765, jusqu'en 1769.

CHAPITRE XVI.

Des soins que l'on doit donner à la Femme sitôt après l'accouchement, pour lui procurer une quantité suffisante de bon lait.

Chez toutes les nations, la manière d'habiller et de gouverner les femmes nouvellement accouchées est différente : il faut suivre les usages du pays que l'on habite, quand ils ne sont pas nuisibles à la santé, et savoir adopter à propos ceux des étrangers même, lorsqu'ils peuvent contribuer à un plus prompt rétablissement.

Mesdames,

Vos mères avaient contracté la *bonne* et *salutaire habitude* de se faire serrer le ventre, quelques heures au plus

tard, après qu'elles étaient accouchées. Cet usage est nécessaire à la santé de la nouvelle accouchée et à celle de son enfant, si elle doit nourrir. On ne peut donc trop en recommander la continuation, je pourrais dire la reprise ; car on l'a beaucoup abandonnée depuis douze à quinze ans. Je vois tous les accoucheurs que la révolution a enfantés, faire peu de cas de ce moyen : ils croient même qu'il est au-dessous d'eux de s'en occuper, parce qu'ils n'en sentent pas l'utilité. L'expérience leur en fera un jour connaître la nécessité ; mais malheureusement ce ne sera qu'aux dépens de quelques victimes.

Je ne conseille pas ce moyen, dans l'intention d'empêcher le ventre de rester gros après l'accouchement, comme on l'a toujours dit aux femmes, car c'est aujourd'hui la mode de l'avoir gros, et il faut bien se garder de s'opposer à une mode, quelque laide qu'elle soit, quand elle ne nuit point à la santé.

L'expérience m'a confirmé ce que

Smellie (1) dit à ce sujet, et m'a prouvé le grand avantage que les femmes en général, et spécialement les faibles, retirent de ce moyen, en l'appliquant promptement après la délivrance: j'ai remarqué que celles qui en ont fait usage se trouvaient beaucoup plus fortes que les autres, au même terme d'accouchemens, toutes choses égales d'ailleurs; et je puis certifier avoir arrêté des suites de couche fâcheuses, c'est-à-dire, des pertes, par ce seul moyen.

Je crois que celui qui le premier a reconnu l'utilité de serrer le ventre peu après la délivrance, ne l'a conseillé, sous le prétexte d'empêcher le ventre de rester gros, que parce que c'était une chose ignoble alors; il ne l'a conseillé, dis-je, sous ce prétexte, que pour engager les femmes à supporter cette gêne, parce qu'il savoit comme nous, *mesdames*, que vous faites plus pour la conservation

(1) *Smellie*, grand praticien et professeur d'accouchemens à *Londres*.

de vos charmes, que pour celle de votre santé; mais cependant, persuadez-vous bien qu'en soignant l'une, vous soignez les autres, et que vous nous êtes d'autant plus précieuses, que vous jouissez de la meilleure santé possible.

Quoique le conseil de bander le ventre après l'accouchement, pour l'empêcher de rester gros, ne soit que spécieux, il n'en est pas moins sage, salutaire, et même nécessaire pour la santé de la mère, et spécialement de celle qui veut allaiter. Aujourd'hui que les femmes font tant de sacrifices pour leurs enfans, je suis persuadé qu'elles feront encore celui-ci, en leur parlant le langage de la vérité.

Ce moyen est de la plus grande nécessité pendant les quarante-huit premières heures, au moins; parce qu'il modère l'évacuation sanguine, et qu'il remplace, en partie, la compression qu'opérait le fardeau de la grossesse, sur les gros vaisseaux du bas-ventre, qui en fournissent à la matrice et dont il faut ralentir le jeu; il devient plus nécessaire que

jamais, maintenant que toutes les femmes allaitent leurs enfans ; et s'il n'était pas connu, il faudrait l'inventer, car il est bien intéressant pour une nourrice d'éviter la trop grande évacuation sanguine après l'accouchement, parce qu'elle nuit toujours plus ou moins à la bonne digestion, conséquemment à la perfection de la matière laiteuse qu'elle entraîne par cette voie, comme nous en sommes convaincus par les longues suites de couche des femmes qui n'allaitent pas ; ainsi donc on ne peut trop recommander aux sages-femmes et aux gardes-femmes en couche, de continuer l'usage d'un moyen qui influe nécessairement sur la santé des deux êtres qui sont confiés à leurs soins.

On ne peut trop répéter aux nourrices, que leur lait est le fruit de leurs digestions ; et que ce n'est pas seulement ce qui entre dans l'estomac qui fait le bon lait, mais ce qui s'y digère bien.

Une partie des femmes nouvellement accouchées manquent d'appétit, et par

suite se trouvent sans une quantité suffisante de lait. Si on voulait bien en chercher la cause, on la trouverait souvent dans l'abondance des *lochies* ou suites de couche, qu'il m'a paru sage de modérer d'abord chez quelques femmes, et nécessaire d'arrêter ensuite, plus ou moins tôt, suivant les circonstances et les tempéramens.

Les physiologistes sentiront, quand ils voudront y réfléchir, la nécessité de ralentir et supprimer une évacuation, qui non-seulement devient inutile, mais dangereuse, après le dégorgement de l'*uterus*, qui ordinairement est effectué dans les six ou sept premiers jours d'une couche heureuse (1), comme nous le prouve l'observation. L'expérience journalière nous démontre que les femmes d'une bonne constitution qui allaitent leurs enfans, et qui se sont fait bander

(1) Il faut accorder à la nature plus ou moins de temps, en raison de la durée ordinaire des règles de chaque individu; en sorte que dix jours sont souvent nécessaires pour beaucoup de tempéramens.

le ventre après l'accouchement, cessent d'avoir des suites de couche, les unes, le cinquième jour, d'autres le septième, et quelques-unes le dixième au plus tard; et qu'alors le lait prend plus de consistance, tandis que chez celles qui n'ont pas usé de cette précaution, les lochies durent ordinairement beaucoup plus long-temps, et le lait reste clair et séreux, à moins que ce ne soit chez des femmes dont l'*uterus* est extrêmement musculeux. L'observation nous prouve encore que, lorsque cette évacuation subsiste plus long-temps, elle est souvent entretenue par une faiblesse locale; ce qui est manifestement prouvé par la durée de cet écoulement, infiniment plus longue chez les femmes cacochymes et sujettes aux fleurs-blanches, et par l'abondance de la matière laiteuse qui se porte à ce viscère, chez ces individus, presque en aussi grande quantité qu'aux mamelles. Ils reconnaîtront aussi que ce qui passe par l'*uterus*, après son dégorgement, est non-seulement en pure

perte pour la mère et l'enfant, mais encore au détriment de l'un et de l'autre, puisque cette évacuation affaiblit l'estomac de la mère, diminue la quantité, et notamment la qualité de son lait.

C'est une erreur de croire qu'il faille laisser subsister cette évacuation aussi long-temps qu'il plaira à la nature de la produire chez la femme qui nourrit, sous prétexte qu'il ne faut pas troubler les opérations naturelles. Personne n'est plus exact que moi à suivre ce principe, quand la nature fait bien; mais en pareil cas, elle est en faute, et nous sommes là pour la rectifier. Cette évacuation est inutile après le dégorgement de l'*uterus*, comme je l'ai déja dit; sa durée a plus que des inconvéniens; elle est un mal réel pour la mère et l'enfant : il faut donc la ralentir d'abord, et la supprimer ensuite, non par des topiques ou injections astringentes, ce qui serait bien dangereux, mais en fortifiant l'*uterus* et l'estomac par les moyens ci-après indiqués.

Quel est le médecin qui n'arrête pas une évacuation périodique, lorsqu'elle dure assez de temps, ou qu'elle est assez abondante pour affaiblir l'individu chez lequel elle existe? La nourrice est nécessairement dans ce cas, et c'est en cela, ainsi que dans le choix des alimens, que doit consister la différence de la conduite qu'il faut tenir avec une mère nourrice, d'avec celle qui ne l'est pas.

L'observation nous prouve encore que les femmes les mieux constituées, et dont l'état de bonne santé promettait tout le succès possible dans l'entreprise de l'allaitement, se sont trouvées, à la ville, comme à la campagne, dans l'impossibilité de l'exécuter, lorsqu'elles ont éprouvé une perte en accouchant; ou de le continuer, lorsque l'évacuation des *lochies* s'est soutenue trop long-temps. Nous avons vu aussi que leur allaitement a été dérangé par de mauvaises digestions, et que ces mêmes femmes ont été tourmentées du reste de

leur lait. Il est donc bien intéressant de prendre toutes les précautions nécessaires, non-seulement pour éviter les pertes, mais même empêcher la trop longue continuité des évacuations par la partie sexuelle ; et en même temps de s'occuper de tous les moyens qui peuvent perfectionner les digestions, conséquemment rendre la confection de la matière laiteuse aussi parfaite qu'elle peut l'être.

Moyens et remèdes propres à donner une bonne qualité au lait d'une mère, en même temps qu'une quantité suffisante.

Pour parvenir à ce but, je fais, une heure après l'accouchement et souvent plutôt, appliquer sur le ventre de l'accouchée des serviettes molles, pliées triangulairement ou carrément, suivant le volume du ventre, et soutenues par une autre serviette ou bande de ventre mise circulairement pour soutenir les contractions de la matrice, comprimer les gros vaisseaux du bas-ventre qui,

sans cette compression, continueraient à porter trop abondamment du sang à l'*uterus*, et qui conséquemment en feraient perdre plus qu'il ne faut, ce qui affaiblirait toutes les facultés de la mère. Cette compression doit être, autant que possible, sans beaucoup incommoder la femme; c'est une gêne momentanée bien salutaire : je la lui fais garder le plus long-temps possible, en la serrant chaque jour davantage, suivant le dégorgement de l'*uterus*.

Le sixième jour, au plus tard le huitième, s'il n'y a pas une très-grande diminution dans les *lochies*, je fais boire à l'accouchée une demi-once de sirop de grande consoude, c'est-à-dire, une cuillerée à bouche dans une cuillerée d'eau, trois ou quatre fois le jour; je fais continuer cette dose pendant trois ou quatre jours sans l'augmenter, pour peu qu'elle fasse d'effet. Si la diminution des lochies n'est pas sensible le cinquième jour, je fais doubler les doses; et le huitième, s'il n'y a pas de grands

changemens, j'en fais prendre trois cuillerées chaque fois, ce qui équivaut à une once et demie : on continue cette dose pendant plusieurs jours, si l'accouchée n'éprouve rien d'extraordinaire. Lorsque les lochies sont finies, on soutient le bon effet de ce remède, en le continuant encore, mais avec diminution des doses, et en en prenant moins fréquemment ; car il ne faut pas l'abandonner subitement, à moins qu'il ne survienne mal de tête. Ceci peut, et doit être modifié suivant les circonstances et les individus auxquels on a affaire ; car il y a des femmes à qui il en faut peu, et d'autres à qui il en faut de fortes doses. Dans ces circonstances, le sirop est préférable à la tisane de grande consoude avec le riz que l'on emploie souvent dans les pertes, parce que cette abondante boisson détruit le bon effet de la plante, en relâchant trop l'estomac qui est déja fort affaibli, tandis que, concentré avec le sucre, elle fait plutôt son effet, et donne de la consistance au lait, ce

que ne fait pas la tisane ci-dessus.

Je n'emploie ce remède, que quand les lochies sont trop abondantes, et que par cette raison la femme reste faible, et le lait si séreux, que, faute de plus de qualité, il ne peut suffire à la nourriture de l'enfant; car il ne faut y suppléer par une nourriture étrangère, que le plus tard possible, attendu que la meilleure de toutes est ordinairement le lait de la mère, parce qu'il a une analogie parfaite avec les fluides de son enfant.

Pour les femmes qui restent faibles, débiles et valétudinaires, quoiqu'elles perdent peu, ou point du tout, lorsque cette débilité vient de la faiblesse d'estomac, comme chez les Blondes, et celles qui sont sujettes aux fleurs-blanches; *je fais mêler quatre onces de sirop de grande consoude, avec huit onces de sirop de lierre terrestre et quatre onces de sirop d'écorce du Pérou* (1).

(1) Si on était dans le cas de faire usage de ce mélange dans les pays méridionaux, il faudrait en supprimer le sirop d'écorce du Pérou, trop chaud pour ces climats.

Ce mélange est *stomachique, pectoral* et *astringent;* la nourrice qui voit en blanc doit en faire usage deux ou trois fois le jour, demi-heure au moins avant le repas, à la dose d'une ou deux cuillerées chaque fois, suivant l'abondance de sa perte blanche; on peut y ajouter quelques gouttes d'eau pour en faciliter la déglutition; ces doses sont sujettes à variation, suivant l'état de la femme, leur effet, et aussi suivant la saison; les plus grandes doses sont nécessaires dans les temps humides, et les moindres dans le temps chaud et sec.

Souvent le sirop et le vin anti-scorbutique réussissent mieux, car s'il y a eu relâchement et infiltration pendant la grossesse, ou perte en accouchant, les moyens ci-dessus indiqués seront insuffisans; il faudra nécessairement commencer par le sirop anti-scorbutique pour les poitrines faibles et sensibles, pour finir par le sirop de *lierre terrestre;* et par le vin anti-scorbutique, pour celles qui pourront le supporter. On peut com-

mencer par le sirop anti-scorbutique à la dose d'une once par jour, pour ensuite passer à l'usage du vin, que l'on peut pousser graduellement jusqu'à trois onces par jour, en commençant par une.

Dans les cas dont je viens de parler, les anti-scorbutiques sont d'absolue nécessité pour relever le ton de tout le système vasculaire, aider au dégorgement des parois de l'*uterus*, et retirer la femme de l'espèce d'inertie où elle se trouve ordinairement, et du dégoût qu'elle éprouve souvent; en un mot, il faut faire de son mieux pour reconnaître la cause du défaut d'appétit, pour y remédier; car, sans appétit, il n'y a pas de bonnes digestions, et sans bonnes digestions il n'y a pas, ou peu, de bon lait.

Il faut observer que la Blonde, ayant ordinairement la fibre plus faible, a besoin de remèdes plus actifs, ou de doses plus fortes que la Brune; cependant il y en a quelques-unes aussi irritables que les Brunes. On sent d'après cela qu'il faut varier les doses suivant les tempéra-

mens, les saisons, le climat, et suivant les individus que l'on a à traiter; mais aussi suivant la grossesse et le genre d'accouchement qui ont eu lieu ; car une perte survenue par atonie de l'*uterus*, après l'accouchement, et après une infiltration de ce viscère, nécessite des remèdes à des doses plus actives que si la perte a été occasionnée par pléthore, ou par mauvaise manœuvre dans la délivrance ; conséquemment on se gouvernera d'après la circonstance, et d'après l'avis du médecin, ou de l'accoucheur, s'il est intelligent et instruit.

Le sirop anti-scorbutique étant plus actif que les autres, demande à être étendu dans deux cuillerées d'eau pour en commencer l'usage, sur-tout si on est dans le cas de l'administrer à des femmes dont le genre nerveux soit irritable ; il est rare qu'il en faille plus d'une once par jour.

Il faut le faire prendre plutôt à la fin de la digestion qu'avant le repas : 1.° parce qu'il ne trouble pas la digestion, qu'au

contraire il la favorise ; 2.° parce que j'ai observé que, chez les femmes irritables, il ôtait plutôt l'appétit qu'il n'en donnait, lorsqu'il était pris l'estomac vide : il n'en est pas de même pour les autres sirops indiqués ci-dessus.

Ces moyens sont préférables à tous ceux que j'ai vu ordonner en pareil cas, et sur-tout, meilleurs que le régime forcé des farineux ; car faire beaucoup manger une nourrice, ou ne lui donner que de la soupe et des farineux, ne donne pas de qualités au lait, si elle n'a pas d'appétit, ou si elle digère mal. Ce régime a beaucoup plus d'inconvéniens pour la femme qui allaite que pour toute autre.

Quelquefois le défaut d'appétit vient de ce que la femme n'a pas été purgée pendant le cours de sa grossesse, précaution que je regarde d'absolue nécessité pour le plus grand nombre des femmes qui se destinent à l'allaitement, parce que la rapidité avec laquelle les femmes grosses digèrent ordinairement, ne contribue pas à la perfection du chyle, ni

à l'élaboration des autres fluides, et qu'il vaut mieux se purger à la fin d'une grossesse, après la septième et la huitième époque, par exemple, que de le faire pendant l'allaitement, parce qu'il est rare que les purgatifs ne le dérangent pas; cependant on s'y trouve quelquefois forcé, même après les purgations prises pendant la grossesse, et il vaut mieux alors hasarder un dérangement, que de laisser la nourrice dans un état qui ne produit que du mauvais lait, et qui la conduirait infailliblement à une maladie assez grave pour le lui faire perdre, et conséquemment manquer sa nourriture, indépendamment du mal qu'il en résulterait pour son nourrisson.

Après quelques purgatifs il faudra faire faire usage du mélange des trois sirops, si les lochies sont encore abondantes et d'un rouge bien marqué; on fera ce mélange à égale dose, c'est-à-dire, chaque sirop par tiers, comme, par exemple, quatre onces de chaque. Si, au contraire, la femme est quitte de ces lochies, et qu'il

n'y ait que perte blanche et faiblesse ; on fera usage du mélange de quatre onces de sirop de lierre terrestre, avec deux onces de sirop d'écorce du Pérou.

L'usage du lierre terrestre convient au plus grand nombre des femmes de ce pays, qui ont un estomac faible et une poitrine délicate. Cette plante prise à la manière du thé, est souverainement bonne pour les femmes sujettes aux fleurs-blanches, avant d'être nourrices, et pour celles dont une portion de lait s'écoule par la partie sexuelle.

Le régime n'est pas moins nécessaire que les remèdes ; il doit consister dans le choix des alimens, comme dans la quantité que l'on en prendra, car manger plus que l'estomac ne peut digérer facilement, ne donne pas de lait d'une bonne qualité ; il vaut mieux qu'une nourrice mange plus souvent, que de faire un repas trop fort ; cependant il faut au moins trois heures entre les plus légers repas, et cinq entre les plus forts, ayant soin de faire de l'exercice à pied

après un repas un peu copieux ou très-nourrissant.

Du choix des alimens.

Parmi les farineux, le pain bien cuit et rassis, est préférable au tendre, et à plus forte raison à celui qui n'est pas assez cuit ; les purées de lentilles conviennent mieux que celles de haricots et de pois, qui cependant peuvent être données aux femmes robustes et qui font de l'exercice, en ajoutant quelques gousses d'ail dans l'eau où on les fait cuire, pour empêcher les flatuosités auxquelles elles donnent lieu sans cette précaution. Le haricot rouge est plus facile à digérer que le blanc.

Le *riz*, la *semoule*, le *vermicelle*, le *gruau*, sont de bons farineux à manger au gras, quand ils sont bien cuits, et comme le disent les cuisinières, *mijottés* sur la cendre chaude. On peut les préparer au lait quand l'estomac est bon et qu'il le digère bien ; car il ne faut pas croire que le lait chasse le lait, comme

je l'ai souvent ouï dire ; le lait ne fait perdre à la nourrice son lait, que quand elle digère mal celui qu'elle prend. Si on prépare ces farineux au lait, il faut, pour les estomacs faibles, les aromatiser suivant le goût de la personne qui doit les manger ; pour les unes, il faut quelques grains de canelle ; pour d'autres, du girofle ou de la muscade.

Mais ce qui est préférable à tous ces potages, est un gros de *salep* cuit au bouillon à la viande, dans lequel on aurait mis un ou deux clous de girofle (1) ; ou

(1) Quelques cuillerées de cette bouillie conviennent mieux dans les premiers mois de la vie de l'enfant à qui il faut un supplément au teton ; elle est préférable à la fécule de pomme de terre qui amollit quelquefois l'enfant, et qu'il faut réserver pour mêler avec la farine de mie de pain, lorsqu'elle constipe l'enfant.

La seule différence pour l'enfant, est qu'il faut que le bouillon dans lequel on la fera, soit plus doux et moins aromatisé, que pour la mère, ce à quoi on réussira en faisant tirer de ce bouillon quelques heures avant qu'il ne soit à sa perfection, et comme il faut qu'il soit pour la mère. On ne le préparera au lait que quand l'enfant aura six ou sept mois, parce qu'il est rare qu'il puisse bien digérer du lait cuit avant ce terme.

cuit au lait aromatisé avec quelques cuillerées d'eau de fleurs d'orange double, ou quelques grains de vanille, ou une demi-once de canelle orgée et suffisante quantité de sucre ; c'est le meilleur premier déjeûner que l'on puisse donner à une nourrice qui a l'estomac faible et qui est petite mangeuse.

Les œufs préparés de toutes manières, excepté cuits dur, sont une bonne substance ; conséquemment les laits de poule dans lesquels on mettra quelques cuillerées d'eau de fleurs d'orange, ou de canelle orgée, sont aussi d'excellens moyens pour soutenir les forces de la mère et de l'enfant, et conduisent au succès d'allaitement parfait.

Les viandes rôties ou grillées conviennent mieux aux nourrices dont la fibre est molle ; les bouillies, à celles dont la fibre et le sang sont secs ; le mouton, les pigeons conviennent généralement aux femmes faibles, ainsi que le jeune gibier ; les volailles grasses relâchent et débilitent l'estomac.

Les poissons de mer sont préférables à ceux d'eau douce ; mais comme toutes les femmes faibles ne sont pas à même de se procurer de la marée, il faut qu'elles fassent cuir leur poisson au court-bouillon, avec du vin, de l'oignon, et quelques fines herbes et du persil, pour les manger sans sauce.

Pour boisson habituelle, du bon vin vieux, tempéré par suffisante quantité d'eau, pour ne pas trop s'échauffer, ou se constiper. Comme je n'écris ici que pour les femmes faibles, le cidre ni la bierre ne conviennent pas. Les femmes fortes peuvent manger et boire tout ce qu'elles voudront, pourvu qu'elles ne portent rien à l'excès, et qu'elles fassent de l'exercice en proportion.

Du bon vin pur, mais tempéré par le sucre, ou de *Rota*, d'*Alicante*, ou de *Malaga*, avec quelques mouillettes de pain, doivent être préférés à toute autre chose pour un second déjeûner, parce qu'il remonte le ton, la chaleur de l'estomac, et le dispose à une bonne digestion pour le dîner.

Tous ces moyens sont susceptibles de variétés, et de modifications, non-seulement suivant les individus, mais encore pour le même, suivant les temps et les circonstances; car ce qui est bon dans un moment, peut ne pas convenir dans un autre. Voilà des données qui peuvent servir de règle générale de conduite, sauf modifications, suivant les temps et les climats. C'est par tous ces soins et moyens que les femmes faibles parviendront facilement à un allaitement heureux, sans s'épuiser.

CHAPITRE XVII.

Moyens pour tous les Humains de se conserver en bonne santé, et de jouir d'une longue vie, sans infirmités.

Nous ne pouvons trop admirer le génie d'*Hippocrate*, père de la médecine (1),

(1) Pline, lib. 26, chap. 2, dit: Hippocrate, originaire de l'île de *Cos*, l'une des îles de l'Archipel, y

qui à lui seul a plus fait pour l'avancement de cette science merveilleuse, que tous ceux qui l'avaient précédé. Il fut assez bon citoyen et assez bienfaisant pour communiquer au genre humain cette science, qui de son temps était pour ainsi dire concentrée en lui et dans sa famille.

Quand on pense au temps où il vivait, et au peu de secours qu'il pouvait tirer de ses prédécesseurs, on ne peut s'empêcher d'être surpris de l'excellence des préceptes qu'il nous a laissés ; enfin il nous a mis en état, par ses observations et notre expérience, de vous dicter des principes certains de conduite pour conserver votre santé, et en donner une bonne à vos enfans.

En vous parlant des choses les plus plus naturelles, et qui sont indispen-

---

est né vers l'an 458 avant l'ère chrétienne, d'une famille noble ; son père descendait en droite ligne d'Esculape, et par sa mère il appartenait à Hercule. Il est le premier qui ait donné des principes clairs et intelligibles sur la médecine.

sables à la bonne santé, je crois remplir un devoir et perfectionner cet ouvrage.

Les choses indispensablement nécessaires à la bonne santé, comme à l'entretien de la vie, sont : *l'air*, *la nourriture*, *l'exercice* et *le repos*, *le sommeil* et *la veille*, *l'évacuation ou la retenue des excrémens*, et enfin, *les passions* et *les affections de l'ame*.

De l'Air.

Nous devons faire attention aux qualités de l'air, et observer ses différentes variations et températures, pour nous vêtir en conséquence ; il est d'absolue nécessité de suivre les changemens des saisons qui sont si différentes et qui opèrent sur nos corps des effets si sensibles, qu'une infinité d'individus, et notamment de femmes, en sont très-affectées (1).

---

(1) Hippocrate avertit soigneusement de prendre des habits plus chauds aux approches du froid, et de

Les vents qui règnent ordinairement dans le pays que l'on habite, demandent une grande attention, parce qu'ils influent plus ou moins sur l'état de bien ou mal-aise habituel.

Le vent du nord quand il souffle long-temps, purge l'air des vapeurs grossières qu'il charrie; il le rend brillant et serein, conséquemment sain pour beaucoup de gens de qui il augmente la force, et à qui il donne de la légèreté et de l'activité; mais il ne produit pas toujours de si heureux effets sur tous les individus, parce qu'ils ne sont pas tous de la même force, ni du même âge : les gens faibles et les vieillards en sont souvent très-incommodés, spécialement s'ils s'y sont exposés sans les vêtemens nécessaires

---

ne pas les quitter trop tôt au printemps où nous avons souvent trois saisons dans le jour. Il y a beaucoup de pays où il est très-prudent de ne pas les quitter avant les premiers jours de juin, ou environ le 15 prairial : vous pouvez juger par là, combien était dangereux cet usage établi à la cour, et par suite dans les grandes villes, de quitter les habits d'hiver au premier jour de printemps, quel qu'il fût.

pour se garantir de la répercussion de la sueur, et même de la transpiration insensible, source principale des *rhumes*, des *maux de gorge*, des *fluxions de poitrine*, des *constipations* et des *stranguries*, toutes maladies plus dangereuses pour les femmes grosses ou nourrices, qu'en toutes autres circonstances.

On conçoit facilement, que si des tempéramens vigoureux peuvent être fâcheusement affectés par le vent du nord, ce que c'est pour les constitutions délicates et faibles, comme l'est la majeure partie des femmes de ce pays; alors les maladies ci-dessus énoncées deviennent incurables chez la plupart d'entre elles; et celles qui en guérissent, n'en relèvent qu'avec des impressions fâcheuses pour le reste de leur vie.

Outre que le froid peut supprimer la transpiration, et par ce moyen mettre en activité des dispositions morbifiques; nous savons que, supporté à un certain degré, il excite chez le sexe des hémorragies qui sont très-fréquentes en *Suisse*

et dans les pays du nord, parce qu'il refoule le sang de toute la périphérie, au centre, et le pousse sur les organes intérieurs. Le plus faible, de la poitrine ou de la matrice, s'en trouve le plus affecté; delà naît un crachement de sang, ou une perte utérine.

Le vent du midi est moins malfaisant. Pendant l'été il énerve et affaiblit par les grandes transpirations et sueurs qu'il procure; lorsqu'il nous apporte des pluies, il relâche le corps, occasionne des fluxions : un vent sec, sans être trop chaud, ni trop froid, est le plus favorable pour faire de l'exercice à pied ou à cheval en pleine campagne, et pour voyager.

Le vent d'*est* est préférable à celui de l'*ouest*, parce qu'il ouvre les pores de la peau, facilite la transpiration insensible et dilate les poumons, tandis que ce dernier les resserre. Il faut autant que l'on peut se procurer une habitation, soit à la ville, soit à la campagne, dont les fenêtres permettent l'entrée au vent

d'*est* de préférence à tout autre, surtout quand on a passé la vigueur de l'âge.

Le printemps, quand il se comporte bien, est, en général, la saison la plus avantageuse à la santé, malgré les variétés de sa température. On respire un air nouveau chargé des émanations bienfaisantes des fleurs de toutes espèces, surtout dans les pays couverts d'arbres fruitiers; tous nos sens en sont agréablement affectés, notre sang en est revivifié, et nos poumons reçoivent un genre de miel aérien qui les dilate et les aromatise; rien n'est meilleur que de se promener sous les arbres à fruit pendant la floraison.

L'automne, au contraire, et spécialement sa fin, est la saison dangereuse, parce que les brouillards relâchent la texture de nos poumons, que l'air est plus chargé des vapeurs de la terre, et parce que le soleil n'a plus pour notre atmosphère la même force d'attraction. Cette saison ralentit la transpiration insensible; aussi est-elle celle où il règne

ordinairement plus de maladies, parce qu'en général on quitte trop tard les habits d'été.

Lorsqu'on approche de sa soixantième année, on ferait sagement de se purger sur la fin de l'automne, à plus forte raison quand on est plus avancé en âge, et après une ou deux purgations, il serait prudent de boire pendant quelques jours une décoction de bois de *sassafras*, ou de *quinquina*, ou de *véronique*, pour suppléer au défaut de transpiration et d'exercice, qui deviennent plus rares dans cette saison. Les tempéramens les plus pituiteux et les plus replets, prendront de préférence le quinquina ou le sassafras, à la véronique qui sera employée de préférence par les tempéramens secs et maigres. Par ces précautions on éviterait les *rhumes*, les *catarres*, les *fluxions*, ainsi que les douleurs de *rhumatismes* et de *goutte-vague*, dont les accès sont plus fréquens l'hiver que dans les autres saisons.

On a remarqué que le printemps et le

commencement de l'été sont très-favorables aux enfans et à la jeunesse, en général ; l'été et le commencement de l'automne à la vieillesse, et la fin de l'automne, ainsi que l'hiver, à ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, et d'une bonne constitution.

De la Nourriture.

Le sang humain est composé de deux humeurs principales ; savoir, la partie séreuse ou lymphatique, et la partie rouge ou fibreuse, qui à elles deux forment et constituent la presque totalité de ce fluide qui entretient notre existence bien ou mal, et soutient nos forces, suivant sa qualité bonne ou mauvaise ; il s'y joint une portion de bile jaune et une de noire, ainsi qu'une portion de sel. Notre santé dépend de la quantité et de la qualité de ces différentes parties et de leur mélange, chacune dans des proportions inégales qui nous sont données par la nature dans le sein de notre mère, et à des doses différentes pour chaque indi-

vidu ; ce qui constitue la variété des tempéramens naturels (1). Ce fluide est entretenu et augmenté par le fruit de nos digestions, conséquemment par le produit des alimens que nous prenons.

Dès que l'individu est hors du sein maternel, si l'une de ces humeurs devient plus abondante (je ne dis pas qu'une autre, puisqu'elles ne sont pas en doses égales), mais plus abondante, plus épaisse ou plus séreuse qu'elle ne doit être, la santé s'altère plus ou moins promptement, plus ou moins grièvement, suivant la qualité et la proportion de cette surabondance délétère ; dès-lors les sécrétions se font moins bien, nous commençons à moins bien digérer, source de la majorité de nos maladies.

Il faut que vous sachiez que nous ne digérons pas comme les animaux à gésier, par trituration, comme on l'a cru jusqu'à

(1) Par le mot tempérament, on ne doit entendre que l'état habituel des fluides et des solides dont le corps humain est composé.

la fin du siècle dernier ; nous digérons à la manière des animaux qui ont un estomac membrano-musculeux, parce que tel est le nôtre ; par conséquent nous ne pouvons digérer facilement qu'à la faveur de la mastication.

Les alimens brisés par les dents, amollis par la salive, sont poussés par l'œsophage dans l'estomac ; c'est dans la cavité de ce viscère que se fait l'opération qu'on nomme digestion, qui consiste dans la dissolution de nos alimens par le suc digestif que filtre l'estomac, et que nous appelons suc *gastrique*, qui a une analogie parfaite avec le suc salivaire. D'après cela, vous concevez facilement que cette digestion s'opère d'autant plus aisément, que les alimens qui parviennent à l'estomac sont plus imprégnés de salive, et par ce moyen plutôt réduits en bouillie ; que conséquemment nous en retirons plutôt le premier produit qui est le *chyle*, liqueur bien essentielle à notre existence, puisque c'est ce chyle qui, en se mêlant avec le sang, est porté par tout le sys-

têine, pour réparer nos pertes continuelles, et que conséquemment il est bien nécessaire de bien mâcher, pour rendre le chyle abondant et lui faciliter sa transmutation en notre substance.

Plus on a besoin de réparer promptement, plus il faut mâcher lentement, pour ne pas nuire à la digestion; mais malheureusement on fait toujours le contraire; aussi plus on a mangé précipitamment, plus on digère difficilement, et moins on répare promptement; les indigestions n'ont souvent pas d'autres causes.

Pour faire un bon chyle, non-seulement il faut choisir des alimens substantiels, mais il ne faut pas en manger trop; car si vous donnez à votre estomac plus d'alimens qu'il n'a de suc gastrique, vous ne digérerez pas, ou vous digérerez mal, et ce n'est pas le moyen de réparer promptement vos forces. Pour conserver votre santé, il faut vous persuader une vérité; que ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais ce qu'on digère bien. Tout

ce que l'estomac digère facilement fournit un bon chyle ; tout ce qu'il refuse de digérer aisément, devient nuisible à la longue, et on doit s'en abstenir.

Prendre plus d'alimens que l'estomac ne peut en supporter sans éprouver de la pesanteur, c'est certainement s'exposer à plusieurs maladies, sur-tout si cet excès se renouvelle souvent. Les moyens de bien perfectionner le chyle, sont, 1.° de bien broyer les alimens, et de promener dans la bouche ceux qui n'ont pas besoin d'être mâchés, pour les imprégner de salive ; 2.° de ne donner à son estomac que ce qu'il peut supporter sans souffrir ; 3.° de faire de l'exercice à la fin de la digestion, c'est-à-dire trois heures après le repas, ou avant celui qui doit suivre, et ne jamais faire deux repas de suite, sans exercice dans l'intervalle, et ce toujours en proportion de la quantité d'alimens qu'on a pris ; c'est-à-dire, que le jour où on a plus mangé que de coutume, il faut aussi faire plus d'exercice.

Lorsqu'on a trop pris de nourriture à un repas, et qu'on s'est procuré une digestion pénible, il faut non-seulement faire plus d'exercice que de coutume, mais il faut se priver du repas qui devrait naturellement suivre celui-là, sur-tout si on a des rapports aigres, sans quoi ce repas s'aigrirait aussi, et on accumulerait un foyer de mauvais levains. Si la digestion n'a été que pénible sans aigreurs, on peut suivre l'ordre de ses repas; mais il faut faire le premier plus léger que de coutume, et le faire précéder d'une infusion de quelque tonique ou amère que l'on boira comme du thé, pour délayer les sabures que laisse au fond de l'estomac une mauvaise digestion, et qui souvent l'irrite de manière à faire croire que l'on a faim, et aussi pour lui rendre son ton, et lui procurer un suc gastrique propre à faire une bonne chylification.

Quand on s'est raisonnablement privé d'un repas, il ne faut pas, comme on le fait souvent, s'en dédommager par un autre très-copieux; au contraire, il

faut cette fois manger moins que de coutume, parce que l'estomac étant fatigué, affaibli, et le suc gastrique moins abondant, on se donnerait facilement une véritable indigestion.

Quelques médecins recommandent un vomitif après une indigestion qui n'a pas procuré le vomissement, et qui a filé par les intestins, au moyen des boissons délayantes que l'on prend ordinairement dans ces circonstances ; je ne suis pas de cet avis, parce qu'on ne vomit que par convulsion d'estomac, et que ces secousses irritent beaucoup ce viscère et ne le fortifient pas. Il faut garder ce grand moyen pour les cas où l'estomac, sans être trop chargé par la nourriture ordinaire, ne la digère plus, et lorsqu'on a la bouche pâteuse. En général, les vomitifs sont des remèdes extrêmes qui ne conviennent pas à tous les tempéramens, et qui demandent des attentions avant que de les administrer : il faut bien prendre garde d'en abuser. Dans les cas d'indigestion par gourmandise, un peu de diète et des

boissons amères suffisent pour rétablir l'ordre ; des lavemens conviennent encore dans ces circonstances.

Choix des alimens pour entretenir la bonne santé.

Les alimens les plus convenables aux humains, et les plus propres à maintenir le corps en bonne santé et dans une vigueur naturelle, sont le pain de farine fine, bien cuit, parce qu'il en faut peu, et qu'il nourrit bien ; celui où on laisse une portion de son, nourrit moins, et ne convient qu'aux tempéramens très-forts et constipés par chaleur d'entrailles ; les viandes rôties, les poissons de mer spécialement, et pour boisson, le vin tempéré par plus ou moins d'eau, suivant sa qualité, et aussi suivant la saison, le climat et l'âge de ceux qui en font usage ; car en général la jeunesse ne doit pas en boire ou très-peu, l'âge mûr un peu plus, et la vieillesse davantage ; il ne faut jamais oublier qu'en tout le trop est nuisible, spécialement pour cette

boisson qui désorganise l'esprit et le corps.

Parmi les viandes, le mouton convient à tous les tempéramens, faibles comme robustes ; la quantité seulement en doit être différente, ainsi que l'assaisonnement et la cuisson ; pour les gens faibles, il est meilleur rôti et concentré dans son jus. Le bœuf est plus difficile à digérer. Le cochon ne convient qu'aux personnes les plus robustes, et qu'à celles qui font le plus d'exercice ; il est trop nourrissant et de trop difficile digestion (1) pour les gens faibles et sédentaires à qui

(1) GALIEN qui avertit aussi que la chair de cochon est très-ferme et de difficile digestion, le confirme par l'expérience des Athlètes que l'on nourrissait avec cette viande, pour les jeux olympiques.

Supposez, dit-il, deux champions de la même force, accoutumés aux mêmes exercices et tous deux à la viande de cochons : si l'un d'eux change de régime, et mange, un seul jour, de quelqu'autre viande et en même quantité, il deviendra d'abord plus faible ; s'il en mange pendant plusieurs jours de suite, non-seulement il se trouvera plus faible, mais il maigrira à vue d'œil, parce qu'il sera moins nourri. Class. 2 de aliment. fecul. lib. 3. chap. 2.

il ne faut donner que des alimens légers qui ne leur occasionnent ni flatuosités ni renvois aigres; ils doivent plus que les autres faire asseoir à leur table la déesse de la sobriété, et mâcher plus longuement; en un mot, il faut les traiter comme des convalescens.

La chair des animaux sauvages est plus sèche que celle des animaux privés; celle des animaux trop jeunes est molle et fournit des sucs trop séreux pour les gens faibles, et ne convient qu'à des tempéramens trop secs et inflammables; celle des animaux dans la vigueur de l'âge et qui ont été mutilés, est la meilleure de toutes; mais souvenez-vous bien que quelque choix que vous fassiez de vos alimens, si la sobriété n'est pas de la partie, vous détruirez votre santé.

On sait par expérience qu'en hiver et au printemps, si ces saisons ne sont pas trop pluvieuses, on mange plus et on digère mieux, qu'en été et en automne. Quand on est parvenu à 60 ans, on doit proportionner l'abondance de sa nourri-

ture à l'exercice que l'on fait, se retrancher peu-à-peu les alimens les plus solides pour en substituer de plus faciles à digérer ; sortir de table avec un reste d'appétit, et si on a trop mangé à un repas, s'abstenir du suivant, jusqu'à ce que l'estomac soit parfaitement rétabli. Il faut provoquer les évacuations excrémentitielles, quand elles n'arrivent pas naturellement une fois en vingt-quatre heures, et faire de son mieux pour avoir des nuits paisibles et tranquilles ; car le sommeil, à cet âge, est un des grands moyens de prolonger la vie.

De l'exercice et du repos.

L'un et l'autre sont alternativement nécessaires à la santé. Si on est incommodé pour s'être trop fatigué, il n'y a que le repos qui puisse remettre de cette fatigue, et guérir l'incommodité qu'elle a pu occasionner. Règle générale : si on a été long-temps sans faire d'exercice, il faut en faire peu lorsqu'on commence à reprendre cet usage; il doit en être de même

pour tout travail, même celui du cabinet.

L'exercice est aussi nécessaire que le boire et le manger ; c'est par lui que ceux-ci nous profitent. Pour le rendre parfaitement utile, il faut qu'il précède le repas, parce que c'est au moyen du mouvement que le chyle produit par le repas précédent, se mêle bien avec le sang ; car il faut un grand nombre de tours de circulation, pour que cette substance soit bien mêlée.

Je crois que l'exercice actif, tel que les jeunes gens le prennent ordinairement, immédiatement après le repas, nuit à la bonne digestion, loin de la favoriser; tandis que quatre ou cinq heures après, il a le double avantage de la perfectionner et d'en faire passer plus promptement le produit dans le torrent de la circulation.

Laissez donc jouer vos enfans avant le dîner, laissez-les jouer au grand air, si cela se peut ; il faut qu'ils apprennent à exercer leurs forces par gradation, et de toutes les manières possibles, sans jamais faire de grands efforts en débutant;

il faut avoir grand soin de les faire mettre en haleine. Tous les jeux ont le double avantage d'être utiles dans le cours de la vie, en servant d'amusement et d'exercice à la jeunesse ; exercice d'autant plus nécessaire, que sans lui les humeurs qui doivent sortir du corps, n'étant pas de la même ténuité, ne peuvent toutes sortir par la transpiration d'un exercice modéré, comme la promenade et les petits jeux de l'enfance.

Il faut donc que l'exercice soit forcé de temps en temps, suivant la force et l'embonpoint des jeunes gens, pour déplacer et évacuer les parties les plus grossières par un mouvement plus rapide et plus énergique de la circulation ; sans quoi ces parties resteraient dans les vaisseaux, dans les glandes, et par le grand calme, pourraient devenir le principe de quelque engorgement, et fourniraient la cause de quelque fièvre. Il faut donc les exercer à fouetter un sabot, à lancer une balle, un ballon, à courir et jouer au mail, ou au volant, si vous ne pouvez les envoyer au grand air.

De tous les moyens propres à éviter et même à guérir les incommodités auxquelles la jeunesse est sujette, il n'en est pas de meilleur qu'un exercice journellement modéré et poussé de temps à autre jusqu'à la forte sueur ; cet exercice réveille et augmente la chaleur naturelle, dissipe les superfluités du sang ; il donne de la souplesse aux muscles, les fortifie ainsi que les nerfs ; par lui le fluide vital et galvanique sont poussés avec plus d'activité ; ils développent les facultés intellectuelles comme les corporelles, tant qu'il n'est pas porté à l'excès ; enfin, c'est un des grands moyens de fortifier la jeunesse, d'entretenir la libre respiration, d'aider la nature à animaliser les sucs qui proviennent des digestions précédentes : il faut donc les exercer autant qu'on le pourra.

L'exercice est un secours toujours prêt ; ses salutaires effets s'étendent presque sur tout, et sur les différentes situations das humains. La femme grosse, par un exercice modéré, et en raison

du terme de sa grossesse, favorise le développement de son fruit ; elle acquiert par lui les facultés de mieux digérer, de bien dormir, et d'atténuer les sucs nourriciers qu'elle fournit à son enfant.

Il en est de même pour ceux qui ont déja quelques années ; en les provoquant au sommeil, il calme leur turbulence, donne par là le temps aux sucs nourriciers de prendre de la consistance qu'ils ne pourraient acquérir sans ce repos. Il est souvent bon à ceux même qui sont à la mamelle ; en les promenant dans un petit chariot, on dissipe les douleurs des tranchées, on fait diversion à celles des dents, on améliore par là leurs digestions, on les fait rire, on leur procure de la gaîté, chose si précieuse pour la poitrine dans l'enfance.

Les secours que l'exercice procure dans toutes les périodes de la vie, sont préférables à ceux que l'on obtient des médicamens, à moins que l'on ne soit dans un état morbifique complet. Par lu l'homme trop gras et trop replet dis-

sipe une partie de ses humeurs, et les plus grossières deviennent faciles à expulser ensuite par des purgatifs.

Si vous voulez détruire le trop d'embonpoint d'un homme fait, envoyez-le à la chasse à pied pendant la belle saison; pendant l'hiver faites-le jouer à la paume, au ballon (1); faites-le tirer au fleuret, tous ces exercices lui sont également salutaires. A défaut de ces moyens, faites-lui faire des frictions avec une brosse douce, ou avec du linge bien sec; elles donnent de la chaleur au corps, l'entretiennent ferme et robuste, parce qu'elles rétablissent le ton et la circulation dans les capillaires extérieurs, et augmentent la sécrétion de la transpiration insensible.

Lire à haute voix, déclamer ou chanter, peuvent encore suppléer à l'exercice

---

(1) Les *Grecs* et les *Romains* avaient quatre sortes de jeux de paume, qui sont à peu-près ceux qui nous ont été transmis; ces quatre espèces sont également salutaires, suivant l'âge et la saison.

modéré, parce que ces fonctions augmentent le ton intérieur du système vasculaire, précipitent la circulation et le mouvement de l'air dans les poumons; elles augmentent et facilitent les sécrétions de tout genre. Si ces moyens d'exercice ne maigrissent pas l'individu qui en fait usage, vous n'aurez rien à craindre de son embonpoint, parce que ses liqueurs seront broyées, la souplesse et le jeu des muscles et des organes seront entretenus. Généralement parlant, l'exercice modéré fortifie le corps donne de la vigueur aux organes et à l'ame; il n'est jamais meilleur qu'avant le repas. De tous les genres d'exercice pour les vieillards, la promenade à pied est celui qui convient le mieux.

Du Repos.

Il est bien fâcheux pour l'humanité, que tous les hommes ne puissent pas plus moralement, que physiquement, voir le même objet de la même manière, et que le proverbe qui dit: *tot capita, tot sensus*, autant d'avis

que de têtes, soit si souvent vrai; car les différentes opinions sur le même objet laissent toujours au public de l'incertitude dans l'esprit.

D'après la manière dont nous avons prouvé l'utilité et l'avantage de l'exercice pour fortifier l'homme et lui procurer une bonne santé, on ne croirait pas pouvoir trouver de contradicteurs. Cependant PISISTRATE, loin de regarder l'exercice comme utile et nécessaire à la santé, entreprit de prouver que le repos est un remède contre les maladies, et un moyen d'éviter, par exemple, la pleurésie et la fluxion de poitrine.

Ce docteur si peu connu en médecine, que je n'ai pu me procurer une notice sur son compte, n'a pas fait attention, que ces maladies qui surviennent après un grand exercice, une grande agitation, n'arrivent que pour avoir porté l'exercice jusqu'à l'excès, et plus souvent encore par le repos trop subit et par le rafraîchissement que l'on se procure beaucoup trop tôt.

Si l'homme qui est couvert de sueur par un travail forcé, avait la précaution de le modérer, de le ralentir, au lieu de le cesser sur le champ et tout-à-coup, de se vêtir en quittant le travail, au lieu de s'exposer presque nud à un courant d'air ; s'il prenait encore la précaution de boire chaud, ou quelque boisson qui pût doucement ralentir sa sueur, au lieu de boire le plus fraîchement possible, il éviterait ces maladies graves et souvent mortelles, qui ne lui surviennent ordinairement que par imprudence, et que pour avoir passé *subitement* d'un excès à un autre.

D'ailleurs, quand nous recommandons l'exercice journellement modéré, et forcé de temps en temps, pour entretenir la bonne santé, nous ne prétendons pas qu'on le pousse à l'excès; bien loin de là, nous voulons un exercice par lequel on acquiert un bon appétit, s'il n'est pas continué trop long-temps.

Nous connaissons tous les avantages du repos, mais c'est après l'exercice.

En délassant le corps, il donne à la nature le temps de réparer les pertes qu'il a faites; les esprit vitaux, le fluide galvanique coulent avec plus de régularité pendant ce temps; les idées qui s'ensuivent sont souvent plus nettes et plus lumineuses. La machine humaine demande à être secouée de temps en temps pour ne pas s'engorger.

Asclépiade, médecin célèbre à *Rome*, du temps de Pompée, au dire de Pline l'historien, faisait de l'*exercice modéré* un des grands moyens de conserver la santé. *Pline* dit qu'il employait cinq grands moyens : 1.° l'*abstinence des viandes*; 2.° celle du *vin*, dans de certains cas; 3.° les *frictions*; 4.° la *promenade*; 5.° la *gestation*, qui consiste dans les différens moyens de se faire voiturer (1).

---

(1) Asclépiade, deuxième du nom, natif de *Puze* en *Bithynie*, refusa les offres de Mithridate, qui l'appelait auprès de lui, et exerça son art à Rome. Il avait été rhéteur, et il trouva qu'on gagnait plus

Sa maxime était, qu'un médecin devait guérir *sûrement*, *promptement* et *agréablement*. Cette pratique serait fort à desirer, dit CELSE, autre médecin; mais le fâcheux est, qu'ordinairement il y a beaucoup de danger à guérir trop vîte et n'ordonner rien que d'agréable.

L'abus du repos est plus nuisible à la santé que celui de l'exercice; nous avons la preuve journalière de la salubrité du grand exercice, par les cultivateurs qui, avec celui forcé, que nécessitent les travaux de la terre, arrivent cependant à une grande vieillesse presque sans infirmité; à quoi en sont-ils rede-

---

à guérir les hommes, qu'à les instruire; *aujourd'hui on gagne plus à les amuser, qu'à les instruire et à les guérir.* Ce médecin n'employa presque aucun des principes d'HIPPOCRATE, dont la doctrine n'était, selon lui, que la méditation de la mort. Il proscrivit presque tous les remèdes, et n'en fut que plus à la mode, comme bien vous le croyez.

ASCLÉPIADE voulant prouver la bonté de sa théorie, fit gageure de n'être jamais malade; il gagna, car il mourut d'une chûte dans un âge avancé, 96 ans avant l'ère chrétienne.

vables, si ce n'est à leur vie laborieuse, sobre et frugale, qui leur évite les maladies et infirmités qui accablent les gens oisifs et opulens ?

Mais encore une fois, ce n'est pas l'abus de l'exercice que nous recommandons; et si vos enfans s'y laissent aller quelquefois, veillez à ce qu'ils n'aillent pas dormir à l'ombre sur terre, ou dans un endroit frais, parce que la fraîcheur peut produire des *métastases*, leur paralyser un membre, ou tout un côté : quand ces accidens n'arrivent pas, il s'ensuit toujours des douleurs qui deviennent quelquefois considérables, qui restent toute la vie, et se font souvent sentir aux changemens de temps.

Montagne dit dans ses Essais, liv. I, Chap. XXV : « Endurcissez vos enfans » à la sueur et au froid. » Mais il ne prétend pas pour cela que ces deux contrastes se succèdent immédiatement ; car lorsque le froid survient promptement après le chaud, il devient souvent mortel : nous en avons d'assez fréquens

exemples. « Habituez-les au vent, au » soleil, à la pluie et aux hasards, qu'il faut » leur apprendre à mépriser; ôtez-leur » toute mollesse et délicatesse au vêtir, au » manger, et au dormir; accoutumez-» les à tout, et que vos fils ne soient » pas de beaux garçons et damerets; » mais des garçons verts et vigoureux. » Pour cela faire, il faut leur conserver la santé qui souvent se perd par une sueur, ou une transpiration répercutée.

Sénéque a dit : si nous veillons avec soin à la conservation des facultés corporelles, propres aux usages de la nature, si nous ne les regardons que comme des avantages fugitifs et momentanés; si nous ne nous y asservissons pas; si les objet accidentels, agréables pour le corps, ne sont à nos yeux que comme les troupes auxiliaires et les soldats armés à la légère, dans nos camps; en un mot, si le corps est l'esclave et non le maître, on aura trouvé le seul moyen de le rendre utile à l'ame.

Je ne m'étendrai pas ici sur les

articles qui me restent à traiter, parce que j'ai parlé de chacun d'eux dans cet ouvrage, suivant l'occasion.

Du Sommeil et de la Veille.

L'auteur de la nature nous a constitués de manière que nous devons passer notre vie à veiller le jour et dormir pendant la nuit; ceux qui intervertissent totalement cet ordre, sont tôt ou tard punis de leur infraction à cette loi de la nature. L'un et l'autre de ces moyens sont d'absolue nécessité pour maintenir l'ordre dans l'économie animale, conséquemment pour la conservation de la santé; et l'abus de l'un et de l'autre y est très-nuisible. Veiller trop, c'est s'user plus rapidement que la nature ne peut réparer, parce que pendant la veille nos déperditions habituelles sont plus abondantes que pendant le sommeil, à plus forte raison, si nous veillons dans une grande agitation; mais aussi le long sommeil, quand il revient trop fréquemment, affaiblit le corps, nuit aux digestions,

accumule des crudités, appesantit la tête, et rend lourd et souvent stupide. *Pour plus grands détails sur ces sujets, voyez les chap. X et XI.*

Des Évacuations excrémentitielles.

Une seule évacuation de ces matières en vingt-quatre heures, et proportionnelle à la quantité et qualité d'alimens qu'on a pris, suffit à la bonne santé, et en est la preuve. Pour avoir la tête saine, il est nécessaire de se tenir le ventre libre. *Voyez le chap. IX.*

Des Passions.

L'organisation humaine est en général la même chez la femme que chez l'homme, avec cette différence que les femmes sont douées d'une sensibilité physique et morale plus grande et plus fine que les hommes, et en raison inverse de leurs forces. L'ame chez le sexe est plus sensible, conséquemment plus susceptible d'affections sentimentales, ou de passions;

aussi sont-elles plus dangereuses pour leur santé que pour la nôtre, toutes choses égales d'ailleurs.

L'homme a trois centres principaux, d'où partent ses facultés morales comme ses physiques ; d'où naissent ses passions et affections. Chaque tempérament, chaque passion a son ton dans les plexus nerveux, et les passions sont plus ou moins fortes en raison de l'irritabilité de ces plexus, car ils en sont le siége (1).

Lecat, ce célèbre physiologiste, dit, « qu'il est vraisemblable qu'il y a des drogues capables de produire tous ces tons dans nos solides, et qu'il y en a aussi de propre à exciter chaque passion ; en sorte que si l'on s'appliquait à approfondir ces rapports, on parviendrait peut-être à faire *aimer*, *haïr*, *rire*, ou *pleurer* à son gré tout le genre humain. D'après cela il me paraît évident que si nous pouvons produire les passions,

(1) Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans l'introduction, pag. 29 et suiv.

nous pouvons encore mieux les modifier et les régler.

Les trois centres dont nous venons de parler sont, la *tête*, le *ventre* et le *bas-ventre* : on pourrait croire que la femme en a un quatrième ; car l'organe de la génération chez elle a plus d'effets moraux que chez nous. Ce centre de vitalité qui influe considérablement sur leur physique, influe bien davantage sur leur moral ; et souvent la tête ne part que d'après ce centre, qui dure plus longtemps chez elle que chez nous.

Si cet agent est habituellement doux et calme, la femme jouira d'une bonne santé, et aura toutes les vertus sociales ; c'est lui qui lui donne *sa vie, son caractère* et *ses mœurs ;* tous les autres organes lui sont subordonnés. La femme qui veut jouir d'une bonne et longue santé, a donc un très-grand intérêt à gouverner ce centre, plutôt qu'à se laisser gouverner par lui.

L'homme doit aussi apporter une scrupuleuse attention à ne pas se laisser

dominer par son tempérament et ses passions, car elles sont les tempêtes de l'ame ; et comme des torrens, elles bouleversent l'ordre de notre physique, et entraînent notre moral.

L'amour, par exemple, est une passion à laquelle le Français, en général, s'abandonne trop, pour qu'elle ne soit pas très-nuisible à sa santé; aussi l'espèce dégénère-t-elle beaucoup dans les grandes villes et les villages circonvoisins ; et si quelques robustes habitans des campagnes plus éloignées ne venaient pas de temps à autres s'établir dans les cités fortifier par leur génération, et renforcer la bande des citadins ; la race de ces fiers habitans des grandes villes ne serait bientôt plus qu'une compagnie de convalescens (1).

Des affections de l'ame.

De toutes les affections de l'ame, la

(1) Voyez pour cet article, tom. 2, des bons effets du mariage, pag. 163 et suiv.

terreur et la joie excessive sont les plus dangereuses. La terreur fait refluer les liqueurs de la circonférence au centre ; par la contraction qu'elle porte dans tout le système vasculaire, elle refoule la presque totalité du sang vers le cœur qui en est comme accablé ; delà les palpitations ; il lui ôte la faculté d'en renvoyer une quantité proportionnelle : la pâleur qui s'empare de toute la périphérie du corps, en est la preuve. Le cours du fluide vital est suspendu, et son reflux au cerveau paralyse pour le moment notre esprit, nos facultés morales et intellectuelles, ainsi que nos physiques : l'état des yeux le prouve. Si cette crise durait long-temps, elle conduirait à la stupidité ou à la folie ; elle suspend quelquefois toutes les fonctions; c'est ainsi qu'elle devient mortelle.

La joie extrême et inattendue cause tout le désordre que l'on connaît, par l'effet contraire de la terreur ; en dilatant trop le système vasculaire, le cœur peut à peine suffire à le remplir, parce

que le retour du sang par les veines ne se fait pas en proportion du départ de celui que les artères distribuent ; delà vient la faiblesse, les défaillances, et souvent la perte de la connaissance qui se termine quelquefois par la mort : voilà pourquoi la joie est plus dangereuse que le chagrin, pour la femme qui vient d'accoucher; elle provoque souvent une perte qu'il est impossible d'arrêter.

La crainte et le chagrin, quand ils sont de longue durée, conduisent à la mélancolie, la mélancolie ralentit le cours des fluides, conséquemment celui des sécrétions, et nuit, par là, à nos digestions; elle produit la stagnation des humeurs dans les capillaires intérieurs ; delà les *engorgemens*, les *obstructions:* c'est ainsi que les affections fâcheuses de l'ame détériorent la santé, occasionnent des maladies qui mènent lentement à la mort.

De toutes les situations de l'ame, celles qui contribuent le plus au bien-être du corps, sont une *douce amitié*, une

constante sérénité, fondée sur l'espérance, et une *aimable gaîté*, dont une bonne conscience est la base et l'aliment.

L'amitié, cette douce affection de l'ame, cette fille du ciel, est bien propre à faire tourner long-temps le fuseau de CLOTHO (1). Elle entretient le parfait équilibre entre l'action réciproque des fluides sur les solides, et des solides sur les fluides, d'où naissent les parfaites sécrétions; aussi ne produit-elle jamais d'altération dans le caractère; par elle toutes nos sensations sont disposées aux douces et paisibles jouissances; jamais de turbulence dans leurs actions; jamais de ces véhémens desirs qui nous usent au moral, comme au physique; en un mot, elle est à l'ame l'inverse de l'amour; c'est la *volupté divine*, si je puis m'exprimer ainsi.

Les femmes, par leur faible constitution, sont plus disposées à cette délicieuse sensation que nous. C'est de leur

(1) Celle des trois PARQUES qui présidant à notre vie, ajoute l'avenir au présent.

tempérament même, formé pour aimer et être aimées, que naît à un certain âge, ce que nous appelons dévotion, qui, lorsqu'elle n'est accompagnée d'aucun grand regret ou repentir, est douce et voluptueuse, et leur fait couler heureusement le reste de leur vie. Amitié sainte ! pourquoi nos mœurs et la constitution de nos sociétés politiques te rend-elle si rare parmi nous ?

Une remarque qui mérite la plus grande attention, est que le corps, quoique tranquille, transpire plus, quand l'ame est vivement affectée de quelque passion, que pendant un grand exercice, lorsqu'elle reste tranquille. Je puis ajouter encore que tous les dérangemens survenus dans l'économie humaine par de vives agitations de l'ame, sont beaucoup plus opiniâtres que ceux qui naissent des plus pénibles exercices : à ces derniers, le repos du corps suffit ordinairement, tandis qu'il a peu d'efficacité sur les premiers.

CHAPITRE XVIII.

Des maladies de l'ame, et des moyens de les prévenir.

L'AME raisonnable peut être attaquée de trois maladies capitales ; savoir : la *colère*, la *folie* et la *frénésie ;* cette dernière émane toujours de la première.

Je ne puis trouver la raison pour laquelle on a mis la colère au rang des passions, car c'est une maladie de l'ame, comme le *colera-morbus* est une maladie du corps ; je la crois beaucoup plus une maladie qu'une passion, parce qu'une passion est un desir, une affection, une résolution de l'ame, dans laquelle nous nous plaisons ordinairement, puisque chacun de nous a sa favorite ; mais personne ne se plaît dans un état aussi contre-nature, et qui fait autant de mal sans plaisir, que la colère. C'est une maladie qui s'empare de notre ame, sans sa volonté, sans sa partici-

pation, comme un débordement subit; je ne puis mieux la comparer qu'à un torrent de fluide électrique, qui, dans un instant indivisible, parcourt tout notre système, s'empare de tous nos sens, et les réunit au même point et sur le même objet, comme s'ils ne devaient plus faire qu'un. La commotion est générale.

On n'est pas volontairement colère, on ne l'est que par tempérament, c'est-à-dire par une constitution physique trop irritable; on ne se donne pas plus la colère que la fièvre; ce qui doit nous décider à la traiter à-peu-près de même, car on peut modifier et même changer un tempérament, sur-tout dans la jeunesse (1).

Je vais détailler les effets de cette maladie pernicieuse au moral, comme au physique, parce que tout tant que nous sommes, nous naissons avec une tendance plus ou moins forte à cette maladie

---

(1) Voyez à ce sujet Tom. 2, pag. 95.

que l'on pourrait modifier par l'allaitement (1).

L'ame raisonnable, ou susceptible de raison, est tellement unie au corps, que sans elle le corps n'est rien; et que c'est par les sens et sensations que cette ame est avertie de tout ce qui arrive au corps; elle ne voit, n'entend et ne sent rien que par lui.

Notre sensibilité et notre irritabilité souvent excitées et provoquées par une infinité d'événemens que nous ne pouvons ni prévoir ni éviter dans la vie civile, sont des causes prédisposantes à cette maladie, contre laquelle une bonne éducation, l'habitude même de dompter nos passions ne peuvent pas toujours nous prémunir: c'est un mal qui devient tel chez certains individus, que l'homme qui en est atteint ressemble plus à un animal enragé qu'à un homme, puisqu'il déchire et tue son semblable.

La colère peut nous conduire à la mort, lorsqu'elle est subitement provo-

(1) Voyez tout le chap. IV de cette première partie.

quée, et ce qui en préserve souvent, est l'hémorragie qu'elle procure, par le nez, les oreilles, ou les yeux; il n'en est pas de même de celle qui monte par degré; mais l'une et l'autre sont très-nuisibles à la santé.

La colère, comme la fièvre ardente, nous prive de la série de nos idées, par la trop grande affluence des liqueurs qu'elle fait monter au cerveau; elle nous fait perdre la raison et provoque la folie, autre maladie de l'ame, souvent douce et paisible, suivant la cause qui la détermine; mais toujours mauvaise et dangereuse, quand elle a pour principe un accès de colère.

Par la constriction, que le reflux des liqueurs dans le cerveau occasionne au genre nerveux, elle fait que nous n'entendons et ne voyons plus que le même objet, que nous ne sommes occupés que de la même idée; et lorsqu'elle est provoquée par la colère, c'est un genre de frénésie qui fait que nous ne respirons que vengeance.

Comme les principes de cette maladie existent plus dans la chaleur, l'activité, l'acrimonie du sang, et la tension de la fibre nerveuse, que de la bile, comme l'ont cru nos anciens; ceux qui s'y trouvent des dispositions doivent prendre un régime doux, humectant, relâchant et tempérant; en conséquence, ils éviteront la pléthore sanguine, en se faisant tirer quelques onces de sang, de temps à autres; ils boiront peu de vin, encore moins de liqueurs et dans les momens où ils éprouveront du spasme qui est une disposition prochaine à la colère, ils doivent boire de l'eau de veau, ou de poulet, du petit-lait, ou de l'eau de navets; quelquefois même il serait plus prudent de prendre une cuillerée de *sirop de diacode,* dans trois ou quatre cuillerées d'eau sucrée (1), sur-tout lorsqu'on a quelques affaires

(1) Il faut avoir soin de ne pas prendre ce remède lorsqu'on a l'estomac plein d'alimens, parce qu'il peut suspendre la digestion.

d'intérêt à discuter, et lorsqu'on ne peut attendre les moyens ci-dessus, dont la préparation est toujours lente, et l'effet encore plus lent.

Cette fureur qui ne peut être portée au même degré chez la femme que chez l'homme, n'en est pas moins très-nuisible à sa santé, suivant les différentes circonstances où elle se trouve; la femme assez prudente et assez forte pour se contenir lorsqu'on a provoqué son irritabilité, n'en éprouve pas moins le spasme et souvent la convulsion qu'il produit, parce qu'elle a reçu la commotion,

La colère pendant la menstruation, ou les règles, peut supprimer cette évacuation si nécessaire à la santé du sexe, et lui occasionner le crachement de sang et souvent l'épilepsie, quand le ventre se contracte et que la matrice se crispe; d'autres fois elle peut provoquer une hémorragie utérine, non-seulement fâcheuse pour le moment, mais par sa durée et ses suites; car nous savons, à n'en pouvoir douter, que chez la

femme agitée d'un violent accès de colère, la matrice acquiert un degré extrême de sensibilité et d'irritation.

Chez les femmes d'un certain âge, elle peut rappeler cette évacuation, qui de droit, ne peut plus exister, sans de grands inconvéniens.

Chez les femmes en couche, elle est presque toujours mortelle. Il n'y a pas encore huit mois, que je fus appelé chez une femme parfaitement bien accouchée par un de mes collègues, mais qui au quatrième jour eut un accès de colère si considérable, qu'infailliblement elle en fût morte, si on eût différé trois heures à m'appeler, parce que le julep anti-spasmodique par lequel je lui rendis le calme, n'eût pas eu le temps d'opérer son effet, s'il eût été pris trois heures plus tard.

---

(1) L'expérience journalière nous prouve qu'il est plus aisé de prévenir les maux, que de les guérir; la médecine préservative étant donc plus précieuse que la curative, il me paraît nécessaire d'en parler.

CHAPITRE XIX.

De l'hygiène ou des moyens de prévenir les maladies.

GALIEN dit qu'un homme est dans un état mitoyen, c'est-à-dire entre la santé et la maladie, lorsqu'il est affecté de quelqu'indisposition, sans être obligé de garder le lit; mais qui cependant l'arrête et l'empêche de vaquer à ses affaires aussi facilement que de coutume. Par exemple, un mal de tête sans avoir trop mangé, de la lassitude sans exercice forcé, de la pesanteur, de l'assoupissement sans insomnie antérieure, de l'altération sans cause connue, une alternative de froid et de chaud, sont des symptômes d'une prochaine maladie, si on ne s'y oppose promptement.

Quand l'un ou l'autre de ces accidens existe, il ne faut pas attendre que la

maladie soit complètement arrivée ; l'homme prudent doit en rechercher la cause pour en faire cesser l'effet, et empêcher les suites qui peuvent devenir graves.

Si, dit-il, la source du mal est dans une plénitude, ou un amas de crudité, on se tiendra chaudement, on ne mangera pas ; on boira un peu de vin pour fortifier l'estomac.

Je crois que GALIEN va un peu trop vîte ici, et qu'il faut, avant que de faire usage du vin pour fortifier l'estomac, comme il le dit, boire des délayans et faire usage des lavemens pour débarrasser l'estomac et les intestins. Si cet amas de crudité est ancien, il faut quelquefois un léger purgatif, ou au moins faire usage de quelque amer, comme d'une infusion de *rhubarbe*, de *racine de patience* ou de *kina*.

En général, continue GALIEN, il faut opposer aux principes des maux qui nous affectent, et dont nous voulons prévenir les suites, des moyens propres

à produire des effets contraires à ceux des causes qui ont produit nos maux.

Boerhaave dit aussi (1) : « on prévient les maux en s'opposant à leurs causes, dès qu'on en apperçoit les premiers symptômes, et voici les préservatifs qu'il faut y opposer : l'*abstinence*, le *repos*, l'*eau chaude*, bue abondamment ; ensuite un *exercice modéré*, mais continué jusqu'à la sueur ; et enfin, le *sommeil* dans un lit où on se fera bien couvrir ; c'est le moyen de délayer les humeurs épaisses et de se débarrasser des nuisibles. »

Si vos incommodités ne cèdent pas à ces moyens, elles sont plus graves, qu'elles n'en ont l'air, et exigent des secours plus efficaces, comme la saignée, ou les vomitifs, ou les purgations ; et pour ne pas faire de fautes et ne pas laisser arriver la maladie, je vous conseille de vous remettre entre les mains d'un bon médecin à qui vous ferez l'aveu des fautes commises dans votre régime.

(1) Institut. medi. para. 1045.

En général pour se préserver des maladies, il faut s'assujettir, quand on parvient à un certain âge, à un régime, qui en ÉTÉ doit être léger, émollient et laxatif; en conséquence, il faut se nourrir de légumes, de laitage, de bouillons avec l'oseille, et de fruits, plus que de viande; boire beaucoup d'eau avec peu de vin, et souvent une limonade; ne faire qu'un exercice modéré, sur-tout si on habite un pays très-chaud.

En HIVER, la nourriture doit être plus solide, plus succulente; il faut manger plus de viande, boire moins abondamment et plus de vin, faire aussi plus d'exercice.

Au PRINTEMPS et en AUTOMNE, le régime doit être modifié de manière que l'on tienne à peu-près le milieu entre les deux autres manières de vivre.

Généralement parlant, il est dangereux de renoncer subitement à une habitude, comme d'en contracter une nouvelle trop rapidement : il faut en tout, quand on le peut, ne jamais passer trop promptement d'un état à un autre ; c'est

la loi de la nature qui ne se hâte que lentement dans tout ce qu'elle fait; aussi le fait-elle bien.

COROLLAIRE.

De tout ce que je viens dire, il est aisé de conclure que le mouvement réciproque et alternatif des solides sur les fluides, trop rapide et trop long-temps continué, devient nuisible à la santé; qu'au contraire si ces mouvemens sont doux et modérés, ils influeront avantageusement sur les ressorts de la machine humaine, dont ils conserveront le fluide vital plus long-temps, et qu'une longue vie dépend souvent des secours que la médecine prête à la nature; et qu'enfin de tous les moyens qui peuvent efficacement nous conduire à la vieillesse sans infirmité, il n'y en a pas de meilleurs que l'exacte observance des préceptes que je viens de vous donner pour la conservation de la santé.

Vous avez vu dans le cours de cet ouvrage, qu'il y a beaucoup de moyens

pour sortir de ce monde, tandis qu'il n'y en a qu'un pour y arriver : vous avez dû voir aussi que beaucoup de moyens nous font perdre la santé, tandis que deux seulement peuvent la conserver, l'*exercice modéré* et la *tempérance*.

Après HIPPOCRATE et GALIEN, je puis donc vous dire avec SAINT PAUL, que tout excès est contraire à la nature humaine, même dans les meilleures choses: aussi cet apôtre dit-il, qu'il faut être sage avec sobriété.

MILLOT,

Médecin Accoucheur, rue du Four-Saint-Honoré, N.° 455.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

Extrait des procès-verbaux du Tribunat, du Corps Législatif, et des Journaux, qui ont parlé de cet Ouvrage.

Epitre aux Dames Françaises. Pag. v
Introduction. 1
Espoir bien fondé de la Nation Française. 11
Erreur d'*Helvétius*. 20
Preuves des goûts innés. 33
Notes historiques sur les grands hommes dont il est parlé dans l'introduction, 39

PREMIÈRE PARTIE.

Avant-propos. 54
Sixième sens, ce que c'est. 57
Origine et développement de ce sixième sens. 58
Preuves que l'*homme moral*, comme l'*homme physique*, prend naissance dans le sein de la femme. 60

CHAPITRE PREMIER.

Régime physique nécessaire aux femmes grosses. 62
Régime moral des femmes grosses. 68
MODIFICATION du *moral* de l'enfant, comme de son *physique* dans le sein de sa mère. 77
Nécessité aux femmes de se laisser gouverner pendant leur grossesse, par des hommes instruits dans cette partie. 79

CHAPITRE II.

De l'Education physique. pag. 80
Cause des cris de l'enfant naissant. 83
Des bains froids; opinion de *Tissot* et différence de la mienne. 89
Moyen simple et facile de fortifier les enfans nés faibles. Plan d'un bain public. 92

CHAPITRE III.

Soins qu'on doit donner à l'enfant sitôt qu'il est né; danger de lui laisser la tête nue pendant qu'on le lave. 96
Eau salée pour le laver, et preuves de ses bons effets. 97 et suiv.
Des cas où il faut employer l'eau-de-vie pour la tête. 100
Des Mamelles. 101
Du Nombril. 102
NÉCESSITÉ de prolonger l'usage de la bande de ventre, par-delà le terme usité; son utilité pour la poitrine. 103
Soins pour les différens sexes. 105
Source des hernies. 106
CAUSE PREMIÈRE DE LA PULMONIE. 108
MOYENS de prèserver l'enfant de la *pulmonie.* 110 et 113
Des cas où il faut et ne faut pas purger les nouveaux-nés. 119
Remède contre le *tétanos* de la mâchoire. 122
De la manière de coucher l'enfant. 123
De la manière de placer le berceau. 124

CHAPITRE IV.

De l'allaitement. pag. 131

Considération que les *Grecs* et les *Romains* accordaient aux femmes qui allaitaient leurs enfans, et du mépris de celles qui faisaient métier d'allaiter ceux des autres. 132

Les enfans gagnent au *moral* d'être nourris par leurs mères, et la *moralité publique* y gagne aussi. 137

Danger de donner le teton trop souvent. 139

Inconvéniens de laisser trop long-temps l'enfant au teton. 141

PRÉCAUTIONS d'*absolue nécessité* pour le succès de l'allaitement. 142

DU CHOIX d'une nourrice. 145

C'est à la nourrice que nous devons nos forces et notre santé. 146

Qualités physiques que doit avoir la bonne nourrice. 149

Qualités *morales* de la nourrice. 150

Régime physique de la nourrice. 151

Régime *moral* de la nourrice. 153

De la propreté. 154

MANIÈRE plus salubre, que celle usitée, de coucher les enfans. 155

Changement de nourrice. 156

Des supplémens aux tetons. 158

MOYEN d'allaiter un enfant, préférable à une nourrice, dans de certains cas. 159

RAISONS pour lesquelles le lait bouilli ne peut réussir aux enfans nouvellement nés. 162

MOYEN de donner aux enfans un caractère doux et patient. 163

MANIÈRE de conserver beaucoup d'enfans au Gouvernement. pag. 164
NÉCESSITÉ à certaines mères de ne pas allaiter leurs enfans. 166
ORIGINE des différens tempéramens et caractère des enfans d'une même mère. 168
MANIÈRE de modifier les tempérament et caractère primitifs, avant l'éducation morale. 169
Du Liberon. 172
Comment on doit graduer la nourriture. 176

CHAPITRE V.

De la Dentition. 179
Secours à donner à l'enfant quand la dentition est très-douloureuse. 180
Du danger de tenir debout un enfant dont la dentition est pénible; *source de la noueure.* 181
Remède contre la très-grande faiblesse, occasionnée par un dévoiement considérable. 183
Moyens de fortifier les enfans après la dentition. 184

CHAPITRE VI.

Du sevrage des enfans. 187
Danger dont sont ménacées les mères qui sèvrent quand elles ont encore beaucoup de lait. 188
Raisons pour lesquelles les mères qui ont allaité doivent sevrer elles-mêmes. 189

CHAPITRE VII.

De la vaccination, ou préservatif de la petite-vérole. 191

CHAPITRE VIII.

Nécessité de l'exercice au grand air pour les enfans. 194

Moment favorable pour connaître les inclinations ou dispositions morales des enfans. pag. 196

CHAPITRE IX.

De la nécessité de régler les évacuations excrémentitielles. 199
Danger de la constipation. 200

CHAPITRE X.

Du Sommeil. 203
Effets du sommeil. 204
Mécanisme du sommeil. 205
Manière dont il répare les forces. *Ibid.*

CHAPITRE XI.

Du Lever. 211
Raisons pour lesquelles il faut éveiller doucement les enfans. 212
HABITUDES qu'il faut leur faire contracter en se levant. 215
Précaution à prendre pour faire voir aux enfans des objets désagréables et effrayans. *Ibid.*
ORIGINE de l'*épilepsie.* 216
ORIGINE du mensonge et de la colère. 217
Nécessité d'habituer les enfans à aller et venir dans l'obscurité. 218
SOURCE de la haine des enfans pour leurs maîtres, et de leur aversion pour l'étude. 222
Aimer les enfans et les protéger est le devoir des gens raisonnables. 223

CHAPITRE XII.

Du Déjeûner et Dîner. 224
Symptômes auxquels on reconnaîtra quand il faudra quitter le régime végétal. 225

Nécessité de la sobriété et frugalité. pag. 226
Salubrité de l'eau. 227
Circonstances où il faut donner du vin aux enfans. 228
Mauvais effets pour les enfans, de la bière et du cidre. 229
Du danger du vin et des liqueurs fortes dans l'enfance, très-souvent source de l'*épilepsie*. *Ibid.*

CHAPITRE XIII.

Du coucher. 233
De la nécessité de coucher les enfans de bonne heure. *Ibid.*
Il faut les coucher durement. 234

CHAPITRE XIV.

Des châtimens. 235
Des cas où il faut en venir à cette extrémité. 236

CHAPITRE XV.

Soins à donner aux enfans qui naissent prématurément. 239
COMMENT la vitalité peut être établie à six mois, chez des individus, tandis qu'elle ne l'est quelquefois pas à sept et à huit chez d'autres. 240
Exemples d'enfans qui se sont élevés, quoique nés dans le sixième mois de la gestation. 241
Moyens de parvenir à allaiter ces enfans. 246

CHAPITRE XVI.

Soins d'absolue nécessité aux femmes qui viennent d'accoucher, pour leur procurer une abondance de bon lait. 250
RÉGIME et différens moyens de faire parvenir les femmes les plus faibles à un allaitement parfait, sans les fatiguer. 259

Choix des alimens. 269

CHAPITRE XVII.

Moyens pour tous les humains de se conserver en bonne santé, et de jouir d'une longue vie, sans infirmité. 273

De l'air. 275

De la nourriture. 281

De l'exercice et du repos. 291

Du sommeil et de la veille. 304

Des évacuations excrémentitielles. 305

Des passions. *Ibid.*

Des affections de l'ame. 308

CHAPITRE XVIII.

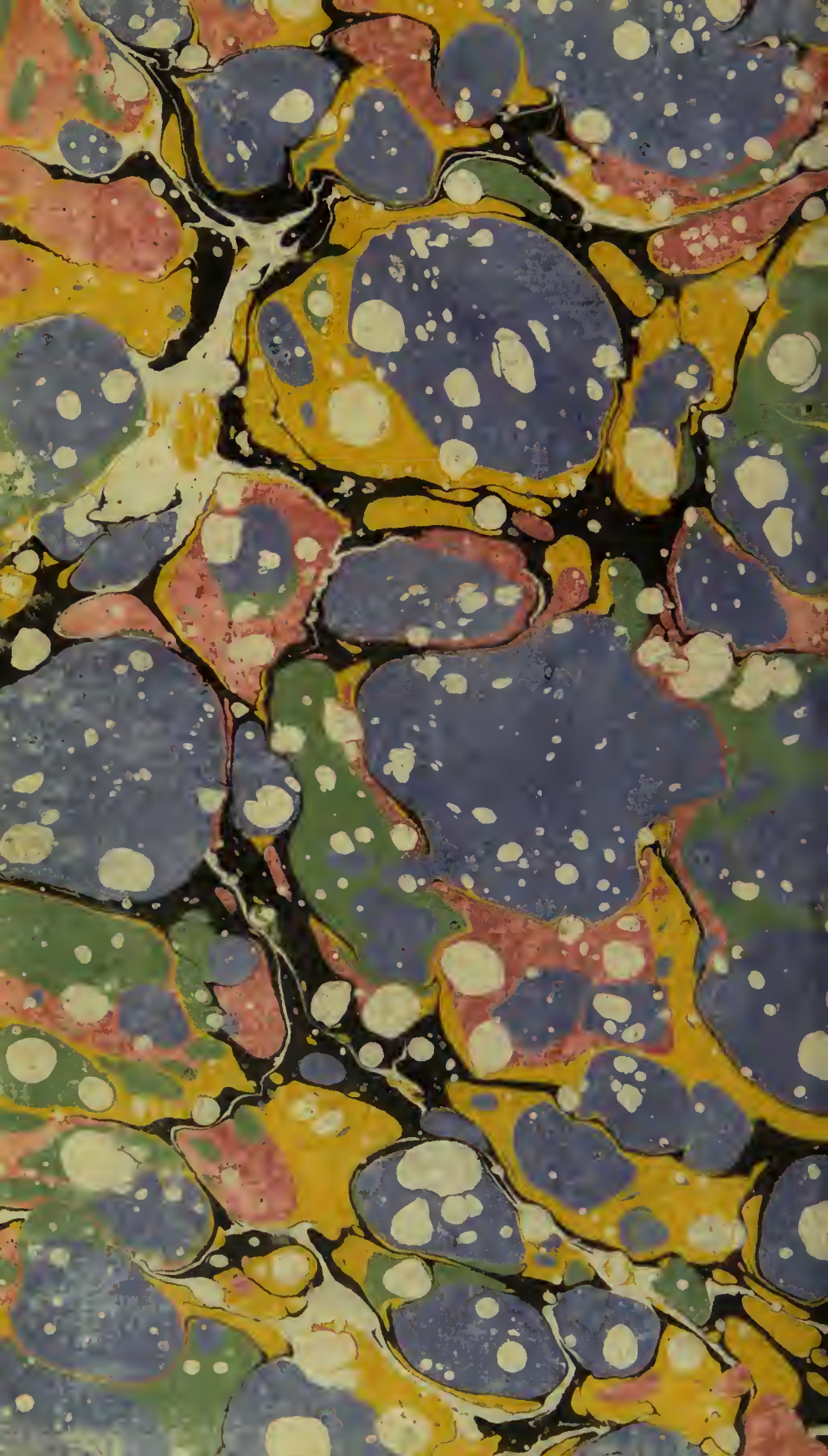
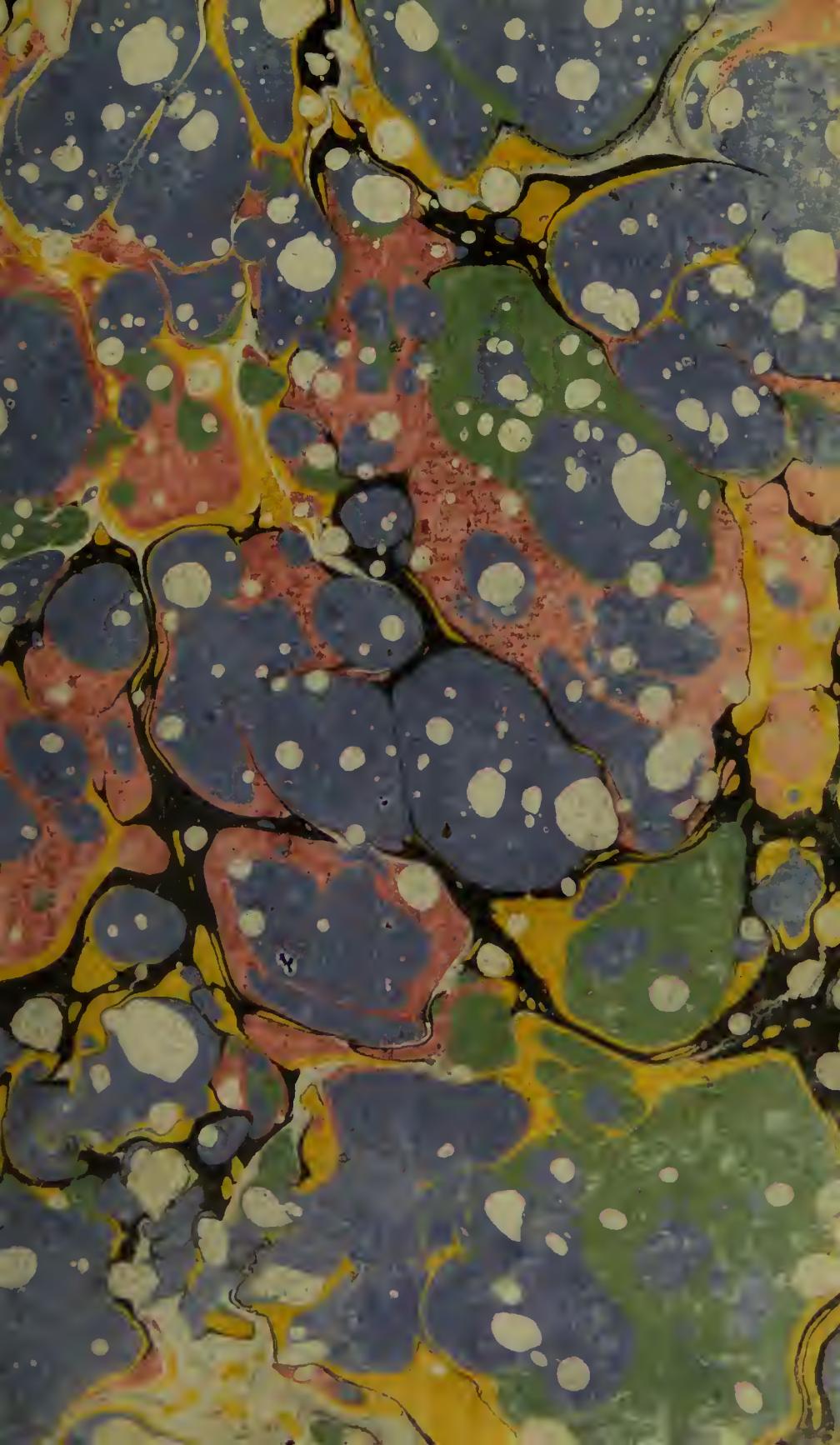
Des maladies de l'ame et des moyens de les prévenir. 313

CHAPITRE XIX.

DE L'HYGIENE ou des moyens de prévenir les maladies du corps. 320

COROLLAIRE. 324

FIN DE LA TABLE.

ERRATUM.

Tome I, page 271, ligne 4; *lisez*, demi-once d'eau de canelle, etc.